

ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
SEPTIÈME FASCICULE

PARETO
(1848-1923)

LE SAVANT ET L'HOMME

PAR

G. H. BOUSQUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT
D'ALGER



PAYOT & C^{ie} S. A.
LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
LAUSANNE

1960

ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

VII



ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
SEPTIÈME FASCICULE

PARETO
(1848-1923)

LE SAVANT ET L'HOMME

PAR

G. H. BOUSQUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT
D'ALGER



PAYOT & C^{ie} S. A.
LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
LAUSANNE

1960

PRÉFACE

Dans mon *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre* (1927), j'écrivais que je terminais, avec ce livre, mes publications consacrées à cet auteur.

Or, on raconte que Sarah Bernhardt recommençait sans cesse ses « tournées d'adieux définitives ». Il me faut donc expliquer pourquoi j'ai écrit un nouveau livre sur Pareto, qui, cette fois, j'imagine, sera bien le dernier.

Il me faut expliquer aussi en quoi il ressemble à mon ancien ouvrage et en quoi il en diffère. Au point de vue de la biographie, il est entièrement nouveau, et ce qui était l'accessoire est devenu le principal. Au point de vue de l'œuvre, il n'a été récrit qu'en partie et, bien qu'un grand nombre de pages soient nouvelles, son originalité est nettement moins grande.

I

Aux environs de mes vingt ans, les œuvres de deux hommes firent sur moi la plus profonde impression : celle de Vilfredo Pareto et celle de Richard Wagner. Durant des années elles m'ont littéralement ensorcelé, me fournissant les plus intenses des jouissances intellectuelles et esthétiques.

Ce qu'est pour le fanatique de Wagner l'« infernale volupté » qu'il peut ressentir à Bayreuth, et ailleurs, ou bien le plaisir, moins violent, mais plus délicat, que donne l'étude d'une de ses partitions d'orchestre jusqu'en ses moindres détails, ne peut être exposé à ceux qui n'y sont pas sensibles, et, au surplus, cela ne nous intéresse pas ici. Pour ce qui est de Pareto, j'ai vibré tout aussi intensément, et cela en raison non seulement de la valeur scientifique de

son œuvre, mais aussi — je m'en rends bien compte — parce qu'il existe entre lui et moi, à beaucoup de points de vue (non à tous), de profondes affinités psychologiques¹. Cette résonance en moi de son œuvre, de sa *Sociologie* surtout, a été totale durant des années et a pris parfois des formes étranges².

Peut-être, est-ce pour me débarrasser de cet envoûtement que j'écrivis le *V. Pareto*, et, peu à peu, ce fanatisme se calma extérieurement. Mais le feu couve toujours sous la cendre et, bien que je sois tout proche de la vieillesse, il faut peu de chose pour le rallumer.

En 1952, je crois, un jeune économiste néerlandais m'écrivit pour me dire qu'il désirait s'occuper de la vie de Pareto, beaucoup trop peu connue. En cela, il avait raison : ce qu'il y avait de moins imparfait étaient les quelques pages que j'y avais consacrées dans le susdit ouvrage, à une époque où cette vie m'intéressait peu, alors que, hélas, il eût été si aisé de recueillir, auprès de combien de disparus, de nombreux détails que nous ne connaissons plus jamais.

Mais mon correspondant partit pour les Etats-Unis d'Amérique sans avoir rien entrepris. Cela me donna l'idée d'accomplir moi-même cette tâche et je me mis à rassembler une documentation sur ce sujet, d'abord un peu au hasard, puis systématiquement. J'ai essayé de dire tout ce que j'ai pu apprendre de sa vie³ et de ses réactions devant les

¹ J'en demande pardon au lecteur, mais ce que je dis n'est pas ridicule : diamant et charbon de terre ont exactement la même composition chimique. J'ai, par exemple, pour Léon Walras beaucoup d'admiration et de respect, mais ne me sens aucune affinité avec lui.

² Rendant visite au professeur Zawadski, à Vilna, juste après la mort du maître qui nous avait beaucoup émus, j'entraï avec lui dans son cabinet de travail, dont les murs étaient tapissés de livres. Sans l'ombre d'une hésitation, comme attiré par un aimant, je lui désignai les deux tomes du *Traité de sociologie générale*. Nous en fûmes tous deux surpris.

³ J'ai déposé d'abord à Alger, puis à la Bibliothèque de l'Université de Lausanne, un pli cacheté que l'on pourra ouvrir à partir du 21 juin 2000, contenant quelques détails complémentaires que je juge inutile de publier aujourd'hui. Je ne pense pas que ce soit bien important, mais peut-être une génération ultérieure sera-t-elle intéressée par ces petites choses, comme on s'y est intéressé pour d'autres grands hommes. J'insiste sur ce qu'il ne s'y trouve absolument rien qui soit de nature à jeter la moindre déconsidération sur Pareto.

événements de son temps. Même si on ne veut pas admettre, comme nous, parétiens orthodoxes, qu'il fut un homme de génie, Pareto fut, à tout le moins, une personnalité exceptionnelle. Et tandis que la vie de maints auteurs ne contribue guère à faire comprendre leurs écrits, la sienne éclaire certainement son œuvre et mérite par là même d'être mieux connue.

Pour ce qui est de la vie du maître, on ne trouvera ici que quelques phrases de la très courte biographie (neuf pages) qui figurait dans mon ancien livre.

Sur beaucoup de points, j'ai pu rectifier des erreurs qu'on rencontre parfois même sous la plume de gens qui l'ont beaucoup connu, erreurs tantôt légères, tantôt plus importantes. De plus, j'apporte beaucoup de nouveau. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec nombre de ceux qui l'ont connu mieux que moi, bien qu'il s'agisse naturellement toujours de la dernière partie de sa vie. Je me suis livré ainsi à ce que les docteurs de la Loi musulmane nomment la «*Queste de la Tradition*», le voyage pour rechercher le *h'adith*¹.

J'ai également disposé de deux sources de renseignements plus récemment accessibles.

D'abord, grâce à feu Sensini et à moi-même, une masse de publications de Pareto, oubliées à l'époque de sa mort, a été exhumée, masse certes plus importante quantitativement que qualitativement, mais qui nous fournit parfois, tout de même, des données intéressantes. Ce sont elles que j'ai citées (de préférence à celles mieux connues et plus aisément accessibles), quand j'ai pu me les procurer, ce qui me fut souvent difficile et ne me réussit pas toujours².

Ensuite et surtout, il y a la correspondance de Pareto. Certaines lettres de lui ont été déjà publiées (lettres à

¹ Voir I. GOLDZIEHER, *Muh'ammedanische Studien*, t. II.

² J'ai consulté les bibliothèques des villes suivantes : Florence, Rome, Venise, Milan, Berne, Lausanne, Paris, Londres. Il est des écrits du maître, figurant à sa bibliographie, mais dont j'ignore où ils sont consultables.

Sensini, Vinci, Placci, Antonucci, Bousquet, etc.). Mais la source de beaucoup la plus importante, et encore inédite, ce sont ses lettres à Pantaleoni (de 1890 à 1923). Nous disposerions là d'un instrument encore plus utile et plus sûr, si hélas, les lettres de Pantaleoni à Pareto n'avaient pas été détruites, ainsi que, pratiquement, tous les autres papiers du maître après sa mort¹.

Car, toute proportion gardée, la correspondance Pareto-Pantaleoni aurait pu valoir dans notre domaine ce que vaut, dans le domaine de la littérature universelle, la correspondance Goethe-Schiller, ou, pour le socialisme, celle échangée entre Marx et Engels. Les lettres de Pareto à Pantaleoni sont aujourd'hui la propriété de la *Banca Nazionale del Lavoro*, qui a consenti à m'en laisser examiner les originaux. Malheureusement, je n'ai eu à Rome que très peu de temps pour parcourir cette énorme masse de lettres, abondantes surtout avant 1900, alors que, à ce moment, l'écriture du maître, comparée à ce qu'elle sera après 1900 (cf. chapitre IV), est bien plus difficile à lire pour quelqu'un qui n'a vraiment aucun titre à passer pour un spécialiste de l'italien.

Ayant été ainsi à même de lire beaucoup plus de Pareto que n'importe qui, mais sans oublier d'ailleurs que d'autres connaissent mieux que moi tels aspects précis de sa pensée, je crois avoir fourni un ensemble de faits qui permettront de mieux juger sa personnalité et faciliteront la tâche à celui qui, un jour, voudra rédiger sa biographie de façon exhaustive.

Bien entendu, je me suis refusé à donner ici une « vie romancée ». Au contraire, ce sont seulement, ou presque, des faits que j'avance, et, à dessein, je me suis abstenu de toute considération finale d'ensemble : au lecteur de la dégager. Ici et là, j'ai donné mon avis en passant, mais sans chercher à l'imposer, car ce n'est pas mon but.

¹ Le fonds Pantaleoni comprend quelques autres pièces encore. D'autre part, j'ai sauvé en 1923 un manuscrit, le *Journal* (1918) de Pareto (voir numéro spécial *Giornale degli Economisti*, 1948). Il a été publié en 1958 par cette revue.

Les faits sont donc souvent présentés sans commentaire. Trois ou quatre fois, j'ai indiqué sans ambages que je critiquais Pareto : ce qui eût été indécent de la part d'un jeune homme m'a paru admissible venant d'un disciple d'âge mûr. D'ailleurs, je suis trop indépendant pour être un hagiographe béat ¹.

II

En ce qui concerne maintenant les chapitres où je traite de l'œuvre scientifique du maître (chap. IV, VI, VIII, IX), je reprends, en partie, ce que l'on pouvait déjà trouver dans mon précédent ouvrage ².

Mais je tiens à indiquer qu'il n'est pas rendu inutile, car pour des points d'ordre secondaire on y trouvera plus de choses qu'ici, et surtout la présentation est différente.

Ce qui touche à l'économie politique a été divisé en deux chapitres, au lieu d'un. Il y a lieu de noter que, tout en me faisant l'honneur de recommander chaudement mon *V. Pareto* aux lecteurs anglais, Schumpeter formulait une réserve justifiée pour ce qui concerne l'économie mathématique ³ : je ne suis pas, en effet, économiste mathématicien.

L'examen des *Systèmes socialistes* (chap. IV du *V. Pareto*) a été abrégé ; celui de la *Sociologie*, par contre, est fort inspiré de l'ancien chapitre V ; mais, en vue de rendre l'exposé encore plus clair, je l'ai fait précéder d'un premier aperçu, emprunté à un article de moi, postérieur de vingt ans ⁴.

¹ Dans ma jeunesse, j'ai souvent déploré n'avoir pas connu le maître de longues années durant. Aujourd'hui, je me dis que, peut-être, mon indépendance de caractère ne m'aurait pas permis de demeurer le disciple inconditionnel que je suis ainsi resté.

² J'ai à remercier la maison Payot, Paris, de l'extrême obligeance avec laquelle elle m'a autorisé à reproduire des passages de ce livre.

³ « Except for the mathematical parts of Pareto's work (je passe quelques compliments trop flatteurs), this book is highly recommended. » *Ten great Economists*, London, 1952, p. 110, note.

⁴ *Rev. Ec. pol.*, 1949.

Enfin, non seulement, comme je l'ai dit, je me suis à dessein abstenu de ramasser mon jugement sur Pareto dans un chapitre de conclusions, qui aurait correspondu à l'ancien chapitre VII, mais encore j'ai dispersé, en les développant, les sujets qui figuraient au chapitre VI (« Pareto et les problèmes de la société moderne »). Tels sont donc les rapports entre mon livre de jadis et l'actuel.

Voici trente ans déjà, j'indiquais bien nettement que je n'entendais pas écrire un ouvrage exhaustif sur la vie de Pareto et son œuvre. Cette fois, j'apporte beaucoup de nouveau sur sa vie et je pense que du temps s'écoulera avant que la partie biographique de mon travail soit dépassée. Mais cela arrivera ; à ce moment, il sera bon aussi qu'au moins deux auteurs, un économiste mathématicien et un sociologue, exposent l'ensemble de la pensée du maître et portent sur elle un jugement auquel le recul du temps donnera l'autorité voulue.

Les auteurs appartenant à une nouvelle génération, et qui feront mieux que moi (en critiquant, bien entendu, leur prédécesseur), disposeront de nouveaux documents, surtout, je pense, de nouvelles lettres. Sans doute, découvrira-t-on d'ici là de nouveaux articles aussi, mais je ne pense pas que le nombre en sera très considérable, ni surtout l'importance très grande, car ce qui a été retrouvé entre 1927, date de mon *V. Pareto*, et 1958, par feu Sensini et moi, n'a pas modifié radicalement ce que nous savions de lui.

Sensini, ce fidèle disciple, s'est montré partisan tout à fait convaincu d'une édition des *Œuvres complètes* du maître. Mon point de vue, pour l'immédiat, n'est pas entièrement le sien.

D'abord, on peut se demander si un certain nombre d'écrits valent réellement la peine d'être republiés. Il y a, par exemple, des notes, ou des lettres, entre autres parmi celles que j'ai découvertes dans le *Monde économique*, qui sont vraiment insignifiantes. De plus, n'est-il pas un peu

tôt pour procéder à une telle édition ? Il faudrait chercher d'abord avec soin, au moins dans tous les périodiques dont nous savons que Pareto fut le collaborateur, s'il ne s'y trouve pas d'articles inconnus (je ne l'ai fait que pour un petit nombre d'entre eux) ; ainsi éviterait-on de publier ultérieurement un volume de compléments.

En attendant, des recueils d'articles, comme celui que M. Demaria a publié pour les théories économiques, pourraient rendre de grands services¹. Je pense aussi qu'une édition abrégée de la *Sociologie* serait fort utile. Ensuite seulement, l'édition monumentale, envisagée par le professeur Sensini, hommage national, ou international, à la mémoire de Pareto, pourrait être entreprise. Je ne la verrai sans doute pas, mais il me plaît de songer qu'elle paraîtra un jour.

En rédigeant mon livre, j'ai pu évoquer bien des fois de lointains souvenirs ; songeant à la splendide dédicace de Goethe, lorsqu'il se décida enfin à publier son *Faust* (I), tant d'années après avoir commencé à y travailler :

Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten...

Dans son curieux ouvrage *Exercice d'un enterré vif*, Julien Benda, parlant des « sentiments hautains qu'implique la religion de l'individu », avance que « celui qui l'adopte, plus ou moins nette, la croyance que, grâce à une sorte de transsubstantiation, il participe de la grandeur de son héros par le fait qu'il l'admire » (p. 12). Rien n'est plus éloigné de ma propre pensée, au contraire.

Si je me suis intéressé à ce maître et à bien d'autres économistes italiens (tels que Ferrara, Galiani et Ceva, que j'ai traduits, ou Messedaglia, dont j'ai étudié la pensée), je l'ai fait uniquement par sympathie et respect pour la pensée économique italienne que j'admire, en déplorant que sa valeur soit si peu connue au-delà de ses frontières. Je

¹ VILFREDO PARETO, *Scritti Teorici*, raccolti da GIOVANNI DEMARIA, Milano, 1952. Giacalone Monaco doit rééditer les étincelantes chroniques du *Giornale degli Economisti*.

ne l'ai pas fait depuis trente-cinq ans pour qu'on m'en manifeste publiquement de la reconnaissance en Italie. Par contre, j'ai un devoir de gratitude à remplir à l'égard de l'Université de Lausanne, puisqu'elle m'a fait l'honneur d'accueillir mon étude dans le cadre de ses publications : on sait, en effet, quel est le prestige dont elle jouit parmi les adeptes à l'étranger de Walras et Pareto.

Je dois ce résultat d'abord à M. le professeur Biaudet, parétien des plus avertis, puis à l'indulgence de la Commission des publications de l'Université. D'autre part, ma reconnaissance va encore tout particulièrement à M. le professeur Philippe Meylan : il s'est chargé de revoir et de très près tout mon manuscrit ; celui-ci a donc largement bénéficié de son travail aussi désintéressé qu'utile, mais combien ingrat.

P.-S. — Au moment où mon ouvrage était déjà entièrement imprimé, paraissaient, à Rome, les *Lettres de Pareto à Pantaleoni*, en trois volumes magnifiquement imprimés. Le professeur Gabriele De Rosa, qui en a assuré la publication, ne mérite que des éloges. Ce livre, qui paraît sous les auspices de la Banca del Lavoro, n'est pas mis dans le commerce.

L'éditeur a pratiqué quelques coupures discrètes ; certains passages omis par lui sont donnés ici¹. Dans cet ouvrage se trouvent quelques lettres de Pantaleoni à Pareto et d'autres.

Durant l'impression de mon livre, ont également paru les *Lettres de Pareto à Walras*, publiées par T. Giacalone Monaco (Università Bocconi, Milan, 1960).

¹ La personne dont il est parlé, t. III, p. 376, est une de celles qui ont fourni des indications à M. De Rosa.

CHAPITRE PREMIER

FAMILLE, ENFANCE ET JEUNESSE

I

Le nom de Pareto (on trouve aussi les formes : Paretti et Paretto¹) est essentiellement ligure et assez répandu en Ligurie. Il existe comme nom de lieux, mais surtout comme nom de personnes². On conserve le souvenir de plusieurs Pareto qui ne semblent pas avoir eu de liens de famille avec notre auteur³.

La famille de Vilfredo Pareto est originaire du lieu dit « della Fontana Buona », près de Chiavari (Riviera di Levante)⁴. Elle accéda à la noblesse, le 22 janvier 1729, en la personne de Giovanni Lorenzo. Les armes de la famille sont un aigle noir sur fond vert⁵. Giovanni Lorenzo eut, entre autres, deux petits-fils, Giovanni Benedetto (1768-1831), grand-père de Vilfredo, et Giovanni Agostino, père de Lorenzo. Ce dernier (1800-1865) fut une manière de grand homme et acquit une certaine célébrité, d'abord

¹ V. SPRETI, *Enciclopedia storica-nobiliare italiana*, t. V, 1932, p. 138 et s.

² Dans l'Annuaire des téléphones pour 1955 figurent : à Gênes, trente Pareto, un seul à Rome, tellement plus peuplée, aucun à Florence.

³ Au XV^e siècle, un certain B. Pareto fut cartographe renommé. Le 29 août 1490, Giov. Benedetto Pareto eut une apparition de la Vierge, qui entraîna la création d'un sanctuaire de N.-D. della Guardia, sur le mont Figogna. En 1830, parut une version italienne de l'*Adonais* de Shelley, due à D. Pareto.

⁴ SPRETI, *loc. cit.*

⁵ ANG. CORZA, *Libro d'Oro... di Genova*, tavola XXVII.

comme savant géologue¹, ensuite comme homme politique. Contrairement à son cousin, Raffaele, père de notre auteur, opposé à la maison de Savoie, il s'était rallié à Charles-Albert, dont il fut, durant quelque temps, le ministre des Affaires étrangères. Il l'accompagna, en particulier, lors de sa désastreuse expédition de Custozza (24 juillet 1848)², au moment où naissait, à Paris, le 15 juillet, Vilfredo, qui allait être le plus grand de la lignée.

Le marquis Giovanni Benedetto Pareto (1768-1831) avait été élevé le 18 mai 1811, par un décret de Napoléon I^{er}, daté de Rambouillet, à la dignité de baron de l'Empire. Il eut trois fils de son mariage avec Aurelia Spinola (de l'illustre famille aujourd'hui éteinte) : 1^o Damaso, époux de la dernière descendante des Spinola (cette branche de la famille demeure encore à Gênes et a été autorisée, en 1911, à se nommer Pareto-Spinola ; c'est à elle seule que la famille de Pareto doit aujourd'hui de n'être pas éteinte) ; 2^o Domenico, mort sans descendance³ ; 3^o Raffaele, le plus jeune, né à Gênes le 28 juillet 1812, père de Vilfredo⁴.

De ce que les Pareto figurent au Livre d'or de la République de Gênes, c'est-à-dire fassent partie de la noblesse marchande de cette ville, Vilfredo n'a pas, semble-t-il, fait grand cas. Cela correspond du reste à tout ce qu'on sait de lui par ailleurs : il ne s'est jamais prévalu de son titre, et il aimait encore mieux se faire appeler « Monsieur » que « Monsieur le professeur », pour ne rien dire de son titre de

¹ La Bibliothèque de l'Université d'Alger possède les actes du 9^e Congrès des Savants italiens, sect. de géologie (Venise, sept. 1847), publiés par Lorenzo Pareto (Gênes, 1853). Plusieurs travaux de lui ont paru en français dans le *Bulletin de la Société géologique de France*.

² Le nom de Lorenzo Pareto, président de la Chambre en 1849, figure à plusieurs reprises dans CATTANEO, *l'Insurrezione di Milano nel 1848* (en particulier chap. VIII et XI). Son père, Agostino, avait, au contraire, protesté lors du Congrès de Vienne, à Londres et à Paris, contre l'annexion de Gênes au Piémont, de même qu'après Marengo il avait déjà tenté de maintenir l'indépendance de la République de Gênes.

³ Pareto, dans son âge mûr, hérita d'un oncle, ce qui arrangea fort ses affaires. Il s'agit de Domenico (voir chap. V, § I).

⁴ Une sœur de Raffaele, Emilia, s'était également mariée dans la famille des Spinola.

marquis¹. D'autre part, à sa mort, les Pareto-Spinola offrirent à sa veuve de le faire enterrer dans le caveau de famille, mais elle n'accepta pas.

Il est probable que notre auteur devait partager les sentiments qui régnaient dans la famille de Massimo d'Azeglio au sujet de la noblesse. Celui-ci nous raconte dans ses *Ricordi* que, tout enfant, il demanda naïvement à son père, et devant tous les siens amusés, si sa famille et lui étaient nobles ; à quoi le père répondit seulement : « Sarai nobile, se sarai virtuoso. »

Quelqu'un qui a bien connu Pareto m'a dit : « Il se moquait bien de sa noblesse », et cela me semble exact. Il s'est moqué de bien d'autres choses encore. D'autre part, je ne me souviens pas qu'il ait jamais eu l'occasion d'exprimer publiquement ses sentiments à l'égard de la ville de Gênes.

Par contre, Arcari a noté qu'il avait, en parlant, l'accent ligurien², il en connaissait bien le patois, comme il le déclarait à Pierre Boven. Il lui disait — ce que je n'ai pas vérifié — que « Monsieur » s'y dit : « Ouchou ».

Il y a, paraît-il, à Gênes, une avenue Lorenzo-Pareto, mais jusqu'ici pas de rue portant le nom du maître, peut-être en raison des tendances politiques de ses dernières années. Il existe pourtant, dans le quartier de Sampierdarena, une Ecole de commerce privée, l'« Istituto V. Pareto ». Dans le *Corriere della Liguria* (27 janvier 1956), le professeur Fossati a déploré « que rien n'ait jamais été fait, à Gênes, pour honorer la mémoire de Pareto, ce grand Gênois » ; mais lui-même a fait donner son nom à un institut de l'Université. Il y a de même, paraît-il, un institut Vilfredo Pareto à l'Université de Rome, et Milan s'orne d'une rue Vilfredo-Pareto.

¹ Il paraît cependant que sa vaisselle et les dossiers des sièges de sa salle à manger étaient ornés de ses armoiries ; c'est du moins ce que m'ont dit certains de ses disciples, car je n'en ai plus le souvenir. D'autre part, une couronne de marquis figure sur le faire-part de son mariage avec J. Régis. Ceux qui ont connu le ménage seront portés à penser que cette initiative est venue d'elle, et non de lui.

² « Un pomeriggio con V. P. », dans *Resto del Carlino*, 11 janvier 1915.

II

On ne possède aucun renseignement direct au sujet de l'influence exercée par Raffaele Pareto sur son fils Vilfredo ¹.

Raffaele, ingénieur, comme devait l'être son fils, habita longtemps en France : à l'âge de vingt-quatre ans, il avait été compromis dans une conspiration mazzinienne ². Pantaleoni, à qui nous devons ce renseignement, nous parle d'un concours où il fut proclamé « uomo di cultura e talento eccezionale ». Le peu que j'ai lu de lui me permet de souscrire sans réserve à ce jugement.

Jack La Bolina ³ raconte à son sujet ce qui suit : s'étant enfui à Paris, il gagne d'abord sa vie comme ouvrier vernisseur, jusqu'au jour où il fut reconnu par un aristocrate, dont il repeignait la voiture, et qu'il fréquentait le soir dans les salons. Celui-ci l'aïda à trouver une autre situation ; il exerça dès lors la profession d'ingénieur en France.

En 1851, il publia à Paris un très important ouvrage : *Irrigation et assainissement des terres, ou Traité de l'emploi des eaux en agriculture* ⁴. L'ouvrage est dédié à Victor Destutt de Tracy, ancien ministre, et qui n'était pas, en 1851, des amis du Prince-Président. Cet ouvrage, dont j'ai

¹ Il me souvient avoir lu quelque part, sous la plume d'un adepte de la psychanalyse, que l'attitude d'individualisme extrême de Pareto s'expliquait par son complexe d'Édipe. La religion psychanalytique a des moyens de connaissance que la science ne possède, hélas, pas.

² Un autre frère Pareto était dans les mêmes idées : Vilfredo aimait à raconter (Boven) que la police avait arraché sa cravate rouge à son oncle.

Il y eut des troubles mazziniens à Gênes en 1831 et l'Université fut fermée, mais Raffaele n'avait à cette époque que dix-neuf ans, et non vingt-quatre. Il y en eut d'autres en 1834, auxquels Garibaldi participa.

³ Pseudonyme de A. V. VECCHI, *Al Servizio del Mare Italiano*, p. 81 et suiv. Voir aussi F. POGGI, s. v. « R. Pareto », dans *Dizionario del Risorgimento*, qui contient des notices sur d'autres membres de cette famille. Raffaele aurait fait, dit-il, des voyages en Russie et en Extrême-Orient ; à quel titre, il ne le dit pas.

⁴ Quatre volumes et un atlas chez Roret (trad. italienne par Parrochetti, *Irrigazione e bonificazione dei terreni*, Milano, 1855). Voir aussi : « De l'amélioration de la Sologne », extrait de *L'Agriculteur praticien*, Roret, 1851. Raffaele est désigné dans l'édition italienne comme membre correspondant de l'Académie royale d'agriculture de Turin.

feuilleté la traduction italienne, m'a fait une forte impression : avec sa belle introduction historique, ses longues pages de données statistiques, ses calculs mathématiques, il a un peu l'allure du *Cours d'économie politique*, que publiera son fils, à Lausanne.

Un autre ouvrage de Raffaele Pareto est un mémoire, réellement excellent, adressé par lui, à titre de membre correspondant, à l'Académie des Sciences de Modène (1869) et daté de Florence, 1^{er} novembre 1868, sur le mauvais usage fait des moyennes dans les sciences physiques et sociales, ces sciences sociales auxquelles Pareto père s'est donc intéressé également. Il mérite d'être encore lu aujourd'hui ; par exemple, lorsqu'il discute Malthus (p. 75 et suiv.), ou qu'il critique l'usage des moyennes de prix qui ne tiennent pas compte des quantités (p. 80) : c'est la question des index pondérés. Sa position critique ne l'empêche pas de déclarer que les moyennes sont utiles pour découvrir les lois de certains phénomènes (p. 98).

On voit la continuité de la pensée scientifique entre le père et le fils.

Après son retour de France, comme on le verra, Raffaele Pareto a occupé diverses hautes charges dans l'administration des travaux publics en Italie, suivant le siège du gouvernement de Turin à Florence, et de là à Rome, où il fut membre de l'Académie dei Lincei. En 1872, il publie un rapport sur la campagne de Rome¹ ; quelques années plus tard, paraît l'*Italie monumentale*, « étude historique et raisonnée sur l'architecture italienne, etc. » par M. le marquis R. Pareto, membre de l'Académie florentine des

¹ *Annali del Ministero di agricoltura, industria e commercio*, Reg. Stab. Lavaguino, Firenze, Genova, 1872, 219 pages.

R. Pareto a également dirigé la publication de l'*Enciclopedia delle Arte e Industrie*. Il était sculpteur et dessinateur. Voici quelques autres travaux de lui : un mémoire sur les torrents (*Giornale degli Ingegneri, Architetti ed Agronomi* (1866) ; une étude sur les marais dans le *Napolitain* (Milano, 1867) ; divers articles parus dans le *Genio Civile* : « Sulle fognature delle città » (1871), sur les inondations du Tibre (1876), « Sulla remozione della Brenta » (*ibidem*). Il est cité, à ce propos, dans la *Géographie universelle* d'ELISÉE RECLUS (t. I).

Arts du Dessin, ouvrage dont il existe une édition française (Milan et Paris, 1879). L'auteur est mort le 28 avril 1882. Il était alors à la tête de la Direction des travaux publics.

En résumé, le père de Pareto fut un homme de haute culture et s'intéressant aux choses les plus diverses de l'esprit.

De la mère de Pareto, nous ne connaissons guère plus que le nom : Marie Métenier. Née en 1816, elle était, selon Borgatta, une « gentildonna francese » ; la chose n'est pas impossible, mais les efforts que j'ai faits pour le vérifier sont restés négatifs¹. Spreti, seul, dit qu'elle se nommait « des Moulins », et il ne parle pas de Métenier, unique nom qui figure sur l'acte de décès de V. Pareto, en ma possession. Mais voici peut-être l'explication : un jour, une personne qui a particulièrement connu le maître, me dit : « Sa mère était de Moulins », c'est-à-dire du chef-lieu du département de l'Allier². Pareto ne semble pas avoir conservé de relations avec sa famille en France ; ni mon interlocutrice, ni d'autres encore, n'en ont du moins jamais entendu parler.

Je dois au professeur Scalfati le rappel d'une lettre de Pareto à Sensini (22 janvier 1919), qui nous révèle ce que fut pour lui sa mère : quand elle mourut, écrit-il, il lui sembla que désormais « il mondo diventasse interamente diverso da quello che era prima ».

Du mariage de Raffaele Pareto et de Marie Métenier sont nés trois enfants, deux filles³ et un garçon. Selon Spreti, les deux sœurs de Vilfredo se nommaient : Aurelia — mariée ensuite à un certain Sessa — et Cristina, « defunta

¹ DE LA CHENAYE-DESBOIS et BADIÉ, *Dict. de la noblesse*, t. XIII, Paris, 1868, ne donne rien pour les noms Métenier, ou Mettenier ; bien pour Des Moulins, mais cela, nous allons le voir, ne nous intéresse guère.

² Le nom de Métenier n'est pas répandu. En 1955, cependant, il y avait à Moulins un abonné au téléphone, de ce nom ; peut-être un cousin du maître ?

³ Il est très remarquable que son meilleur ami, Pantaleoni, et le petit-neveu par alliance de sa sœur, Borgatta, disent tous deux qu'il n'eut qu'une sœur. Tout cela est sans intérêt en soi, mais quand on songe que, pour des époques anciennes et sur des renseignements bien plus vagues, il est des personnes qui, avec assurance, prennent parti, on ne peut que hausser les épaules. (Je songe aux controverses touchant les frères et sœurs du Christ, ainsi que les filles de Mahomet.)

nubile » ; ce renseignement est certainement inexact ; Borgatta, en effet, nous dit que « Nina » Scala, née Pareto, fut sa grand-tante.

Le 26 avril 1893, Pareto écrit à Walras : « J'ai eu le malheur de perdre ma sœur aînée, enlevée par une méningite. » Il survécut d'ailleurs aussi, assez longtemps, à sa sœur cadette Nina, qui mourut, comme lui-même du reste, d'une maladie de cœur, en février 1906.

III

Pareto est né le 15 juillet 1848, à trois heures de l'après-midi¹ ; on lui donna les prénoms de Federigo-Vilfredo-Damaso ; ce dernier, nous l'avons vu, était celui d'un de ses oncles. Mais pourquoi celui de « Vilfredo », qui n'est pas très usuel ? Je l'ignore.

Au moment de sa naissance, ses parents demeuraient à Paris, 10, rue Guy-la-Brosse, à quelques pas de la nouvelle Faculté des sciences, qui contribuera sans doute à animer un quartier resté aujourd'hui même à l'écart de la circulation.

Chose curieuse, c'est dans cette rue que Paul Bourget fait habiter le héros de son roman *Le Disciple*, Adrien Sixte, qui n'est pas sans évoquer par quelques traits le Vilfredo Pareto de Céligny².

¹ Selon Pantaléoni. L'acte de naissance de Pareto a été détruit dans l'incendie de la Commune, en 1871. Une lettre de l'archiviste du Département de la Seine, en date du 1^{er} mars 1955, m'a informé qu'il n'est pas de ceux qui ont été reconstitués en vertu de la loi du 12 février 1872.

² Bourget écrivait vers 1887 (c'est presque vrai maintenant encore) : « Cette rue Guy-la-Brosse, qui va de la rue de Jussieu à la rue de Linné, fait partie d'une véritable petite province, bornée par le Jardin des Plantes, l'Hôpital de la Pitié, l'entrepôt des vins et les premières rampes de la montagne Sainte-Genève » (*Le Disciple*). Bourget dit de Sixte : « Toute la formule de sa vie tenait dans ce mot : penser. » En tout cas, je dois déclarer que j'ai nourri et nourris encore à l'égard de mon maître les sentiments qu'a, pour Sixte, Robert Greslou, qui écrit dans son journal : « J'ai vécu avec votre pensée et de votre pensée, si passionnément, si complètement. » Mais la ressemblance s'arrête là, et je n'ai jamais séduit une représentante de l'aristocratie française grâce au *Traité de sociologie générale* !

La maison natale de Pareto existe encore aujourd'hui. Elle a été récemment exhaussée. A la mort du maître, j'ai tenté d'y faire apposer une plaque commémorative ; mes efforts se sont heurtés alors à l'indifférence des représentants officiels de l'Economie politique ¹ en France. Il est question maintenant d'y procéder.

Pareto a donc eu avec la France des liens fort nombreux, sinon étroits : son père, comme Verdi, était né citoyen français, car en 1810 Gênes était française. Il est né en France, de mère française. La compagne de ses vingt dernières années était Française, elle aussi. Avec les trente années de sa vie en Suisse romande, c'est près de la moitié de son existence qui s'est écoulée dans des pays de langue française.

Bien plus, il a failli être citoyen français. J'ai, en effet, en ma possession un certificat de domicile du 28 avril 1848, délivré à R. Pareto par le Commissaire de police du 12^e (aujourd'hui 15^e) arrondissement, quartier du Jardin des Plantes — témoin : Anselme Foissy, médecin — qui porte : « ... lequel Pareto nous a déclaré avoir besoin d'un certificat de domicile pour se faire naturaliser français. » Faisant état de cette pièce, dans mon *V. Pareto*, j'écrivais : « Nous ignorons pourquoi Raphaël Pareto renonça à cette naturalisation projetée : peut-être les journées de juin avaient-elles modifié ses intentions ? » Là-dessus, N. Quilici, auteur doué d'une belle imagination, a forgé tout un roman ² exaltant : le père de Pareto, dégoûté de l'issue des journées de juin, retourne en Ligurie, plantant là sa femme sur le point d'accoucher. Et voilà comment naissent les légendes.

Vilfredo Pareto a-t-il été baptisé ? Si je me suis intéressé à la question, c'est en raison, précisément, de la destruction de l'acte de naissance ; or, les recherches que j'ai faites sur

¹ Je dis : « Economie politique » et non : « Science économique », car de science, il ne pouvait alors être question chez ces gens-là.

² « V. Pareto », dans *Celebr. Liguri* (Confed. Fascista, Professionisti), Urbino, 1939, p. 585.

les registres des baptêmes de la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont¹, au moins jusqu'à la date du 31 décembre 1848, ont été vaines : je n'y ai point relevé trace du baptême de l'enfant. Le père s'est-il opposé à cette cérémonie traditionnelle en raison de ses opinions républicaines, ou bien celle-ci a-t-elle eu lieu ailleurs, ou alors que l'enfant avait déjà six mois ou plus ? Je l'ignore².

Je ne sais rien non plus sur les premières années de Pareto, et j'ignore quand sa famille retourna en Italie. Vilfredo a dû passer en France une partie de son enfance. Comme, ensuite, il a fréquenté l'école italienne et qu'il a dit un jour à M. Boven : « Durant longtemps, je n'ai su que le français et le patois génois », il faut croire que Raffaele Pareto ne parlait pas, en France ou à Gênes, l'italien classique à ses enfants.

Il serait curieux de savoir laquelle de ces deux langues lui était la plus familière, le français ou l'italien. Cela a dû varier avec les époques³.

En tout cas, il a connu et apprécié notre littérature, moins toutefois que la littérature grecque ; il citera *Tartuffe*, les œuvres de Musset, d'autres textes encore.

Mais a-t-il vraiment aimé la France, son pays natal, celui de sa mère aussi ? Il est difficile de se prononcer, parce que, de quelque pays qu'il s'agisse : France, Italie ou Suisse, Pareto ne s'est jamais épanché beaucoup⁴ ; et il a probablement répandu dans ses propos bien plus de sarcasmes contre sa patrie que contre la France. Le professeur

¹ C'est de cette paroisse que dépend la rue Guy-la-Brosse, et je doute qu'il en ait été autrement en 1848.

² Pareto fut un des esprits les plus a-religieux qui aient jamais été. On sait qu'il a exprimé de la sympathie pour les doctrines mazziniennes ; sur le point de la religiosité, il est cependant très différent de Mazzini, esprit, on le sait, essentiellement porté à la religiosité.

³ Il y a parfois des impropriétés chez Pareto quand il écrit en italien, m'a dit le professeur Vinci, qui les attribue à une connaissance insuffisante de cette langue. D'autre part, voici je pense, un gallicisme : « Ne ho assai di fare lezioni » (j'en ai assez de faire des cours) (lettre à Pantaleoni, 7 mars 1907).

⁴ En 1920, il a publié dans la collection de l'*Action Nationale* une brochure intitulée : *Une campagne antifrançaise*. Il serait difficile de dire que ce soit un écrit de propagande : c'est une sèche discussion de faits, dans le style amer de ses dernières années.

Amoroso me disait que les trois quarts de son cœur allaient à l'Italie et un quart à la France. Je veux bien accepter ces proportions, mais son cœur était-il attaché à son pays ? ¹

Quand exactement la famille Pareto rentra-t-elle en Italie ? Je l'ignore. Nous disposons ici de trois versions différentes. La première, celle de Pantaleoni, est certainement erronée : Raffaele aurait été rappelé par le ministre Quintino Sella, ancien élève de l'École des Mines de Paris. Cela nous amènerait en 1861 ; mais c'est impossible, puisque La Bolina a été son élève à Gênes, vers 1857 et, en tout cas, bien avant que Sella devînt ministre. D'après une autre version, celle de La Bolina, le retour en Italie daterait de 1848. Fausse est encore la date qu'avance enfin Borgatta : 1858. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que le fait a eu lieu quelque part entre 1848 et 1854. En effet, j'ai trouvé, dans le *Giornale degli Ingegneri*, déjà cité, un article de Raffaele, de 1855, sur le port de Gênes et qui suppose un séjour déjà assez long dans cette ville ². Nous pouvons donc dire, à coup sûr, que Vilfredo enfant n'a pas été à l'école en France. Mais la date précise de sa venue en Italie reste inconnue.

IV

Quelles études secondaires le jeune Pareto fit-il en Italie ? Borgatta parle vaguement d'« études classiques », mais le professeur Sensini m'a fait remarquer que, selon Pantaleoni, Pareto fut l'élève de l'Institut technique, section physico-mathématique. Ce renseignement est précis ; il s'ensuivrait que Pareto n'a acquis sa prodigieuse culture grecque et latine que bien après son adolescence ³. Mais je

¹ Voir chap. VII, § IV.

² Selon La Bolina, ce serait à l'occasion d'une épidémie de choléra à Gênes, en 1854, que Raffaele fit preuve « de courage et d'abnégation ».

³ J'ai en ma possession deux petites feuilles couvertes d'une écriture qui n'est pas celle d'un adolescent, me semble-t-il, et où Pareto a traduit du latin et du grec, en une sorte de glossaire, des termes aussi élémentaires que : « enim », « donc », « autem », etc.

suis obligé de revenir, comme dans mon *V. Pareto*, à la version de Borgatta. En effet, il existe un article, publié par l'intéressé lui-même, dans la *Suisse universitaire* (« L'étude de l'économie politique », octobre 1896), où il s'exprime ainsi : « Quand je faisais mes classes, je prenais des répétitions de latin et de grec... » Il raconte que son répétiteur disait du mal de la grammaire de Curtius, mais que cela précisément lui donna l'idée de lire cet ouvrage, et il conclut par ces mots : « De ce temps, je crois, date mon amour pour le grec. »

Vilfredo Pareto fréquenta ensuite l'Université et l'Ecole polytechnique de Turin, où il eut comme condisciple et ami, Galileo Ferraris¹. Il soutint, en 1869, une thèse sur les « Principes fondamentaux de l'équilibre des corps solides », récemment rééditée par le professeur Demaria. Son manque de ressources ne lui permit pas d'embrasser, comme son ami, une carrière scientifique.

Ce n'était pas là sa première publication. J'ai découvert à la Bibliothèque nationale de Florence un article de lui, intitulé : « Applicazioni di disegno axonometrico », extrait du susdit *Giornale degli Ingegneri, Architetti ed Agronomi*. Cet article est de 1866, et son auteur avait alors dix-sept à dix-huit ans². L'exemplaire est dédié à Ubaldino Peruzzi³; l'écriture est toute différente de ce que sera celle du maître un demi-siècle plus tard. De même, il n'y a pas plus de rapports entre cette étude et la *Sociologie*, qu'entre les tout premiers balbutiements musicaux de Wagner (relativement tardifs d'ailleurs) et *Tristan* : curieuse chose que l'épanouissement des facultés créatrices chez certains.

¹ Mathématicien connu par ses travaux sur la théorie de l'électricité. Bien que le magnifique Musée de la Technique, à Munich, ait surtout pour objet d'exalter le génie allemand, il y figure en bonne place.

² Il signe Fritz Wilfrid Pareto. Pourquoi ce « Fritz » pour désigner un demi-Italien, demi-Français ? Je l'ignore, comme M^{me} Michels-Einaudi. En 1868, Pareto avait été appelé sous les drapeaux à Florence.

³ Patriote et homme d'Etat (1822-1891), ingénieur diplômé en France, directeur de chemins de fer, ministre des Travaux publics puis de l'Intérieur, maire de Florence.

La famille Pareto fut très liée avec les Peruzzi ; cependant, il n'est pas question d'elle dans les souvenirs de De Amicis, *Un salotto fiorentino* (1902), qui est précisément celui des Peruzzi. A la mort d'Ubalдино, Vilfredo éprouva un grand chagrin.

Il convient d'ajouter à ces maigres informations¹ ce que Pareto lui-même a écrit dans une lettre à Antonucci².

A seize ans, dit-il, il avait lu Bossuet, qui lui avait fort déplu, tandis que Bastiat, au contraire, satisfaisait pleinement ses sentiments d'indépendance individuelle, totalement opposés à ceux de son entourage³. « D'où je puis dire, conclut-il, que mes sentiments ne furent pas acquis, mais étaient l'effet du caractère que j'avais depuis ma naissance. » A vingt ans, il lit Buckle, qui lui rappelle les sciences physiques et lui paraît le *non plus ultra*. Son idéal se fonde alors sur l'économie politique libérale, « science quasi parfaite ». La souveraineté du peuple était pour lui un axiome, la liberté, la panacée, le militarisme et la religion, les fléaux de l'humanité ; la ligue de Cobden, « ce qu'il y avait de plus sublime dans l'humanité ».

« Je niais, ou excusais à tout le moins, les maux de la démocratie. La Terreur n'était qu'une légère tache dans le tableau lumineux de la Révolution française. » En Italie, une république aurait fait diminuer les impôts, car démocratie égale liberté, et la liberté n'implique pas de dépenses de la part de l'État. Il lui paraissait, comme à presque tous les hommes, que ses convictions étaient le fruit du raisonnement : « Je ne me rendais pas compte que mon raisonnement n'était qu'une tentative pour donner un habit logique à ce que, de toutes façons, le sentiment me forçait à croire. »

¹ Borgatta (*Rivista d'Italia*, 1923) écrit qu'il suivit à Florence, devenue siège du Gouvernement italien, des cours de science sociale. Je donne ce renseignement pour ce qu'il vaut.

² A. ANTONUCCI, *Alcune lettere di V. Pareto*, Roma, 1938, p. 19 ss. (7 décembre 1907).

³ Faut-il en conclure que Raffaele était devenu, avec le temps, de révolutionnaire qu'il avait été, conservateur, selon une évolution quasi normale et que son fils devait ensuite accomplir, lui aussi, à peu près vers le même âge ?

CHAPITRE II

PARETO A FLORENCE (1874-1892)

I

Dans la deuxième partie de sa vie, Pareto est ingénieur en Toscane et combat vainement pour le triomphe des idées libérales. Il accumule par ailleurs un ensemble incroyable de connaissances positives qui lui serviront plus tard.

A quelle époque exactement, et après avoir été d'abord ingénieur aux Chemins de fer romains, est-il venu se fixer à Florence pour y devenir directeur général des « Ferriere italiane » sur la recommandation de leur principal actionnaire, le directeur de la Banca Generale Allievi, qui l'aimait comme un fils ? Je ne sais ¹.

Le directeur Pareto, payant d'exemple, revêtait des habits d'ouvrier et entendait que ses ingénieurs se plient à toutes les exigences de leur profession. Cette rigueur le fit mal voir de ses commettants : ne licenciait-il pas ceux qui, recommandés par eux, ne lui donnaient pas satisfaction. Sa profession l'obligea à faire des voyages en Angleterre, en Ecosse et en Allemagne, mais, au dire de Pantaleoni, il

¹ Selon Pantaleoni, à qui j'emprunte beaucoup de données, cette période va de 1874 à 1894. Mais la date de 1894 est fausse. Je ne comprends pas non plus qu'il habitât à Florence, le siège de l'exploitation qu'il dirigeait (San Giovanni Val d'Arno) étant à une sensible distance de cette ville. D'autre part, Quilici (p. II) affirme que Pareto appartenait à un groupe financier, « Elba », dont il se sépara sur un scandale né de fâcheux rapports entre ce groupement et la haute administration. Pareto, d'ailleurs, n'en fut pas élaboussé. J'ignore d'où l'auteur a tiré ces renseignements, dont je lui laisse toute la responsabilité.

tira peu profit de ces derniers (au point de vue scientifique ?) en raison de son ignorance de l'allemand¹.

A Florence, Pareto habita d'abord au Borgo dei Greci, 8, puis Via dei Bardi, dans une maison appartenant aux Peruzzi, avec sa mère et sa sœur Cristina (donc, j'imagine, après 1882, date de la mort à Rome de son père). Enfin, au début de 1891, après son mariage, et sa mère étant morte, à Fiesole, villa Rosa, dont un nommé Krauss était propriétaire.

Un article de Giacalone-Monaco² donne quelques précisions sur le premier mariage du maître, avec Alessandra (« Dina ») Bakounine, célébré à Florence le 23 décembre 1889. La future, âgée de vingt-neuf ans, était la fille de Modeste Nicolaïewitch Bakounine, résidant à Venise. On croyait, jusqu'ici, que Pareto s'était ainsi allié à la famille du célèbre révolutionnaire. L'auteur de l'article nous dit qu'il n'en est rien, parce que, en langue russe, les deux noms s'orthographient de façon différente³. Dina était une personne instruite. Nous la voyons, sachant aussi l'allemand, traduire en anglais un article de son mari. Il ressort encore d'une lettre à Pantaleoni (7 novembre 1892), que ce ne fut pas un mariage d'argent. Pareto y déclare qu'il n'a jamais été intéressé dans sa vie, pas plus en cette occasion qu'en bien d'autres. Cela est très exact, comme cet autre fait qu'il a toujours défendu son patrimoine avec énergie contre les entreprises des socialistes.

¹ On a dit parfois qu'il savait cette langue ; peut-être en connaissait-il quelques bribes, mais il ressort de sa correspondance qu'il ne la savait pas. Il affectait d'ailleurs (Boven) de la prononcer encore plus mal qu'il ne le pouvait. Quant à l'anglais, il ne se reconnaissait pas capable de lire une lettre mal écrite, et l'on m'a rapporté qu'il le parlait si malaisément qu'un jour, un Anglais énervé finit par lui dire : « Mais parlez donc français ! » Il n'y avait pas un livre allemand dans sa bibliothèque et presque pas d'anglais. Je signale néanmoins la note 2 du § 256 de la *Sociologie*, qui prouve avec quel soin Pareto a comparé le texte original de Sumner Maine avec la traduction française de Courcelle-Seneuil. Elle est d'une intelligence remarquable.

² *Giornale degli Economisti*, 1959.

³ Mon collègue de la Faculté des lettres, le professeur Canard, me dit que ce dernier renseignement ne lui paraît pas exact.

Aucun enfant n'est issu de cette union, et cela n'a rien d'étonnant eu égard aux idées qu'il expose à maintes reprises sur ce sujet à Pantaleoni, avec toute la clarté possible¹. Il l'invite à s'inspirer du « divino Malthus » et à faire de la science plutôt que des enfants. Lui, préfère les chats aux bébés, mais il tolère que Madame Pantaleoni soit d'un avis opposé. Il juge sévèrement ceux qui, refusant de se plier à une légère gêne, ont l'égoïsme d'engendrer de petits malheureux : cela est bien mon avis, mais la question est peut-être de savoir si les enfants du marquis Pareto eussent dû être classés dans cette catégorie. C'est tout ce que je sais sur ce mariage, jusqu'au moment où Pareto quitta Florence.

Alessandra Bakounine et, plus tard Jeanne Régis, je ne connais pas d'autres femmes dans la vie de Pareto. Les personnes qui aiment à forger des romans pourront imaginer ses succès dans la société de Florence : c'était un homme superbe². Il y avait à Céligny, dans son salon, une photographie de lui en prince arabe, que possède maintenant M^{me} Manon Michels-Einaudi, où il apparaît tout à fait séduisant.

A Florence, il fréquenta chez les Peruzzi la haute société : on trouvera chez Pantaleoni, le nom de quelques-uns de ses membres.

¹ Dans le *Monde économique* (5.VI.1897), il se montre aussi très malthusien : « Si Pasteur avait eu beaucoup d'enfants, il aurait contribué à relever la France dans l'échelle de la civilisation. » Cependant, il ne m'a guère convaincu quand il dit que les données démographiques ne sont pas une preuve d'infériorité, ou de supériorité, de civilisation : la question est complexe.

Par contre, sa réponse à l'enquête sur la limitation des naissances dans la revue *Educazione Sessuale*, 1913, est tout à fait insignifiante. Notons, en passant, cette autre réponse à la même enquête : la profession de foi malthusienne d'un certain Benito Mussolini qui, vingt ans après, mena la « battaglia della Popolazione » comme chef du gouvernement de son pays.

² J'ai rencontré un jour, vers 1925, chez M^{me} Elie Halévy, une dame âgée, de Florence, qui m'a confirmé le fait. C'est tout ce qu'elle avait à remarquer au sujet de Pareto.

II

Trois hommes exercèrent une influence considérable sur lui, pour ce qui est de sa culture littéraire : le philologue Domenico Comparetti, Augusto Franchetti, spécialiste d'Aristophane, et Arturo Linaker, philosophe et philologue, à qui Pareto légua quatre mille francs suisses ¹.

Pareto eut pour la langue grecque (beaucoup plus, me semble-t-il, que pour la latine), pour sa littérature et son histoire, une vraie passion. Sa *Sociologie générale* est, sous certains aspects, autant une sociologie de l'Antiquité grecque que de la société contemporaine.

On peut donner bien des exemples de l'étendue de ses connaissances en grec ². Un jour, prenant un texte d'Aristote dans l'original, il en lut d'emblée la traduction française à M. Boven. Il existe dans le fonds Pantaleoni deux cartes postales de lui : l'une rédigée entièrement en grec, l'autre traitant de l'accentuation d'un mot de cette langue. Il suffit de feuilleter ses ouvrages pour constater le nombre incalculable d'auteurs anciens cités par lui : au *Cours* (§ 246), figurent en quelques pages Tacite, Stobée, Aristophane, Juvénal, Platon, Aristote, Plutarque, Eubulus, Hésiode, Polybe, Pline, Pétrone, le Digeste, Hérodote, Strabon, Ovide, à propos de la seule question des obstacles au développement de la population !

Pareto écrivit beaucoup plus tard, en mai 1913, un petit article philologique dans l'*Indépendance* pour prouver que, à tort et par fanatisme radical-socialiste, Aulard avait accusé Taine d'avoir traduit de façon partielle le terme

¹ Au dire de Scalfati, Pareto devait également à son ami Linaker sa passion pour Dante. On notera que Dante est cité beaucoup moins souvent dans la *Sociologie*, texte français, que dans le texte italien (il en va, je crois, de même pour Carducci). Cependant, toutes ces citations sont mentionnées dans l'index français (voir chapitre premier, p. 8).

² Dans sa *Sociologie*, au § 158, Pareto parle du grec avec enthousiasme : « Les nombreuses formes du verbe et la précision de leur rôle dans la syntaxe constituent un tout admirable. » Il serait amusant de comparer Pareto, de ce point de vue, à Edgeworth. Celui-ci va jusqu'à citer des poètes grecs au milieu de développements mathématiques.

θηρίον. A l'appui de sa propre thèse, Pareto énumère de nombreux exemples et, quand il me montra son exemplaire de cet article, annoté de sa main, il me fit voir d'autres exemples portant cette mention : « Si Aulard répond », ce qu'Aulard se garda de faire. Il ajouta : « M. Bousquet, ne donnez jamais tous vos arguments ; gardez-en en réserve », conseil que j'ai suivi depuis lors.

Durant la guerre de 1914-1918, et pour échapper à la censure, il laisse dans l'original une citation de Tite-Live à propos des Romains, traversant les mers, comme les Américains, pour établir partout, disent-ils, le règne de la Loi et du Droit¹. En mars 1893, pour se moquer de ses adversaires, il donne au *Giornale degli Economisti* un dialogue des Morts, entre Diogène et le ministre Depretis qui vient de blâmer Adam Smith, dialogue « traduit du grec », avec des notes en grec.

De même (adaptation inattendue de Lucrèce), il fait soupirer un protectionniste : « Tantum oikovoμία potuit suadere malorum » (*Monde économique* du 30 septembre 1893).

En vue de confondre un adversaire, il nous parle, quelque part, de l'étude comparée qu'il fit dans sa jeunesse de la langue de saint Paul et du dialecte attique. On raconte aussi qu'il avait, tout jeune, traduit l'*Anthologie* pour son seul plaisir (mais est-ce entièrement ?). J'ai trouvé, après sa mort, une accumulation de notes très anciennes — j'en possède quelques-unes — sur les sujets les plus divers, mais surtout relatives à la littérature grecque.

Il serait aisé de multiplier ces exemples² pour montrer que l'esprit de Pareto a subi deux influences essentielles, celle des mathématiques, et celle de l'Antiquité.

¹ Pour ce qui est de sa connaissance des institutions romaines, citons *Sociologie*, § 310, n. 1, où il relève huit erreurs dans une seule page de Voltaire. Voir aussi pour ce qui est du « dégoût » de ses connaissances diverses, l'exemple que je donne pour ce même ouvrage dans mon *V. Pareto*, p. 46 (cf. p. 181).

² Ainsi, dans le *Mythe vertuiste*, spécialement dans l'édition italienne où les citations classiques sont encore plus nombreuses que dans la française.

Si les littératures classiques, ainsi que l'italienne et la française, ont eu une grande influence sur lui, il ne s'est guère intéressé aux autres formes de l'art ; je ne vois chez lui aucune allusion montrant qu'il ait vibré pour elles ; le professeur Murray, lui-même peintre, et M. Boven qui l'a si bien connu, m'ont confirmé l'exactitude de mon opinion. Comme je lui demandais un jour si la théorie des résidus ne serait pas applicable à la musique, je l'entendis me répondre, à moi déferent, mais navré, qu'il n'en savait rien, le *summum* de l'art musical étant pour lui les opérettes d'Offenbach, et le reste n'étant guère plus que du bruit.

Durant toute la période florentine de sa vie, Pareto fut un lecteur acharné. Il accumula une somme prodigieuse des connaissances les plus variées dont il se servira plus tard. Sujet alors à des insomnies fréquentes, me disait-il, il passait ses nuits à lire et à étudier. Il se plaint néanmoins, dans ses lettres à Pantaleoni, de ce qu'ayant dû alors travailler dix heures par jour pour gagner sa vie, il n'ait pas été en mesure de s'instruire davantage.

A cette époque, Pareto subit également l'influence de Comte, Darwin, Bain et Spencer¹ qu'il reniera plus ou moins par la suite. Il ne tarde pas, pourtant, à se pencher aussi sur les problèmes du jour, d'abord presque uniquement du point de vue économique.

III

Chose curieuse, néanmoins, un de ses tout premiers articles (*Nuova Antologia*, janvier 1877) traite d'une question de politique religieuse, d'un projet de loi contre les abus du clergé. Nous l'analyserons, pour voir ensuite quelle fut l'attitude de Pareto vis-à-vis de la religion durant sa vie

¹ Ce point a été traité par Pantaleoni, auquel je renvoie. Je suis porté à donner moins d'importance que lui à l'influence de Comte sur Pareto. Il néglige aussi de citer le *Dictionnaire* de Bayle, que Pareto prisait beaucoup. Quelque admirateur de cet ouvrage, qui n'a jamais réussi à m'intéresser, devrait faire une petite étude sur ce point.

entière. Les libres penseurs, dit-il, approuvent ce projet par cela seul que les prêtres seront punis ; mais ce n'est pas là son point de vue. Certes, les pèlerinages à Lourdes, à La Salette, la glorification des hallucinations de Marie Alacoque, sont des défis à la raison humaine ; mais, pour combattre le mal et promouvoir le bien, il n'y a pas lieu de faire appel à la force publique. Pareto défend les droits de la conscience des prêtres, par exemple en matière de refus des sacrements. Il examine les choses de très haut, dans un grand esprit d'impartialité : ce projet viole la liberté de conscience, et l'Etat ferait mieux de rester neutre, car, par la persécution, il risque de renforcer le parti clérical contre qui la loi est dirigée. Cela me semble assez caractéristique¹.

D'abord, selon moi, Pareto restera toujours hostile aux persécutions des faibles par les forts². C'est un trait fondamental de son caractère ; et plus encore que de défendre les faibles, il voudra attaquer les forts. Ensuite, il n'a jamais été un ennemi systématique de l'Eglise.

Il n'y a jamais eu d'homme plus a-religieux que Pareto dans la deuxième partie de sa vie³, et cela, en donnant au terme « religion » le sens le plus large ; jusque dans sa vieillesse⁴, il n'a jamais laissé ignorer que les dogmes, en particulier ceux du christianisme, étaient pour lui, du point de vue objectif, des choses absurdes, et ses miracles, des sottises dont les « preuves » ont la même valeur que celles des miracles païens, ou celles du « caractère scientifique » du *solidarisme* ou de l'*humanitarisme* (*Sociologie*, § 49).

¹ Ce qui ne l'empêchera pas de noter : « Le christianisme, religion des pauvres, devint bientôt un instrument d'oppression des pauvres. » (*Pensiero italiano*, 1891, p. 235.)

² Ces lignes étaient rédigées lorsque nous lûmes la déclaration expressément faite par le maître à ce sujet (lettre à Placci, 25 août 1898).

³ Il eut pour Mazzini une grande admiration, peut-être à cause de son honnêteté et de son désintéressement, de son intransigeance aussi (il est mort presque isolé), mais Mazzini avait, lui, un tempérament foncièrement religieux, comme nous l'avons déjà dit.

⁴ Voir, dans *Fatti e teorie*, l'article « Speranze e Disinganni », 1919, ce qu'il dit de la foi des bourgeois catholiques et de ses rapports avec la réalité.

Mais il n'a pas pour autant entendu, à aucun moment, attaquer de façon systématique le catholicisme¹, pas plus que *a priori* aucun autre sentiment « religieux » ; et moins que jamais, lorsque ses études sociologiques lui auront enseigné que ces sentiments dont les manifestations peuvent être stupides, sont susceptibles d'avoir des résultats « utiles » pour la société. Sa tolérance, sans doute native à l'égard des moins forts², a peut-être été renforcée ensuite par cette théorie.

Il ne s'est pas converti à l'article de la mort, comme tant d'autres puissants penseurs, n'ayant pas connu lui-même cette déchéance de l'esprit, que l'Eglise guette avec avidité, pour récupérer une âme, à la grande édification de ses fidèles. L'« âme » de Pareto aurait été difficile à récupérer, parce qu'il était, non pas hostile, mais ironiquement indifférent, à l'endroit du catholicisme en particulier. Rappelons sa fameuse phrase de la *Sociologie* (§ 616), une des nombreuses qui n'ont pas dû lui faire des amis : « Sous le rapport de la réalité expérimentale, on peut mettre au même rang le polythéisme, le christianisme, qu'il soit catholique, protestant, « libéral », *moderniste* ou de quelle autre secte on voudra, l'islamisme, les innombrables sectes métaphysiques, y compris les kantienne, les hégélienne, les bergsonienne, et, sans oublier les doctrines positivistes de Comte, de Spencer et de tant d'autres hommes éminents, la foi des *solidaristes*, des humanitaires, des anticléricaux, des adorateurs du Progrès, et tant d'autres qui ont existé, qui existent, qui existeront, ou qu'on pourrait simplement imaginer. *Jupiter optimus maximus* échappe aussi bien à l'expérience que le Dieu de la Bible, que le Dieu des chrétiens ou des mahométans, que les abstractions du néo-christianisme, que l'*impératif catégorique*, que les

¹ Pareto ne s'est guère occupé du protestantisme. Quelque part, il déclare : « Les protestants me paraissent infiniment meilleurs que les catholiques. Je comprends un protestant libéral. Mais comment peut-on être un « catholique libéral » ? (lettre à Placci, 10 juin 1897).

² En 1891, il proteste, dans le *Journal des économistes*, contre la saisie à Rome des biens des congrégations. Il aura la même attitude un peu plus tard, à l'égard de la politique anticléricale en France.

déeses Vérité, Justice, Humanité, Majorité, que le dieu Peuple, le dieu Progrès et tant d'autres qui peuplent en nombre infini le panthéon des théologiens, des métaphysiciens, des *positivistes*, des humanitaires ; ce qui n'empêche pas que la croyance en une partie d'entre eux, ou même en tous, ait pu être utile en son temps, ou puisse l'être toujours. »

Tout au long de la *Sociologie*, le même principe est exposé et appliqué ; il affirmera, par exemple (§ 936), que l'auréole de sainteté dont on entoure le suffrage universel est ridicule, mais, précisera-t-il aussitôt : « Cela ne prouve pas non plus que la croyance en cette divinité ne soit utile à la société. » Et il se moque certainement bien moins du catholicisme que de la démocratie, mais on ne saurait dire qu'il ait systématiquement ménagé les catholiques ; j'imagine qu'il ne doit guère leur être agréable d'y lire comment Pareto imagine Caton remerciant Jupiter d'avoir épargné aux Romains les « folies » des discussions, parfois sanglantes, sur la nature de la Trinité.

Il s'est toujours tenu au-dessus des partis. Il « laisse à d'autres, le soin de venger un peu tardivement l'injure faite à Galilée, ou la révocation de l'Edit de Nantes »¹.

Il a blâmé le Gouvernement italien quand celui-ci voulait enlever sa chaire à Ettore Ciccotti ; il blâme ceux qui veulent empêcher les religieux d'enseigner, par exemple, la mathématique. Les socialistes sont aussi dangereux que les Jésuites. Mgr. Ketteler maltraitait les libéraux, « la vraie » liberté étant celle du bien et du vrai ; les socialistes retour-

¹ *Journal des économistes* (15 avril 1901), écrit au moment de la période de violent anticléricalisme en France. Il se contente de hausser les épaules quand un savant, clérical fanatique, déclare que la condamnation de Galilée n'avait pu entraver les recherches astronomiques. Ce même personnage déclarait que, au point de vue cinématique, on peut dire que le soleil tourne autour de la terre, ou *vice versa*. Pareto lui donne raison, mais lui demande seulement si la première hypothèse aurait permis à Le Verrier de découvrir la planète Neptune. Je suis persuadé que, si les démocrates humanitaires, tels que Bayet, ou Aulard, ses bêtes noires dans la seconde partie de sa vie, avaient écrit des choses de cette force, Pareto aurait foncé avec furie, au lieu de s'en tenir, comme il le fait ici, à quelques remarques dédaigneuses (voir *Rivista Italiana di Sociologia*, 1901, p. 422).

ment ce principe contre les catholiques, nos jacobins copient les inquisiteurs. Lui, qui est encore libéral, entend combattre l'intolérance, d'où qu'elle vienne¹.

Très curieuse aussi à cet égard est sa réponse à l'« Enquête sur la religion » (*Mercur de France*, 1^{er} mai 1907) ; elle appartient à une période ultérieure, mais nous voulons épuiser le sujet. On demandait aux intéressés s'ils croyaient à une évolution, ou à une dissolution de la religion. Les autres réponses sont d'ordre presque uniquement sentimental, la supériorité de Pareto consiste en ce que lui, seul, ne tient pas compte de ses propres sentiments. Selon lui, les sentiments « religieux » varient peu dans le fond et seulement dans la forme. Pour le moment, la religion humanitaire et socialiste est en progression, celle du Dieu personnel, en régression. Les religions sont absolument indispensables aux sociétés. Les effets sociaux qu'elles exercent n'ont guère de rapports avec leur théologie, mais dépendent des sentiments qu'elles développent, ou fortifient. C'est là ce qui importe, mais non les subtilités des théologiens. Dans un milieu où règnent des principes autoritaires, une religion de libre examen peut être utile ; dans un milieu qui tend à l'anarchie, une religion autoritaire est indispensable pour empêcher la dissolution de la société. Le syndicalisme pourrait jouer ce rôle, mais un mouvement de réflexe peut aussi se manifester dans les anciennes religions. Si de grandes et longues guerres ont lieu, la religion patriotique augmentera. Il est loin d'être démontré que le « rôle du catholicisme soit fini dans le monde. Il se peut que cette religion devienne la seule ancre de salut pour les nations minées par l'anarchie. L'œuvre actuelle du Pape paraît, du point de vue scientifique, ce qu'il y a de plus parfait pour réserver l'avenir à la religion catholique². »

¹ Peu avant (*La Liberté économique et les événements d'Italie*, p. 6), il avait souligné combien plus impartiale avait été la justice du pape, en 1867, que celle des tribunaux de l'État italien en 1898.

² Sorel, dans l'*Indépendance* du 15 mai 1912 (cité *Sociologie*, § 765, n. 1), reprendra des idées analogues.

Or, à l'époque, l'attitude obtuse de Pie X était déplorée dans les milieux catholiques les plus évolués (« la barque de Saint-Pierre menée à coups de gaffe »). Pareto, qui étudie l'action de ce personnage avec autant de détachement que si c'était le grand Lama, parvient à des conclusions toutes différentes.

Redisons donc qu'il fut toujours totalement incroyant à l'égard de toutes les religions établies, et, dans la deuxième partie de sa vie, à l'égard de toutes les « religions », de toutes les croyances, de tous les idéaux quelconques¹. Il n'en veut accepter aucun et s'acharnera à montrer les absurdités logiques de beaucoup d'entre ceux qui prévalent au moment où il écrit. Sans cesse aussi, il insistera sur l'énorme importance pratique de la religion, de la foi, de l'idéal dans les sociétés humaines, de leur « utilité » pour atteindre un but donné.

Cette attitude purement scientifique est incompréhensible pour ceux qui, raisonnant selon la logique des sentiments, ne saisissent point qu'il n'y a aucune contradiction à affirmer : a) que le catholicisme, par exemple, ou le patriotisme, le socialisme, la religion de l'honneur, de la vertu, etc., sont constitués par des logomachies² sans valeur scientifique, recouvrant des sentiments qui existent dans la seule conscience de leurs croyants, et sont dépourvus de toute existence objective ; b) mais que cette absurdité et l'inexistence d'une chose objective se nommant « religion », « patrie », « honneur », « vertu », etc., n'enlèvent rien à l'importance fondamentale de ces sentiments, qui ont bien

¹ C'est un point que Giovanni Papini (*Testimonianze*, p. 163) a bien saisi ; son article est fort intelligent.

Pour une étude complète de la question dont traite ce paragraphe, on consultera encore les lettres à Placci, 10 juin 1897 et 25 juillet 1898 (conversation avec un collègue catholique de Fribourg). Je ne connais pas l'article du *Regno*, auquel il est fait allusion dans la lettre du 6 octobre 1906 à Placci (« Le pape aux évêques italiens »).

² A dessein, j'éviterai l'emploi des termes techniques : « dérivations » et « résidus ». Ce ne sont que de simples étiquettes, mais Pareto les a choisis de façon très regrettable, car un public, cultivé mais non spécialiste, ne pourrait en deviner le sens d'après leur signification courante.

au contraire une action décisive pour déterminer le caractère et l'évolution des sociétés ¹.

Nous verrons enfin comment, dans ses tout derniers jours, Pareto était encore préoccupé par la crainte d'un rapprochement trop étroit entre le fascisme et l'Église. C'est pourquoi j'ai l'impression, peut-être erronée, que, de nos jours, où le catholicisme a repris tant d'emprise, au moins sur la bourgeoisie apeurée par le communisme, son attitude aurait pu être plus anticléricale et antichrétienne qu'à l'époque où la religion catholique était sur la défensive.

IV

Mais, pour bien saisir l'attitude de Pareto à l'époque dont traite ce chapitre, il est utile de rappeler quelques points d'histoire italienne. En mars 1876, la droite dut céder le pouvoir à la gauche. Le parti déchu se présentait comme une sorte de « consortium », dans ce pays où, ni les partisans des Bourbons de Naples, ni les « ultramontains » (si j'ose employer cette expression !), ni les classes pauvres ne prenaient part à la vie publique. La gauche arrivait au gouvernement avec un programme qui, à certains égards, pouvait alors plaire à Pareto et qui fut partiellement réalisé, réclamant l'extension du droit de vote, l'instruction primaire gratuite, d'autre part, des allègements fiscaux et plus de liberté politique pour tous. Mais, les dirigeants de cette tendance, sauf Depretis et Crispi, étaient des gens sans envergure, prêts à tous les accommodements et à tous les compromis, ce qui leur fut souvent reproché ². Enfin, ils n'eurent en aucune façon le désir de pratiquer une politique économique libérale.

¹ Déjà dans les *Systèmes socialistes* (t. II, p. 203), il notait : « Le positivisme a raison de proclamer la nécessité d'une religion pour les hommes ; en faisant cela, il est dans le domaine de la science. »

² Il a étudié leur politique dans *Sociologie*, § 2255.

Or, Pareto, et cela jusqu'à la fin du siècle, sera un partisan ardent de la politique antiétatique ; il se déclarera un peu plus tard, disciple convaincu de ce Belge macrobite, au nom italien, qui vécut à Paris presque toute sa vie, pour y mourir à plus de quatre-vingt-dix ans, G. de Molinari¹.

Pareto donc, durant toute cette période, et au-delà, défend toujours le même point de vue libéral, avec acharnement. On peut prendre ses nombreux articles dans un ordre quelconque, qu'il s'agisse de ses interventions à l'Académie des Géorgophiles dont il est nommé membre en mars 1874 déjà², ou dans l'organe de la Société Adam Smith³, l'*Economista*, ou ailleurs, sa position ne varie pas.

Même pour les personnes les plus attachées à un idéal de liberté économique, comme l'auteur de ces lignes, il est presque impossible de comprendre exactement la mentalité

¹ Lorsqu'on feuillette ses ouvrages, tant admirés de Pareto et aujourd'hui oubliés, on est frappé par le caractère utopique de son libéralisme. Mais s'il a plus tard désavoué Spencer, Pareto n'a jamais renié, ce me semble, son estime pour de Molinari. A cette époque, il allait jusqu'à écrire que *Les lois naturelles de l'économie politique* étaient un chef-d'œuvre, comparable à l'*Histoire de la civilisation* de Buckle (à mon humble avis, ce dernier est tout de même d'une autre classe). Ailleurs (*Giornale degli Economisti*, 1897, t. I, p. 253), il parle de son œuvre colossale. Dans les *Systèmes* et même la *Sociologie* (§ 2022, n. 4), Molinari est encore cité en termes élogieux. Il y aurait là la matière d'une petite étude.

² Il dira à plusieurs reprises que c'est là un bien maigre titre de gloire et qu'il l'eut uniquement sur la recommandation de Peruzzi. Plus tard, et au moment où il a « l'orgueil de croire que c'est lui qui honorerait les institutions savantes d'Italie » on ne songera pas à lui. Voir chapitre V.

Pour une biographie complète de Pareto, touchant ses rapports avec cette Académie, on consultera deux notes, l'une anonyme (*Giornale degli Economisti*, 1924, numéro spécial), l'autre de moi (*Revue d'histoire économique et sociale*, 1953, n. 2).

³ Fondée par F. Ferrara, de Johannis et T. Martello (auquel Pareto demeurera toujours très attaché), cette société luttait contre les tendances interventionnistes, défendues par Luzzatti, Lampertico, Cossa. J'ignore si Pareto a connu personnellement ce très grand économiste que fut Ferrara, alors à Venise ; je ne le crois pas (voir sur lui notre Introduction à ses *Œuvres choisies*, trad. Bousquet et Crisafulli). Pareto fait allusion (lettre à Pantaleoni du 18 août 1891) à l'approbation qu'il a recueillie de ce « Prince des Economistes italiens ».

Quant à Luigi Luzzatti (1841-1927), une des « bêtes noires » de Pareto et que nous retrouverons, ce fut un économiste à tendances interventionnistes, député, ministre, promoteur des tarifs de 1876 et 1888. Par contre, Pareto a entretenu d'excellents rapports avec le statisticien Luigi Bodio (1840-1920). Son nom apparaît souvent dans les lettres à Pantaleoni, vers 1891. Il sera aussi très lié avec Papafava, animateur du *Giornale*.

des libéraux extrêmes, comme Pareto l'était à cette époque. Le libéralisme était pour eux un idéal, presque une sorte de religion, dont on se détournait au moment précis où il allait être entièrement mis en pratique, alors que, selon eux, rien n'était plus facile que de l'appliquer. Il y eut même, à en croire Pantaleoni, entre Pareto et un certain Genala, des discussions si vives qu'ils ne purent plus être reçus ensemble dans le même salon !

Ses premiers articles dans l'*Economista* sont pour montrer que l'Etat italien ne pourrait gérer des industries et ne doit pas racheter les concessions de chemins de fer. Il s'en prend aussi à divers projets de législation sociale, et surtout à la protection douanière par laquelle on spolie les citoyens, en particulier de la classe pauvre et qu'il veut défendre. Je ne m'étendrai pas sur cet aspect de sa pensée normative et renvoie le lecteur à ce que j'en ai dit dans mon *V. Pareto* (p. 53, 57 et suiv.).

V

A l'époque, Pareto est également un humanitaire, pacifiste très actif ; il le restera à Lausanne, comme le montre sa collaboration à l'*Almanaco pro pace*, où il publie des chroniques aux titres retentissants (par ex., en 1895, « La violenza ha sempre torto »). Il est membre de la *Società Internazionale per la Pace (Unione Lombarda)*, qui a pour but « de diffuser les idées et éduquer les sentiments humanitaires en vue de la cessation des guerres » (art. II des Statuts)¹.

Délégué par son Comité de Florence, il assiste du 12 au 16 mai 1889, à Rome, au Congrès pour la paix et l'arbitrage international. Sur sa proposition, et à la suite

¹ A cet égard, une lettre de lui à Placci (19 février 1894) est bien curieuse : un anarchiste dont la bombe tue deux personnes est-il plus coupable que ne le serait le Kaiser qui, en déclarant la guerre, en ferait mourir des milliers, ou que Méline qui, en protégeant les agriculteurs, fait hausser le prix du pain, et par là, indirectement causera la mort de bien des gens ?

de son rapport sur l'Union douanière, celui-ci émet un vœu en faveur de la liberté commerciale. Un peu plus tard (1892), la *Società Internazionale* publie de lui une brochure sur *Les dépenses militaires et les maux de l'Italie*. Vers la même époque, dans son article « Socialismo e libertà » (*Pensiero italiano*, 1891, p. 231-232), on lit : « La guerre et la paix armée sont le luxe le plus coûteux que la classe dirigeante s'offre aux frais de la Nation. » Quant à l'Italie, « les gens riches sont flattés de la voir traiter de pair avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, mais ils n'en payent que peu les frais, car les impôts indirects sont bien plus lourds que les impôts directs »¹. Il est opposé à toutes les expéditions coloniales² : le Tonkin coûte cher à la France, la Tunisie ne servirait de rien à l'Italie, sinon à donner des places dans l'administration aux enfants de bourgeois.

Remarquons qu'après son revirement (chap. V), et malgré sa haine de l'humanitarisme, jamais Pareto ne sera favorable à ces sortes d'entreprises, ni aux guerres en général. Il ne variera pas sur ce point.

Le parti conservateur qui, avons-nous dit, gouvernait depuis longtemps, ayant été remplacé par la gauche, Pareto fut amèrement déçu (comme il le sera à la suite de l'affaire Dreyfus) en constatant que son propre idéal de liberté, surtout économique, n'était nullement suivi et que le protectionnisme était de plus en plus à l'honneur, au grand dam de la richesse publique (guerre de tarifs avec la France). Il s'efforça de le prouver avec vigueur, violence même, soit en Italie, soit en France dans le *Journal des économistes*, puis dans le *Monde économique*³, ce qui ne fit aucun plaisir au Gouvernement italien.

¹ En 1882, l'Italie, jusque-là passablement isolée, avait conclu la Triple Alliance. Ce traité fut reconduit régulièrement tous les cinq ans, de 1887 à 1912.

² En 1882, le Gouvernement italien avait acquis Assab; en 1885, Massaoua.

³ Pareto y ayant fait état d'un article publié en Italie par Pantaleoni, cela vaudra à son ami de très graves ennuis. Pareto ne fut pas le seul économiste libéral italien à publier de tels articles en français. Il y eut également Edoardo Giretti.

Ne nous étonnons pas que Pareto, avec son tempérament ardent, soit entré en conflit avec le gouvernement de son pays. Il racontait à M. Boven que le préfet se refusait à lui délivrer sa carte électorale.

Il avait été candidat aux élections législatives du 22 novembre 1882 (et non 1885, comme on l'a imprimé), mais battu ¹. Il est amusant de lire dans une note du *Cours*, ce que Pareto pense de l'échec électoral de Newton ; il montre que le choix par le suffrage populaire, ou restreint, ou par des hommes au pouvoir, est toujours sujet à caution : il a pu penser à lui-même.

Rocca et Ferri nous disent qu'il y eut entre lui et ses anciens amis des Géorgophiles et de chez Peruzzi, libéraux à Florence, devenus protectionnistes à Rome, les Magliani ², les Seismit-Doda ³, et d'autres responsables du tarif de 1887, de très vives discussions.

En 1891 ⁴, des conférences qu'il voulait faire à Milan furent interrompues par la police : il en publie aussitôt le texte dans la *Revue des Deux Mondes* (octobre) ⁵. Ceci eut le don, semble-t-il, d'exaspérer le ministre Luzzatti ⁶. Pareto eut l'impression que le gouvernement cherchait des prétextes pour le poursuivre ; en tout cas, celui-ci réussit à lui fermer désormais ses entrées à la *Revue*. Il se tourna alors vers l'Angleterre et, chose inconnue jusqu'ici, publia, en 1892,

¹ Au scrutin de liste, troisième Collège de Florence (Pistoia-Prato). La liste adverse obtint de 2351 à 2889 voix, la sienne de 1943 à 2151 (lui-même 1957). D'après *Cassa di Risparmio di Pistoia*; in *memoria di Giulio De Rossi*, 1920.

² Trois fois ministre des finances, en particulier sans interruption de 1879 à 1889.

³ Egalement ministre des finances. L'article de Rocca et Ferri a paru en 1923, dans la *Riforma Sociale*.

⁴ Cette année-là, il fit aussi un voyage à Paris où il connut, entre autres, E. Cheysson et d'autres membres de l'école de Le Play qui, écrit-il à Pantaleoni, « au moins ne sont pas interventionnistes » (28 juin 1891).

⁵ Dans le journal, *La Lombardia*, qui lui avait reproché cette publication à l'étranger, il exposera (9 novembre) que le délégué à la Sécurité publique « fece suonare le sue trombe », menaçant de l'arrêter s'il ajoutait un mot.

⁶ Luzzatti, écrit Pareto à Pantaleoni, le traita de « pezzente » (rustre) et « canaglia ». On comprend la fureur de Luzzatti quand on voit que, vingt ans plus tard, Luzzatti s'emportera (cf. ses *Opere* I, p. 305 et suiv.) contre un autre de ses compatriotes qui publia anonymement, lui, des « injures à la Patrie ».

des articles dans *The Speaker* et le *Pall Mall Gazette*, ce qui montre que les accusations lancées contre lui d'être à la solde de l'étranger n'avaient produit aucun effet. Il refusa les offres financièrement intéressantes de journaux parisiens : il veut, dit-il (lettre à Pantaleoni du 31 décembre 1892), attaquer les idées, non les hommes.

Son attitude doctrinale est très nette : libéral, il ne veut pas d'un « socialisme », d'une intervention de l'État, en faveur de la bourgeoisie en particulier ; et il a même, à cet égard, des formules particulièrement énergiques ¹ : à propos de la monographie d'un ouvrier romagnol, jouissant d'un revenu de 586 livres par an, il calcule que le dixième de cette somme misérable passe au gouvernement protectionniste. Il réclame : « Un peu plus de justice, un peu moins d'armements. Tant pis pour nos gloires africaines et la garantie [donnée à l'Allemagne] de la possession de l'Alsace-Lorraine » (*Giornale degli Economisti* décembre 1892). Déjà, dans ce même organe (juin 1890), il avait relevé que les propriétaires de rizières en Italie se liguent pour obtenir la protection du gouvernement, et quand « leurs ouvriers demandent un peu de protection, on leur répond en les fusillant... L'heure de l'expiation viendra enfin pour les classes gouvernantes. Lentement, mais sûrement, la marée socialiste monte sur le continent européen. » Tout cela, parce qu'on ne pratique pas le libre échange, et Pareto de montrer à cette époque, comme il le fera à Lausanne, dans nombre de publications, les maux que le protectionnisme engendre en ruinant le pays, de connivence avec le militarisme ². Le libéralisme, lui, au contraire, demeure la doctrine « intangible, franche, droite, saine », et les libéraux

¹ Néanmoins, le gouvernement fit appel à lui, pour accompagner le député Simonelli à la conférence monétaire internationale de Bruxelles. « Il faut vraiment qu'il n'ait pas su à quel saint se vouer » Il semble d'ailleurs n'y être pas allé (lettre à Pantaleoni, 27 novembre 1892). En décembre 1892, il parle à la Société d'Etudes économiques et à la Société d'Economie politique de Paris. Il relève la courtoisie avec laquelle l'accueillent les milieux parisiens (lettre à Placci, 29 novembre 1892).

² Dans la *Liberté économique*, il reproduit une lettre que Gladstone lui envoya pour lui dire son total accord sur ce point (voir mon *V. Pareto*, p. 52).

ne gagnent rien à se placer sur le terrain des astuces de la politique. Quant à lui, il fait sienne la devise du Cobden Club : « Libre échange, paix, bonne volonté entre les Nations. »¹

Le dégoût le gagne² ; dans un article de ton très mesuré, « Parliamentary Regime in Italy », de la *Political Science Quarterly* (1893, p. 676 et suiv.), il expose qu'il n'y a pas de vrai parti politique dans son pays, mais des groupements de gens sans convictions, dont la plupart des membres sont des bourgeois, recherchant l'intérêt de leur groupe. L'emprise de l'Etat sur la vie économique du pays permet toute sorte de malhonnêtetés, et les députés exercent jusque sur les juges une influence des plus fâcheuses.

En 1891, au moment où ce conflit avec le gouvernement de son pays s'affirme aussi violemment, Pareto s'est retiré à Fiesole, mais déjà, comme il le confie à Walras, il songe à émigrer pour de bon, pour ne plus s'occuper que de science : « Mes amis et moi, nous n'obtenons absolument rien... Je voulais faire, gratis, bien entendu, un cours d'économie mathématique, le gouvernement s'y est opposé. » Il en conserve une indicible amertume. « Pour bien vivre dans ce pays, il faut être voleur, ou ami des voleurs. »

Il y a ici pour moi un point obscur : comment Pareto, qui n'héritera de son oncle qu'en 1898, avait-il déjà pu se retirer des affaires ? La mort de sa mère³ l'avait-elle mis en possession d'un patrimoine qui, joint à ses propres économies, lui permettait de vivre dans une modeste aisance ? A en juger par sa correspondance avec Walras, il semble qu'étant à Lausanne, et ayant à y faire transférer des fonds, il ait été la victime de la baisse du change italien, et d'autre part, qu'il ait craint de s'engager à la légère au

¹ *Idea Nazionale* (juillet-septembre 1892).

² Etant au Splügen, il écrit à Pantaleoni (18 août 1891) : « Il y a des moments où je n'ai plus envie de retourner en Italie... Je n'ai pas la plus petite possibilité d'y être *quoi-que-ce-soit*. » A son avis, ce qui s'y passe est pire que le scandale du Panama en France, où on a au moins le courage de publier la vérité (lettre à Placci, 29 novembre 1892).

³ J'en ignore la date. La lettre de Pareto à Pantaleoni, en date du 1^{er} octobre 1890, est écrite sur papier à lettre de deuil.

service de l'Université vaudoise, peut-être à titre temporaire, en négligeant des possibilités en Italie¹. Tout cela pose des problèmes.

Nous voyons pourtant quelque chose de nouveau apparaître ici dans les préoccupations de l'ingénieur, et qui aura une influence décisive sur le reste de son existence. Mais ceci se rapporte à une évolution si rapide que nous l'examinerons au chapitre suivant.

En tout cas, comprenons bien que jusqu'à la fin de la période florentine, ou peu s'en faut, Vilfredo Pareto, qui a maintenant quarante ans bien passés, n'a rien donné à la science². Son immense érudition demeure un trésor caché. Il n'a peut-être pas gâché son existence, mais rien ne permet de deviner qu'il fera quelque chose de notable au cours de sa vie. Des vocations si tardives sont extrêmement rares³.

En Toscane, Pareto n'a pas été un ingénieur de tout premier plan. Dans le domaine de l'action politique, non seulement il n'est arrivé à rien, mais on n'a pas le sentiment qu'il ait été pour le gouvernement un adversaire très redoutable. C'est un idéaliste, fort intelligent, d'une énergie indomptable, un homme profondément honnête, révolté (un peu candidement ?) de voir le monde si peu d'accord avec son idéal, et qui, dans la mesure de ses faibles forces, s'attaque en vain aux réalités mesquines de la vie politique, avec ses coalitions d'intérêts souvent sordides. S'il était mort à quarante-deux ans, personne n'aurait pu

¹ En ce sens, sa lettre à Pantaleoni, en date du 7 novembre 1892.

² Ses extraits avec introduction, du *Capital* de Marx (Guillaumin, éd.) n'ont rien de particulièrement remarquable. Notons cependant, puisque l'occasion s'en présente, que le libéral Pareto y admet qu'il convient de protéger dans l'industrie les femmes et les enfants. Mais, relevons-le aussi, il se plaint à Pantaleoni de l'ennui indicible que lui cause la lecture de Marx. Quelques articles théoriques dans le *Giornale degli Economisti* sont un peu plus intéressants pour nous. Signalons, car elles ont été totalement oubliées, que le *Monde économique* (1892, 2^e semestre), publia de lui une série de lettres, en partie dirigées contre Maurice Block, et traitant des nouvelles théories scientifiques en économie.

³ Dans mon *V. Pareto*, j'ai observé que César Franck n'a donné ses chefs-d'œuvre qu'à un âge avancé.

soupçonner qu'il serait un jour un penseur, et je doute que, même dans les ouvrages italiens les plus détaillés d'histoire économique, ou politique, son nom eût seulement figuré quelque part en note, au bas d'une page. Ce silence eût été justifié.

CHAPITRE III

LAUSANNE (1893-1900)

I

C'est en 1890 que Pareto eut connaissance d'un petit ouvrage, les *Principes d'économie pure*, de Maffeo Pantaleoni (1857-1924). Pantaleoni devait être le plus grand des économistes italiens de son temps, après Pareto lui-même, et il se lia avec lui d'une amitié indissoluble, malgré les différences d'opinions qui parfois les séparèrent¹.

J'ai déjà dit, dans la préface, l'importance intellectuelle de leur correspondance ; c'est aussi un témoignage de la sollicitude active que Pareto sut toujours déployer à l'égard de ses amis. Ainsi, on lira, à l'époque (1897) où Pantaleoni devient professeur à Genève, avec quel soin Pareto se préoccupe de son installation matérielle et même de son budget. Il publie aussi, dans la *Suisse universitaire* d'octobre 1897, un article très élogieux sur Pantaleoni. Il propose encore à Pantaleoni de lui donner, en français, des leçons de mathématiques dont il tirera un double profit. Un futur biographe pourra aisément s'étendre sur tout cela².

¹ On a dit qu'il avait rencontré par hasard l'auteur dans le train. Cela ne me paraît pas résulter de sa correspondance.

² Sur l'amitié chez Pareto, on pourra voir ce qu'écrit Giacalone Monaco (*lettres à Placci*, p. 29). De plus, voici, au hasard, un exemple de l'amitié active du maître (je le tiens du professeur Scalfati) : Pareto avait un étudiant auquel il s'intéressait et qui avait besoin de donner des leçons pour vivre ; lisant dans un journal que quelqu'un cherchait un répétiteur, il prit la peine de répondre lui-même à l'annonce pour recommander son élève.

Le petit livre de Pantaleoni eut, dans l'orientation scientifique de Pareto, une importance décisive. Il a raconté comment, grâce à lui, il saisit la valeur des travaux concernant l'économie pure, ce qui le mit sur la voie de l'économie mathématique, élaborée par Léon Walras, et lui révéla le concept d'équilibre économique général. Il n'est pas exagéré de dire que l'idée de l'équilibre général forma la pensée scientifique de Pareto, et que toute son œuvre, en particulier sa *Sociologie*, se fonde sur cette idée, ce que trop souvent l'on s'obstine à ne pas comprendre. Quoi qu'il en soit, c'est à partir de 1892, donc à la fin de son séjour en Toscane, que commence sa production réellement scientifique en économie pure, c'est-à-dire dans le domaine où sa valeur est indiscutée depuis longtemps.

II

Léon Walras (1834-1910) était un Français, ingénieur lui aussi, au moins de formation, qui, après une carrière médiocre, fut nommé, en 1870, professeur à l'Académie (depuis Université) de Lausanne. Rien ne permettait de prévoir qu'il deviendrait un jour le plus grand théoricien de la science économique que le monde ait connu jusqu'ici, et cela grâce à sa théorie mathématique de l'équilibre économique général.

Ses grandes découvertes datent de 1874 et des années suivantes, mais son œuvre fut longtemps ignorée, en France en particulier, durant près de trente ans (la thèse d'Aupetit date de 1901). Encore après la guerre de 1914 se gardait-on d'en parler aux étudiants français, ce qui caractérise le niveau scientifique de l'époque.

L'influence des idées de Walras touchant l'équilibre économique a été, je veux le répéter, décisive sur l'esprit de Pareto : en sociologie générale, Pareto a tenté de faire ce que Walras avait réussi à nous donner en science économique ; de plus, en économie pure, son œuvre se fonde

Fiesole ce 1^{er} Janvier 1892

F.W. II. Cher Monsieur
1673

Sauriez vous me dire si
M^r Auspitz & Lieben ont
répondu à vos observations sur leur
théorie des prix, qui me semblent
fort justes ? Je voudrais tenir
compte de cette réponse, avant de
publier l'article que je prépare.

Je crois que vos observations
peuvent servir à faire voir en
partie l'erreur de ces astronomes,
qui prétendent que la protofon
est un bienfait ! (sec 80-82) Cela
à mes yeux est absolument faux.
Et si la méthode mathématique
conduisait absolument à de semblables
résultats, ce serait la méthode qui
aurait tort, autant qu'une méthode
astronomique qui conduirait à
croire que le soleil tourne autour de
la terre !

Me permettez de rappeler à votre
bon souvenir ainsi qu'à celui
de M^r Valias, et vous présente
avec moi, ses meilleurs souhaits
pour la nouvelle année

Vilfrid Parry

directement sur le système de Walras, et serait inconcevable sans l'existence de celui-ci. L'enchaînement de la pensée des deux maîtres est total (comme, par exemple, dans le cas de Képler-Galilée-Newton). C'est pourquoi, pour ce qui est de la *Sociologie*, je dénie à quiconque le droit de la juger dans son ensemble, s'il ne connaît pas les équations de Walras¹.

C'est ici que le rôle de l'Université de Lausanne a été déterminant. Est-ce le fait du hasard, ou d'une perspicacité vraiment extraordinaire de ses dirigeants, si, par deux fois, elle fit appel à des hommes qui de leur vie n'avaient fait un seul cours, ni rédigé un travail devant passer à la postérité, et qui, tous deux, lui ont donné dans le monde savant une renommée définitive ?

Chose curieuse encore, c'est sur ce point seul que les deux hommes sont indissolublement liés dans l'histoire de la science. Quant au reste, ils différaient beaucoup, nous le verrons. Walras était un très grand savant, mais, dès sa jeunesse, il sentit le besoin de faire œuvre pratique, et, pour lui comme pour Comte (qu'on lise de celui-ci les opuscules de sa prime jeunesse), la science n'était qu'un moyen. Plus tard, il crut pouvoir réaliser le bonheur de l'humanité par la nationalisation des terres ; il fut aussi candidat au prix Nobel de la paix !

Pareto, au contraire, fit durant longtemps de l'agitation pour des buts pratiques, mais sans avoir rien donné à la science jusqu'à quarante ans passés, puis, il se détourne sans cesse davantage de l'action pratique, pour devenir un pur savant et il ira jusqu'à renier ses idéaux de jeunesse et de l'âge mûr. Le désaccord ne pouvait donc que s'accroître entre lui et celui qui, un jour, écrivit cette *Prière du libre penseur*, que je comparerais volontiers aux *Commentaires sur l'Apocalypse*, dans la mesure même où, pour la

¹ Insistons sur ce qu'il s'agit de l'idée d'équilibre, non de l'emploi des mathématiques. Pareto, bien meilleur mathématicien que Walras, a pourtant écrit plus d'une fois, que l'emploi des mathématiques n'était pas essentiel (ci-dessous, chap. VII, § I).

grandeur du système scientifique, Walras s'apparente à Newton.

Pareto, se recommandant de Pantaleoni, écrit pour la première fois à Walras, le 23 juillet 1891. Etant alors au Splügen, pour ses vacances, il lui parle de la défense du libre échange. L'ayant manqué au mois d'août, il a sa première entrevue avec lui, le 17 septembre 1891. Il reçoit le 7 novembre 1892 la proposition de Walras de le remplacer. Quelque temps après, Eugène Ruffy, chef du Département de l'instruction publique du canton de Vaud, et Louis Grenier, doyen de la Faculté de droit, se rendirent à Fiesole pour lui offrir la chaire d'économie politique. Ainsi, ce n'est pas seulement au sens spirituel, mais encore matériellement, que Pareto succéda à Walras, donnant par là à l'Université de Lausanne un prestige qu'elle conservera à jamais, auprès de tous ceux qui, à l'avenir, cultiveront l'économie mathématique.

Peu à peu, les deux hommes se séparèrent. En février 1897, Pareto écrit à Pantaleoni : « Walras se perd en folies », et demande à son ami de le prévenir charitablement lorsqu'il en sera au même point que Walras ! La dernière lettre qu'il lui adresse est du 23 juillet 1901. Elle est nette, mais fort déferente : « Cher Maître, s'il y a quelques points sur lesquels je crois que vous faites erreur, et je vous l'ai dit franchement, j'estime d'autre part que toute personne qui étudie l'Economie mathématique ne saurait oublier qu'à vous revient le très grand mérite d'avoir le premier donné le système d'équations qui régissent l'équilibre économique. »¹

Jamais il ne se départira de cette attitude, malgré la différence de leurs tempéraments qui ne fit que s'accroître.

Pareto aura beau confier à Sensini que l'économie sociale de Walras est un « bavardage de thaumaturge » (16 février) et lui raconter (8 août 1911) les mauvais procédés que

¹ Un peu auparavant, il avait assuré que son nom serait à jamais célèbre.

Walras aurait eus à son endroit, en essayant calomnieusement de le perdre de réputation auprès de von Bortkiewitch et de Henri Poincaré, en public il a toujours proclamé son admiration pour Walras. Il dit même que les louanges qu'il lui adressa en 1909, à l'occasion de son jubilé scientifique, stupéfièrent Walras.

Pour les soixante-quinze ans de son prédécesseur dans la chaire d'économie politique de l'Université de Lausanne, il envoya au doyen de sa Faculté une lettre, s'excusant, en raison de son état de santé très précaire, de ne pouvoir « porter en personne le témoignage de reconnaissance et d'affection que je dois à mon vénéré maître... C'est de tout mon cœur que je m'unis à nos collègues pour fêter et honorer le fondateur des théories de l'équilibre économique. »

Il se plaint d'ailleurs avec violence à Pantaleoni que Walras, lors de ce jubilé, ait prononcé un discours inadmissible et que la Faculté ait célébré en lui beaucoup plus l'idéaliste que le savant.

A la mort de Walras, il lui rendit encore, dans la *Gazette de Lausanne* du 8 janvier 1910 et, quelque temps après, dans l'*Economic Journal*, un hommage éclatant.

Certes, il se défendra plus tard d'appartenir à l'école de Walras, parce que Walras ne voulait pas être un pur savant. Mais, à son propre jubilé (1917), il rappelle encore son nom et, dans la *Sociologie*, il cite d'un trait Newton et Walras, déniaut à ceux qui croient à l'Apocalypse, ou à l'humanitarisme, le droit de s'annexer ces deux hommes qui appartiennent à la science (§ 2129, n.).

Peu nous importent ces différences de dispositions et de tendances¹ : dans l'histoire de la science, les noms de Walras et de Pareto sont indissolublement liés. C'est pourquoi je suggère que la ville de Lausanne donne à une voie publique le nom de « Walras et Pareto ».

¹ La thèse de Pierre Boven, *Les applications mathématiques à l'Economie politique* (1912), est fort intéressante en tant que reflet orthodoxe des vues de Pareto à l'égard de Walras.

III

C'est le 12 mai 1893 que Vilfredo Pareto prononça sa leçon inaugurale à l'Université de Lausanne, à titre de professeur extraordinaire aux appointements fabuleux de deux mille francs par an. Il fut nommé professeur ordinaire en octobre 1894¹.

Professeur d'économie politique², il ajouta bientôt à cet enseignement celui de la sociologie ; peu à peu il sera remplacé, pour le premier de ces deux cours par Racca, puis par Boninsegni³, et pour le second par Maurice Millioud, dont il se fera, dit-il en confidence, un ennemi. Dès 1898, c'est-à-dire quand il eut hérité de son oncle, il songe à abandonner l'enseignement. Sa santé est assez mauvaise et il a parfois l'impression que « faire des leçons est du temps perdu pour la science » (lettre à Pantaleoni du 24 octobre 1900). Mais il se préoccupe de trouver un successeur libéral, ne voulant pas céder la place à un socialiste, et son projet mettra du temps à se réaliser. En 1904, Boninsegni fait les leçons à sa place et il s'en déclare satisfait. En novembre 1906, il veut renoncer pour de bon à l'enseignement, à la fin du semestre. Mais ses lettres à Sensini nous apportent d'autres précisions. En février 1908, il termine une série de cours. Ceux-ci ont alors lieu le mardi ; il les prépare le dimanche, part dès le lundi pour Lausanne, sans doute en

¹ A quatre mille francs, puis cinq mille, « e basta per tutta la vita » (lettre à Pantaleoni du 16 janvier 1897). Jusqu'en 1899 Pareto habita le Chalet Souvenir, à Cour (propriété Bugnion du Grand-Pré d'Ouchy). La maison, aujourd'hui disparue, se trouvait entre la rue des Fontenailles et l'avenue Warnery. En 1900 et 1901, son adresse est : avenue de la Gare 29.

² Mais il refuse d'enseigner l'économie sociale. Si, à la fin, Walras n'avait plus que six étudiants, lui en a cinquante-six en 1893. Il se plaint de ne pouvoir leur donner à tous son cours polycopié, car il n'en avait tiré que cinquante exemplaires (lettres à Pantaleoni).

³ Pascale Boninsegni succéda définitivement à Pareto dans la chaire d'économie politique en 1907. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le choix de Pareto par Walras a eu des conséquences plus notables que celui de Boninsegni par Pareto.

raison de son état de santé, et descend à l'Hôtel du Grand-Pont. Enfin, en mai 1916, il fait encore une série de leçons sur la sociologie et réside durant ce temps à Lausanne.

A son jubilé de 1917, Pareto soulignera toutefois les mérites de l'enseignement pour la science : « C'est en enseignant que j'ai beaucoup appris... C'est en s'efforçant d'exposer clairement une matière qu'on s'aperçoit de l'obscurité, ou du vague, de certaines de ses parties, c'est en essayant de la résumer que la synthèse se complète. » Pourtant, Pantaleoni se montre sur ce point de pédagogie un juge plutôt sévère. Il blâme chez son ami, en particulier, les introductions méthodologiques au *Manuel* et à la *Sociologie*, qu'il estime inutiles, tout en reconnaissant que beaucoup de gens ne sont pas d'accord avec lui : « Les divagations méthodologiques font les délices de certains ; pour d'autres, c'est la partie principale de son œuvre. » En tout cas, il conclut : « Je ne dis pas que, chez Pareto, on observait une incompatibilité absolue entre le savant et l'enseignant, mais, à mon sens, grand comme savant, il n'a pas été très heureux comme pédagogue. »

A mon avis, et quant à la plupart de ses écrits, cette opinion est justifiée. Il serait donc tentant, par analogie, d'étendre ce jugement aux cours professés par notre auteur. Aussi, ai-je été surpris d'entendre un témoin irrécusable, M. Pierre Boven, me dire tout autre chose. Pareto, m'a-t-il expliqué, s'exprimait fort clairement ; très apprécié des étudiants et toujours applaudi chaleureusement à l'entrée comme à la sortie de ses cours, il expliquait ce qu'il avait à dire, d'abord de façon concrète, puis abstraite (j'imagine, comme il le fait dans le *Cours*, s'agissant de l'économie mathématique). Tel est le témoignage que je puis transmettre. C'est un exemple de plus des dangers que présente une déduction logique trop hâtive.

Il eût été bon de parler ici du rôle de Pareto dans la vie de sa Faculté et des rapports qu'il a entretenus avec ses collègues. Je ne sais pas grand-chose sur ce sujet. Il paraît

avoir beaucoup prisé Ernest Roguin, comparatiste réputé, et qu'il cite dans sa *Sociologie*. J'ai eu l'occasion, après la mort du maître, de rendre une fois visite à ce juriste ; mais comme, à l'époque, la vie de Pareto ne m'intéressait guère, notre conversation n'a pas porté sur lui. Je sais seulement que Pareto le recevait très volontiers à Céligny, où le professeur Murray l'a vu plusieurs fois, ainsi, croit-il, que d'autres de ses collègues. Son hospitalité était fort large.

IV

Disons maintenant un mot de l'attitude qu'eut Pareto à l'égard du canton de Vaud et de la Suisse, ses hôtes.

On ne peut être là-dessus que très bref, car notre auteur n'a presque jamais manifesté ses sentiments à cet égard. Mais, lorsqu'il s'est départi de sa réserve, ce fut toujours pour exprimer sa reconnaissance à l'égard des représentants du peuple vaudois et de la nation helvétique. Dans sa lettre à E. Sella (*Riforma sociale*, 1927), il dit d'ailleurs expressément que, hôte de la Suisse, il entendait par déférence ne pas s'occuper des questions intéressant ce pays¹. En octobre 1894, il prononça un discours à l'Université exaltant le canton de Vaud, et, quelques années plus tard, dans son *Cours* (§ 553, n. 1), il en fait encore hautement l'éloge. Dans sa correspondance, il exprime, à l'occasion, sa gratitude pour le pays suisse et vaudois². Il vantait en public et en privé maints aspects de son organisation³. Au

¹ Il y a dans son œuvre fort peu de remarques, ou expressions sarcastiques, touchant le protestantisme et les personnages représentatifs de cette religion. Est-ce par égard pour le canton de Vaud ? Bien entendu, à propos de Calvin, dans la *Sociologie*, il est, si j'ose dire, rituellement question de Servet.

² Un référendum en Suisse, en 1897, ayant donné un résultat contraire aux tendances socialistes, il s'en réjouit (lettre à Pantaleoni, 2 et 3 mars) : « Honneur à la démocratie suisse qui a rejeté le projet de Banque d'Etat... Pour une fois, je suis d'accord avec la majorité » (cela ne lui arrive pas souvent !). Dans le *Journal des économistes* aussi, il s'empresse de faire l'éloge du système suisse du référendum (15 avril).

³ « En Sicile, il y a 71 % d'illettrés ; s'il y en avait un seul au Canton de Vaud, le Département de l'instruction publique n'aurait pas un instant de tranquillité » (*Giornale degli Economisti*, 1894, p. 412). Celui qui voudra traiter à fond ce sujet, pourra glaner de-ci de-là d'autres dires de Pareto, toujours dans le même sens (par exemple, *Giornale*, février 1894, p. 190).

professeur Vinci, qui me l'a raconté, il disait avec admiration : « Ici les chiens ne payent pas dans les trains, et je puis faire expédier mon parapluie par la poste. »

Après vingt ans de séjour, c'est dans une note de la *Sociologie* (§ 2553, n. 1), d'ailleurs très intéressante quant au problème de la centralisation, qu'il déclare cet Etat fédéral « admirable », les mœurs du peuple « les meilleures d'Europe ». Et voici encore le jugement qu'il porte, au § 2240, note 1, du même ouvrage : « Le meilleur gouvernement qui existe aujourd'hui, meilleur même que tous ceux qu'on a pu observer jusqu'ici, est celui de la Suisse ; spécialement sous la forme qu'il assume dans les petits cantons : la démocratie directe. » Cette opinion nous donne peut-être une idée du système de gouvernement que Pareto sentimentalement préférerait.

En mars 1908, marque caractéristique de ses sentiments, Pareto lègue sa bibliothèque à l'Université de Lausanne, qui en prendra effectivement possession à son décès¹.

Mais d'ailleurs, si certaines qu'aient été sa reconnaissance et son admiration pour la Suisse, ses lettres à Pantaleoni témoignent nettement qu'il n'aspire pas à en faire sa patrie. En voici un indice curieux : lorsqu'il avait reçu l'appel de l'Etat de Vaud, son gouvernement ne lui avait pas donné l'autorisation, qu'il avait sollicitée, d'accepter cet appel : il n'avait pas même daigné lui répondre. De ce fait, à la lettre de l'article 11, al. 3 du code civil italien, il était déchu de sa nationalité. D'où les difficultés qu'éprouvera sa femme, en 1897, pour se rendre en Russie, son pays natal. Que notre lecteur se figure, en effet, qu'à cette époque arriérée, seuls deux pays européens, encore à demi barbares, la Russie et la Turquie, exigeaient des voyageurs la présentation d'un étrange document nommé « passeport ». Or,

¹ La bibliothèque Pareto a été installée dans un local à part, en sorte qu'à mon sens elle est loin de rendre les services qu'on pourrait en attendre. Cela arrive trop souvent, lorsque les collections que reçoit un musée ou une bibliothèque ne sont pas versées au fonds général.

M^{me} Pareto était Russe. Mais il ne s'agit pas pour nous de ce trait de mœurs, combien archaïque ; venons-en au fait. Dans une lettre à Pantaleoni en date du 17 mars 1897, Pareto déclare ne pas vouloir redevenir Italien. Quelques mois plus tard, un décret royal régularisera sa situation en lui accordant après coup l'autorisation qu'il avait demandée. Mais pour le présent, cette question de nationalité l'inquiète assez peu ; si cela va mal en Suisse, il ira en Angleterre (une Angleterre, il est vrai, que n'avait pas conquise le socialisme) ; en tout cas, il ne songe pas à devenir Vaudois, et donc Suisse.

En résumé, il y a fort peu de chose à dire touchant les rapports entre Pareto et le pays qui l'accueillit pendant plus de trente ans¹. Mais lorsqu'on va chercher dans les recoins de son œuvre, on y trouve exprimées les opinions les plus flatteuses à l'égard de la nation suisse². Il n'a, certes, pas cherché à les mettre en relief, mais il nous est agréable d'avoir pu les découvrir et les republier. Je pense qu'à la fin de sa vie, il n'aurait pas désavoué ce qu'il écrivait en 1898 : « Je voudrais que le peuple italien jouisse de la liberté et du bien-être du peuple suisse. »³

V

Il y aurait lieu de traiter ici des rapports intellectuels que Pareto entretenait avec d'autres penseurs de son époque, mais mes renseignements sont très maigres.

¹ Il rédigea un jour, avec le professeur Graf, un mémoire sur un projet de Caisse des pensions des cheminots suisses, qui fut très attaqué dans une brochure de Rebstein et Schärtlin (Berne, 1906).

² Si, dans le *Mythe vertuiste*, il dit du bien des mœurs austères des cantons primitifs, quelque part, je crois dans la *Sociologie*, il n'admire pas la pratique de la police bâloise qui, de nuit, venait exiger dans les hôtels, que les couples exhibent leur acte de mariage.

³ Lettres au journal républicain, l'*Idea*, de Crémone (26 janvier et 2 février 1898). Il dit, que s'il est républicain, il est fédéraliste, car, mieux vaut une monarchie anglaise qu'une république française.

Une lettre non datée, remontant sans doute à 1893, de Mme Pareto à Mme Walras, invite cette dernière à rencontrer Irving Fisher. Je ne sais quelles ont été plus tard les relations entre ces deux savants, mais Schumpeter m'a raconté que Pareto lui fit un vif éloge de *La nature du capital et du revenu*¹.

En novembre 1897, Pareto reçut également la visite de Charles Gide, avec qui ses relations furent moins cordiales ultérieurement. Je n'ai pas précisément de l'admiration, ou de la sympathie, pour Gide, mais cela ne m'empêche pas de reconnaître que celui-ci eut pour l'économie mathématique, qu'il n'entendait pas, une sorte de curiosité bienveillante, et qu'il ouvrit sa *Revue d'économie politique* à Walras. Or, s'il est vrai que, dans son *Histoire des doctrines économiques*, écrite en collaboration avec Rist, dont les chapitres sont très supérieurs aux siens, les pages consacrées à l'économie mathématique sont vraiment mauvaises (Rist ne les a pas corrigées durant le quart de siècle qui suivit la mort de Gide), Pareto n'a peut-être pas eu raison d'attaquer cet allié très relatif, en particulier dans la *Sociologie*, pour ne rien dire de sa correspondance. Gide néanmoins, lors du jubilé de Pareto, vint lui rendre hommage à Lausanne, ce qui fut un geste bien méritoire. Et Pareto finira par reconnaître que Gide « est un brave homme, qui traite les choses objectivement, sans passion », ce qui n'a pas toujours été son propre cas (lettre à Pantaleoni du 22 décembre 1917).

En août 1898 (lettre à Pantaleoni), Pareto rencontre Novicow, sociologue dont il est à plusieurs reprises question dans son œuvre². Dans cette même période, notre auteur entre encore en rapport avec deux hommes d'une autre

¹ Pareto était aussi en rapport avec Knut Wicksell. Il demande l'adresse de Bertrand Russell pour lui envoyer sa « Courbe des revenus » (lettres à Placci, 28 mai 1894 et 26 décembre 1896). Il a aussi été en correspondance avec E. Seligman (voir un article de celui-ci et deux extraits de lettres de Pareto dans *Political Science Quarterly*, 1930 et 1941).

² *Cours* I, p. 130; *Giornale degli Economisti*, 1897, p. 507 s.; *Systèmes socialistes*, introduction, chap. VII, § 4, et VIII, § 2.

envergure, Benedetto Croce et Georges Sorel, et une des lacunes les plus fâcheuses dans ma documentation concerne ses relations avec eux.

En décembre 1896, il demande à Pantaleoni qui est un certain Croce, de l'Académie de Naples, dont il a reçu un travail. J'ignore si, plus tard, les deux hommes se sont rencontrés — ce qui me paraît douteux — et si les lettres de Pareto à Croce existent encore ¹, ce qui serait souhaitable. Quoique Pareto se soit sans cesse éloigné davantage de la métaphysique, il a entretenu d'excellentes relations avec Croce ². Dans le *Giornale degli Economisti*, il existe une importante discussion et des plus courtoises entre ces deux grands esprits ³. Pareto, l'on ne s'en étonnera pas, n'a jamais goûté la métaphysique de Croce; au jeune Roberto A. Murray qui vint le voir en 1910 et avait étudié cet auteur, il dira de la fuir. Cependant, tout à la fin de sa vie, il publiera dans la revue de Croce, *La Ronda*, un article nécrologique sur Georges Sorel (1922, p. 541 et suiv.).

En 1896, le *Devenir social* (p. 468 et suiv.) publiait de Sorel, un long compte rendu du *Cours d'économie politique* que l'auteur appréciait (lettre à Pantaleoni du 9 octobre 1896), malgré quelques « coups de patte » (*Suisse universitaire*, octobre 1896). L'année suivante, Sorel étudie longuement la « Courbe des revenus » découverte par Pareto, et ce dernier lui répond, très courtoisement aussi, et de façon bien intéressante (*Le Monde économique*, 28 août 1897) ⁴. Pas plus que pour Croce, je ne sais si ces deux

¹ La correspondance reçue par Croce se trouve au Centre d'études crocéennes, de l'Université de Naples, où — je m'en suis assuré — elle ne pourra être consultée avant longtemps.

² En 1935, Croce publiera dans *Saturday Review of Literature* (t. XII, n° 4) un articlelet sur la *Sociologie*, fort critique — ce qui était son droit — mais dont le ton, d'ailleurs, n'est guère celui d'un ami. Il est vrai que Croce était aux antipodes du fascisme alors victorieux. On trouvera au chapitre premier de l'édition française du *Manuel* plusieurs notes critiques de Pareto dirigées contre les vues de Sorel, et surtout de Croce.

³ Par contre, le compte rendu par Croce des *Systèmes socialistes* (sauf erreur, dans *Pagine sparse*) est sans intérêt.

⁴ Plus tard (4 février 1897), Pareto se plaindra, écrivant à Pantaleoni, d'un compte rendu injuste des *Éléments* de Walras, par Sorel.

auteurs se sont vus. Plus tard, nous constaterons le parallélisme de leur évolution devant les conséquences politiques de l'affaire Dreyfus et leur différence d'attitude devant certains problèmes de leur vie privée. Ici, je me contenterai de remarquer qu'ils ont eu une vive amitié l'un pour l'autre et que la destruction totale de leur correspondance, à l'exception d'une lettre de Pareto à Sorel, est déplorable.

Dans sa *Sociologie*, la théorie du « mythe » sorélien devient en quelque sorte pour Pareto un cas particulier de sa propre théorie des « buts idéaux » ; il est possible que celle-là ait influencé celle-ci. Pareto semble même, si l'on en croit P. Boven, avoir toléré quelque peu la métaphysique de son ami, quoique, dans l'article en question, il la repousse et reconnaisse que le reste de son œuvre comprend « une bonne partie expérimentale ». En tout cas, m'a dit Boven, au moment de la guerre de 1914, Pareto avait offert à Sorel de venir se réfugier à la villa Angora, mais ce dernier n'avait pas accepté l'offre, en raison même des dangers qui menaçaient Paris et qu'il voulait affronter ; ceci est tout à l'honneur de ces deux hommes.

On sait enfin que, dans les derniers temps de sa vie, Sorel inclinait nettement vers le bolchévisme après avoir flirté auparavant avec l'extrême droite ¹, tandis que Pareto a opéré une évolution plus continue.

VI

Au point de vue des tendances, le Pareto de cette époque ne change guère.

Dans une de ses lettres à Antonucci, il déclare que son ardeur s'était un peu calmée, ce qui le fit se rapprocher des conservateurs libéraux du type de Molinari ; mais, en

¹ P. Andreu, dans son livre sur Sorel, raconte que Roland Marcel reçut des offres pour entretenir la tombe du penseur, à la fois de l'Ambassade de l'Italie fasciste et de celle des Soviets (p. 306).

allant à Lausanne, il est encore un « économiste libéral », « un démocrate ». Très caractéristiques, de ce point de vue, sont les explications qu'il donne en 1893 dans le *Giornale degli Economisti* (t. II, p. 278) au sujet de certaines violences commises par des ouvriers : il les déplore, mais la faute en est au protectionnisme et au militarisme ; plus tard, il ne parlera plus, sur ce ton, d'incidents semblables. En somme, il est alors un libéral convaincu ¹. Dans l'article « Traités de commerce » du *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, il écrit que ces traités apparaîtront un jour comme des reliques d'une époque barbare, celle qui ne connaissait pas le libre échange ².

C'est pourquoi, au point de vue tant politique qu'économique, il continue ses attaques contre le Gouvernement italien, son protectionnisme, son militarisme, son favoritisme, et les nombreux scandales bancaires ou autres, par exemple celui de la Banca di Napoli (*Gazette de Lausanne*, 13 février 1895). A propos de la baisse du change dont il est victime, il note : « Les honnêtes gens payent pour les brigandages des ministres et de leurs amis : c'est on ne peut plus moral » (lettre à Walras du 20 septembre 1893). Nous n'insistons pas sur cette question. On en trouvera autant d'illustrations qu'on en voudra, dans le *Journal des économistes*, dans le *Monde économique*, même dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, et surtout (jusqu'en 1897), dans sa chronique mensuelle, souvent étincelante, du *Giornale degli Economisti*. Il y prend très souvent position, en particulier en faveur de ses compatriotes siciliens.

¹ Tandis que déjà en 1891 (lettre à Pantaleoni, 20 novembre), il déplore que chacun de ses amis ait eu des moments de faiblesse devant la politique du gouvernement. Signalons un article du *Monde économique* (25 août 1894), où Pareto semble un peu las du dogmatisme tranquille des libéraux ; ceux-ci devraient, se départant de leur quiétude béate, d'une part, approfondir la science, de l'autre, publier des travaux franchement populaires.

² Pareto dit à Walras qu'il doit rédiger, pour le même *Nouveau dictionnaire*, l'article « Degré final d'utilité », mais il ne s'y trouve pas.

« Les abus et les scandales du système protecteur dont nous jouissons sont bien faits pour nous donner une idée de ce qui nous attend, quand le socialisme régnera dans toute sa gloire ; alors, bien des gens reconnaîtront, un peu tard, combien ils ont été mal avisés en abandonnant la défense de la liberté économique. » Ce qu'il écrit là, en quittant Florence (dans le *Monde économique* du 18 juillet 1893), il le redit dans la *Bibliothèque universelle*¹. Au point de vue scientifique, tout cela est sans intérêt ; mais, dans une histoire économique de l'Italie, les chroniques de Pareto ne devraient pas être oubliées et, nous y reviendrons, le ton en est remarquable.

Il attaque la bourgeoisie au pouvoir, parce qu'elle ne réalise pas son idéal de liberté qui procurerait le bonheur au peuple. C'est pourquoi, tout en s'en prenant aux principes du socialisme, il n'hésite pas à s'allier aux vrais socialistes contre « le socialisme bourgeois » : « En Suisse, je suis conservateur ; en Italie, demi-socialiste. Il n'y a pas de contradiction : je suis pour la liberté et je combats quiconque veut l'attaquer. » Cette liberté, les soi-disant conservateurs italiens l'offensent gravement, et les socialistes suisses menacent de l'offenser (lettre à Pantaleoni du 1^{er} mars 1897). Il publie donc dans la *Critica sociale*, socialiste, un article : « Pourquoi nous sommes unis », où ces raisons sont exposées plus en détail : c'est une alliance de fait purement temporaire ; si vous êtes attaqué par un agresseur et qu'un tiers déclare qu'il vous attaquera plus tard, il faut, pour le moment, s'entendre avec lui. « En France, Yves Guyot et Frédéric Passy combattent bien sous le même drapeau que Millerand. L'accord ne se fait pas sur des principes abstraits, mais sur l'action... Nous serons avec les socialistes tant qu'ils nous aideront à résister à l'oppression présente ; nous leur dirons adieu quand ils voudront y substituer une autre. Je dis cela pour tous. Quand j'ai écrit en faveur de la

¹ Voir mon *V. Pareto*, p. 56.

liberté des catholiques, on m'a dit : « Mais ils visent à constituer une théocratie, à rétablir l'Inquisition. » Eh bien, je ne les suivrai, certes, pas jusque-là et, tant qu'ils demandent la liberté, je suis avec eux. A la Chambre, le comte Giusso, presque seul parmi les monarchistes, a eu le courage de voter contre l'état de siège et d'autres mesures gouvernementales contraires à la liberté. Voilà un vrai libéral, et je suis avec lui... En Europe, presque seuls, les socialistes opposent une résistance efficace à l'oppression du gouvernement, presque seuls, ils combattent avec ardeur la superstition patriotique qu'on ne doit pas confondre avec un amour sain de la patrie. En disant cela, je ne retire pas un seul mot de ce que j'ai écrit contre les théories de Marx. Le lecteur observera que je publie ceci dans le journal de Turati, que notre gouvernement a fait mettre en prison seulement parce qu'il a des opinions socialistes. » *La Critica sociale* est donc plus libérale que les gouvernants (1^{er} septembre 1899).

A l'époque aussi, Pareto se sent très proche des républicains : il adresse deux lettres à l'*Idea* de Crémone (voir supra, p. 56, n. 3), et publie un article dans la *Rivista Popolare* de Napoleone Colajanni¹.

Au printemps de 1898, une très grave agitation secoua l'Italie, en particulier à cause de l'élévation du prix du pain. Il y eut des émeutes, souvent sanglantes, à Faenza, Foggia, Naples, Livourne, Plaisance, Monza, Florence, etc., mais surtout à Milan où des troubles éclatèrent, le 6 mai, à la suite de la mort violente d'un étudiant à Pavie. Le 7, des barricades s'élevaient dans les rues, l'état de siège fut proclamé, la troupe dut lutter corps à corps avec les émeutiers. On compta près de quatre-vingt-dix morts, dont quatorze femmes ; environ huit cents républicains, ou socialistes, furent arrêtés, d'autres purent s'enfuir au Tessin

¹ Garibaldien, républicain, Sicilien, médecin, puis professeur de statistique (1847-1921). Pareto, je crois, a été assez lié avec lui ; peut-être a-t-il publié d'autres articles dans sa revue, que je n'ai pu me procurer.

tout proche. Si ces troubles furent réprimés par le ministère Di Rudini-Zanardelli, les gouvernants firent encore appel assez volontiers à la manière forte sous le ministère du général Pelloux qui succéda au précédent. Tout cela, à la grande indignation du libéral Pareto. Très généreusement, il vint en aide aux socialistes italiens qui avaient dû fuir devant les poursuites et il les accueillit chez lui (lettre à Walras du 20 août 1898). Il n'y a pas lieu de s'en étonner car il appréciait beaucoup l'honnêteté des chefs socialistes (*Giornale degli Economisti*, 1895, t. II, p. 131).

Il formule d'ailleurs à leur sujet une curieuse hypothèse en 1897, dans la même revue (t. I, p. 503) : le socialisme futur pourra être aussi différent de l'actuel, que le catholicisme de Léon X, de l'Évangile. Cela pourra nuire à l'espèce humaine si, comme il est probable, il doit y avoir une hiérarchie socialiste semblable à la catholique, qui brûlera les livres des hérétiques et peut-être leur personne. Mais cette évolution serait utile, au cas où, cachant le dogme de la possession collective des capitaux, de même que le catholicisme sut écarter le communisme évangélique primitif, il ne resterait dans ces nouvelles doctrines qu'une opposition aux préjugés actuels, et l'exigence de prendre en considération le bien et l'utilité des masses, non la gloire militaire, les conquêtes, le luxe des possédants. Voilà qui est assez curieux et fort intelligent.

A la mort du maître, les journaux de gauche (le fascisme ne les avait pas encore supprimés), parlèrent en termes très convenables de celui que l'*Avanti!* désigna comme le « Karl Marx de la bourgeoisie » (ce qu'il n'était certes pas). Il n'y eut qu'une exception : celle d'Arturo Labriola, dans la *Giustizia* du 24 août 1923, qui lui donna ce qu'on a pu nommer « le coup de pied de l'âne ». Il avait été, je crois, l'un de ces réfugiés d'Italie que Pareto reçut chez lui à la suite des événements de la fin du siècle ¹.

¹ Parmi ces réfugiés, hôtes de Pareto à Lausanne, il faut citer aussi Teodoro Moneta, que le professeur Murray m'a dit avoir rencontré à Céligny ; Moneta

Pareto publia à Lausanne une brochure assez importante : *La liberté économique et les événements d'Italie*¹. A propos du « domicilio coatto » (assignation à résidence forcée), il écrit dans le *Giornale degli Economisti* de 1895 (t. II, p. 429) en langue italienne : « O trois fois heureuse Italie, qui, ayant jadis donné le droit romain au monde, répands maintenant de nouvelles lumières d'une meilleure justice. O douce Patrie, où personne se couchant le soir, n'est sûr de ne pas être arrêté le matin, en vertu d'une lettre de cachet de Crispi. » Et dans une autre chronique de la même année, il met sur deux colonnes, d'une part, les articles du *Statuto* (la constitution), et d'autre part, en regard, la mention de faits prouvant que les gouvernants ne font que les violer.

De tout cela, on peut, je crois, déduire qu'une des caractéristiques psychologiques de Pareto, et semble-t-il jusqu'à sa fin, a été l'horreur de ce que les Italiens nomment la « prepotenza », un mot dont l'équivalent exact n'existe peut-être pas en français ; il a refusé de s'incliner devant celui qui est fort, non pas tellement peut-être parce qu'il opprime le « under dog », mais surtout parce qu'il est le plus fort et que lui, Pareto, est bien décidé à ne pas se laisser faire, à ne pas plier devant ce qu'il estime être la tyrannie. Jamais il n'exalta un pouvoir quelconque, pas même le fascisme. On raconte qu'un émigrant irlandais demanda, à bord de son navire, à un citoyen américain s'il existait un gouvernement aux Etats-Unis, et que, sur sa réponse affirmative, il dit : « Alors, je suis contre. » Il y avait de cet Irlandais dans les réactions instinctives de Pareto.

était alors directeur du *Secolo* et Prix Nobel de la Paix, mais Pareto le connaissait depuis fort longtemps, il l'appréciait beaucoup et resta toujours lié avec lui malgré la divergence ultérieure de leurs idées. Plus certainement, Ettore Ciccotti, historien de l'antiquité de grande valeur, alors socialiste militant. Quant à Boninsegni, il devait avoir été l'objet d'une condamnation judiciaire, puisqu'il est question dans nos sources d'une amnistie dont il pourrait profiter.

¹ Voir sur cette brochure mon *V. Pareto*, p. 58.

De plus, il n'a jamais non plus fait preuve de fanatisme à l'égard des hommes, quelles qu'aient pu être leurs idées. Il est prêt, il le dit dans sa lettre à Pantaleoni du 31 mai 1920, à écrire aussi bien dans les journaux cléricaux que dans les journaux socialistes. En 1907, alors qu'il est particulièrement déchaîné contre la gauche française, il donne un compte rendu au *Mouvement socialiste*, et, dans les dernières années de sa vie, Albert Thomas, type de ces socialistes nantis, directeur du Bureau International du Travail, à Genève, était devenu de ses amis¹. De ce point de vue, Pareto fut un homme très large et généreux de caractère.

VII

Je voudrais maintenant attirer l'attention du lecteur sur un sujet dont personne n'a jamais traité : l'attitude de Pareto devant l'antisémitisme, et cela indépendamment de l'affaire Dreyfus.

Dans ses lettres à Antonucci, Pareto nous dit bien qu'au moment de cette affaire il était dreyfusard², mais, au moins à ma connaissance, il n'a jamais à l'époque pris ouvertement la défense du condamné. Il convient ici de bien distinguer deux choses : l'exploitation politique de l'affaire Dreyfus, dont nous traiterons longuement au chapitre V et, d'autre part, l'hostilité à l'égard des Juifs en général, qui est chose toute différente.

Or, pour ce qui est des Juifs en général, pas une fois Pareto, au cours de sa vie, n'a parlé d'eux en termes impliquant son opposition à leur égard ; il n'a pas été

¹ Je dînai avec lui à la villa Angora après la mort du maître. Jane Pareto-Régis lui fit don du *Rameau d'Or* et à moi du *Capital*, qui, légalement, étaient la propriété de l'Université de Lausanne. (Dieu merci, il y a prescription !)

² Il se brouille à ce sujet, durant quelque temps, avec son ami Placci (voir lettre du 18 août 1897, etc.), mais il ne se déclara pas certain de l'innocence de Dreyfus.

antisémite¹. Si son point de vue a un peu changé, il s'agit seulement d'une variation dans l'analyse scientifique du phénomène social qu'est l'antisémitisme. Alors que son ami Placci, de retour d'un voyage en Algérie, lors des émeutes antijuives aux plus beaux jours de l'« Affaire », avait publié un article violemment antisémite, il lui indique entre autres (lettre du 25 août 1898) que cet antisémitisme est le fait de ceux qui ne savent pas résister à la concurrence des Juifs². En 1893, dans le *Giornale degli Economisti* (t. II, p. 183), il l'avait déjà dit avec ironie : « L'antisémitisme n'est pas autre chose qu'une manifestation de tendances protectionnistes, du fait de la concurrence économique des Juifs. » « En Italie, nous avons toutes sortes de protectionnismes. Il est bien dommage que l'antisémitisme nous manque, mais espérons que nous n'en serons pas privés trop longtemps. »

Plus tard, et quand il s'élèvera violemment contre les politiciens dreyfusards, il ne se ralliera pas pour autant à l'antisémitisme. Dans la *Sociologie* (§ 2147, n. 11), on lit que l'antisémitisme et le sémitisme jouèrent bien un rôle dans l'Affaire, mais beaucoup moins important qu'on ne le croit communément, n'étant en réalité que le voile d'autres sentiments et intérêts ; les antisémites (§ 2354, cf. § 2236, n. 1) ont tort de se représenter les Juifs comme animés d'une volonté unique : cette apparence, comme en bien d'autres cas, par exemple, lorsqu'on parle de la « bourgeoisie », est la résultante de beaucoup d'actions individuelles non concertées. On voit sur quel ton il parle des Juifs et de l'antisémitisme. Les Juifs sont pour lui (lettre à Pantaleoni du 17 juin 1921) le type de la ploutocratie démagogique, ni meilleurs ni pires que les chrétiens, et les combattre ne sert à rien, si on respecte cette ploutocratie. Un peu

¹ Est-ce parce qu'il avait horreur de l'oppression des faibles par les forts ?

² La question me paraît plus compliquée : il faudrait envisager aussi les positions théologiques respectives du judaïsme et du christianisme. Dans le *Cours* (§ 483, n. 1) il y a aussi une allusion voilée à l'antisémitisme.

auparavant, le 22 mai, il avait demandé ironiquement à son ami s'il était devenu antisémite.

Je suis donc porté à croire qu'il n'aurait pas admis l'importation tardive, par le fascisme, de l'antisémitisme hitlérien, mais peu m'importe qu'on professe une autre opinion ; comme disait J. B. Say : « Je ne propose rien, j'expose. »

VIII

Pour ce qui est de la forme de ses écrits, c'est vers cette époque que va se développer un des aspects qui caractérisent le mieux l'auteur : l'ironie, le sarcasme parétiens. Sa vivacité, son esprit de répartie mordant, sont remarquables.

D'autres ont déjà raconté cette petite anecdote : dans un congrès, Pareto avait parlé des « lois naturelles de l'économie politique ». Or, il était toujours vêtu très modestement, et, encore que fort riche, ressemblait à un pauvre diable. Schmoller, en redingote, et au comble de sa gloire, l'interrompit d'un : « Il n'y en a pas. » A la fin de la séance, Pareto lui demanda humblement s'il connaissait dans la ville un restaurant où l'on pût manger gratis. Et le membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse de lui répliquer : « Non ; mais là où c'est bon marché, oui. » Là-dessus, Pareto : « Voilà les lois naturelles de l'économie politique. » Et il le planta là.

Lors de mon séjour chez lui, il reçut un ouvrage : *Auguste Walras économiste* (le père du grand Walras). Son auteur avouait ne pas être lui-même économiste. Pareto s'écria avec impétuosité : « Voilà, je ne sais pas le chinois, j'ignore même si cette langue comporte une grammaire, mais qu'importe ? J'écris une histoire de la grammaire chinoise. » On peut juger par là de ce qu'il devait être dans la plénitude de ses forces.

M. La Ferla a écrit un petit livre : *Pareto filosofo volteriano*¹, qui, tout au moins dans ses affirmations positives, est fort bon. On trouverait, dit-il, chez lui, matière à un livre descriptif de notre société, d'un style voltairien. Cela est très vrai², et même a nui, comme je le montrerai, à la compréhension de sa *Sociologie*. Espérons que M. La Ferla nous présentera des extraits de ses publications du point de vue qu'il envisage, secondaire sans doute, mais bien exact. Pareto, à tout le moins, aurait été un journaliste de premier ordre ; ses chroniques mensuelles de l'époque au *Giornale degli Economisti* sont, redisons-le, des merveilles. Son ironie, souvent féroce, ne l'abandonnera pas, sauf peut-être en ses toutes dernières années.

Voici encore quelques échantillons de la manière ironique du maître :

« Quand on ignore jusqu'à l'existence de certains problèmes, on n'éprouve évidemment pas le besoin de les résoudre. » (Je cite de mémoire.) Aux utopistes : « Si vous m'affirmez qu'un homme peut vivre jusqu'à deux cents ans, en mâchant chaque jour une feuille de thym, je ne suis pas acculé au dilemme d'admettre votre proposition, ou de trouver un autre moyen de prolonger la vie jusqu'à deux cents ans. » (*Systèmes socialistes.*)

Devant le jeu de la loi de Gresham, « l'honorable Giolitti éprouva les mêmes sentiments que Xerxès faisant flageller l'Hellespont » ; mais, lorsqu'il finit par se calmer, « ce n'est pas l'Hellespont, mais bien le contribuable italien, qui continua à être flagellé » (*Giornale degli Economisti*, 1893, t. II, p. 275). A propos de la même question, les lois italiennes ne réprimant pas l'exportation de petite monnaie, un citoyen, pour l'avoir fait, avait été puni en vertu d'un texte parlant

¹ Agréablement illustré par les photos de mon V. Pareto, reproduites sans mon autorisation et sans indication d'origine.

² En particulier pour ce qui est des chroniques du *Giornale degli Economisti*. Livingstone s'est fait raconter ceci par Racca (*Sat. Review of Litter.*, 1935, t. XII, n° 4) : Quelqu'un ayant dit à Pareto, après la mort de son oncle à héritage, que le défunt menait maintenant *a better life*, l'héritier répondit : « Hélas, *but so have we!* »

de tout autre chose (« fausses nouvelles et coalitions », art. 293 C.P.I.) : « Nos lois ne punissent pas ce délit, mais c'est pour la même raison que les lois romaines se taisaient au sujet du parricide, et il convenait que les magistrats réprimassent un pareil forfait » (*Ibid.*, p. 387).

Dans le *Journal des économistes* (mai 1892), parlant de la protection médicale en Italie, il écrit à propos d'un arrêt de la Cour de cassation de Turin : « Jusqu'ici, nous sommes libres de choisir nos chats comme nous le voulons pour attraper les souris, mais il nous faudra peut-être bientôt des chats diplômés par le gouvernement, ce qui permettra à quelque politicien d'obtenir une sinécure, en se faisant nommer inspecteur de ces félins. »

Dans le *Mythe vertuiste* (voir au chap. VII, § III), pour se moquer de ses adversaires, il demande comment traduire en français, sans être puni : « Et lassata viris, sed non satiata », à propos du tempérament volcanique de Messaline. Pareto risque : « Et lasse de jouer aux échecs, mais non rassasiée » ; dans l'édition italienne, il s'en tire beaucoup plus drôlement, faisant allusion au sénateur français Bérenger, partisan de mesures répressives en matière de littérature immorale : « E stanca, ma non sazia dai discorsi del Bérenger ! »

Dans une des ses chroniques, au sujet d'une augmentation d'impôt sur le sel : « Le ministre Sonnino dit que le prix de 35 centesimi est « difficilement divisible », mais les revendeurs font observer qu'il est divisible par cinq, et que les gens achèteront deux hectogrammes à la fois ; l'arithmétique — tout au moins tant qu'elle n'aura pas été réformée par le divin Crispi [ailleurs, il le nomme θεοειδής] — semble leur donner raison. »

A propos d'un projet de mariage obligatoire, dont les auteurs ne se soucient nullement de savoir comment pourront en subsister les enfants devenus adultes : ils pourront, écrit Pareto, « se repaître des œuvres des législateurs qui veulent combattre la dépopulation, mais ce sont

là des viandes bien creuses » (*Systèmes socialistes*, t. II, p. 35).

Là encore, il observe que les réformateurs veulent cristalliser la société. S'il en avait été ainsi jadis, « nous n'aurions pas eu les œuvres de Rousseau, Morelli, Comte — ce qui n'aurait peut-être pas été un grand malheur » — mais pas non plus celles de Galilée, Newton, etc. « M. Brunetière partage avec Comte l'amour de l'unité et la haine de l'individualisme perturbateur », mais si Comte vivait encore et qu'on l'enfermât avec M. Brunetière, on pourrait craindre que ces deux auteurs ne finissent par s'entre-dévorer, tandis que, grâce à la liberté, ils ont pu écrire tant qu'ils ont voulu, et la perte pour la société se réduit simplement à quelques rames de papier et à des frais d'impression. »

Dans la *Sociologie*, Pareto n'a pas toujours résisté à cette verve moqueuse, et cela n'a pas dû le rendre populaire auprès des gens graves de toutes tendances. Il déclare que, pour l'incroyant, peu importe de prêter serment sur la Bible, ou le Coran, voire sur le *Contrat social* pour faire plaisir aux humanitaires, et même « sur le *Décameron* de Boccace, ne serait-ce que pour voir la mine que ferait M. Béranger ».

Un économiste ayant eu le malheur d'écrire que « le prix est une manifestation concrète de la valeur », Pareto remarque : « Avec cette admirable phraséologie, on pourra dire que le chat est la manifestation concrète de la félinité » (§ 62).

A propos de la réalité du monde extérieur, qui ne serait formé que de concepts : « Il se peut qu'une feuille de papier portant une vignette quelconque et un billet authentique de la Banque d'Angleterre soient tous deux des concepts ; mais si, après avoir déjeuné dans un restaurant de Londres, vous essayez de payer votre repas avec le premier de ces concepts, vous ne tarderez pas à vous apercevoir que, de celui-là en naîtront d'autres. Et tout d'abord, vous aurez le concept d'un *policeman* ; celui-ci, qu'il ait une réalité

objective, ou non, vous soumettra, quoi qu'il en soit, aux concepts d'un juge ; lequel vous donnera le concept d'un lieu bien fermé, où vous ferez connaissance avec le concept que les Anglais appellent *hard labour* et qui est loin d'être agréable. Vous vous apercevrez ainsi que ces deux feuilles de papier appartiennent à deux catégories bien distinctes ; car les faits, ou, si vous voulez, les concepts qui en découlent, sont différents » (*Sociologie*, § 95).

Pareto ayant noté (§ 1698, n. 1) que, de nos jours, la croyance aux démons cède la place au spiritisme, rapporte, en le commentant, le récit d'un quotidien touchant des phénomènes mystérieux dans un village italien : « Quelqu'un conseilla de recourir aux exorcismes du prêtre (c'était peut-être un clérical), mais sans résultat (pauvre démon, quelle décadence !) et la famille ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'un habitant (c'était peut-être un anti-clérical, ou tout au moins une personne qui avait le sens de la *modernité*) conseilla de tenir une assemblée spirite. »

En 1900, dans le *Monde économique* du 31 mars, il proteste ironiquement contre une proposition de la loi Brisson, demandant « la liquidation des sociétés commerciales exploitées par une, ou plusieurs personnes, dépendant à un titre quelconque d'une communauté religieuse non autorisée ». Il suggère, pour avertir le public des risques qu'il court, qu'à la cote officielle et selon la composition du Conseil d'administration, figurent les indications : *r* (radical), *cl* (clérical), *cr* (congrégation religieuse). Ce petit article est étincelant.

Schmoller (encore lui !) déclare un jour que tout dans la production part de l'homme, et tout, par la consommation, y retourne, qu'en conséquence, il convient de le rendre « énergique au travail, instruit, moral ». Pareto observe (*Journal des économistes*, février 1898, p. 171) qu'il ne faut pas confondre science économique et morale, mais bien distinguer les genres : « Que dirait M. Schmoller si, au moment de se mettre à table, son cordon bleu, au lieu

d'un souper, lui servait un beau prêche, « pour le rendre plus énergique au travail, instruit, moral » ? Il ne pourrait pourtant pas nier que tout, dans l'art de la cuisine, « part de l'homme et que tout, par la consommation, retourne à l'homme... », sauf bien entendu lorsqu'on prépare de la bouillie pour les chats »¹. Ce ne sont point eux, mais Pareto qui, à la fin, griffe furieusement.

Le professeur Griziotti a découvert dans la revue *Germinal*, de Turin (1^{er} juillet 1898), une lettre ouverte au ministre de l'Instruction publique, Cremona, et qu'il a republiée en 1955 dans le *Giornale degli Economisti* ; écrite pour défendre la liberté de la science et de l'enseignement, elle vaut d'être reproduite ici, en extraits, du point de vue qui nous occupe, et par elle nous terminerons notre florilège : c'est Pareto, l'homme, qui revit devant nous. « Les paroles par lesquelles s'achève votre rapport sur le projet de loi qui institue pour les professeurs du beau Royaume d'Italie une nouvelle Inquisition, méritent d'être méditées par tous ceux qui cultivent les sciences sociales.

» Comme vous nous le faites savoir, il est dirigé contre les enseignants « agités et rebelles qui font preuve, par de vaines démonstrations d'indépendance, d'opposition à l'autorité hiérarchique de l'Etat », contre « les ambitieux réfractaires à toute autorité autre que leur propre personne. »

» Je ne voudrais pas tomber en une faute si grave, c'est pourquoi je renonce à l'usage de la raison, qui jadis entraîna Luther, et beaucoup d'autres, hors de la voie droite ; je demande seulement avec humilité, à vous, qui êtes : Ministre Royal, Sénateur Royal, Directeur Royal de l'École d'Ingénieurs de Rome, Membre Royal de l'Académie dei Lincei, Savant Royal, Inquisiteur Royal de la condamnable hérésie, de bien vouloir benoîtement nous exposer à nous, misérables mortels, à quelle autorité exactement nous devons nous référer.

¹ Je signale à mes lecteurs italiens que cette expression française signifie : « Des choses sans valeur. »

» J'ignore si vous êtes catholique, ou uniquement Croyant Royal¹, mais, j'ai lu quelque chose de semblable à ce que vous écrivez dans la *Constitution dogmatique de la Foi catholique*, du Concile du Vatican. Les Saints Pères qui y siégeaient, soucieux du salut de nos âmes, y déclarent anathème : « celui qui dit que la raison humaine est par elle-même libre et sage, et que Dieu ne peut pas lui réclamer de se soumettre à la foi ». Ici, vous le voyez, sont justement mis en cause ces « rebelles à toute autorité autre que leur propre personne », que vous voulez, vous, soumettre à l'autorité du Ministre, et les Pères du Concile à celle de Dieu Eternel et Tout-Puissant. Si vous voulez, pour un instant, m'autoriser à faire usage de la raison, je dirai que les ordres des Pères me plaisent davantage, car, enfin, il m'apparaît que de vous à Dieu Tout-Puissant, il y a une petite différence. »

Cremona ayant dit que la science est « amie de la paix », Pareto rappelle que Moltke a soutenu que la guerre est très utile au genre humain, « d'où l'on peut déduire que la science sociale de ce Monsieur n'était pas, au moins en certains cas, très « amie de la Paix ». Voilà donc deux autorités qui ne sont pas d'accord, la vôtre et celle de Moltke. Je ne sais vraiment comment m'en tirer. Dieu me préserve de me livrer en cette matière à de « vaines démonstrations d'indépendance », grâce aux seules lumières de la raison ! Je veux me soumettre à l'autorité et je demande seulement à savoir où elle gît. Vous me direz que je dois préférer la vôtre, parce que vous êtes Ministre Royal, Sénateur Royal (pour la suite, veuillez vous reporter ci-dessus), mais, on pourrait répliquer que Moltke était Chef Impérial d'Etat-Major, et ainsi, je le crains, on pourrait peut-être répondre que l'autorité de Moltke dépasse la vôtre, M. le Ministre Royal, Savant Royal (j'omets le reste

¹ L'exposé des motifs parle de l'« auguste et patriotique dynastie ».

par raison de brièveté), autant que la dignité impériale dépasse la royale. »

» Vous dites : « Ma science est la vraie, celle de mes adversaires est *indigne du nom auguste de science*. » Hélas, vous avez des adversaires qui disent justement de même, en intervertissant les termes. Il y a lieu de croire que les doctrines que vous qualifiez ainsi sont les doctrines socialistes, mais voici qu'au contraire le professeur Ferri déclare : « La sociologie sera socialiste, ou ne sera pas. » Et moi, qui dois-je croire ? Que dois-je enseigner ? Si nous voulons résoudre la question au moyen de la seule autorité, je crains que Ferri n'ait raison, parce que — disons-le à voix basse, afin que nul ne nous entende — il a écrit des ouvrages de haute valeur, par exemple la *Sociologie criminelle*, très appréciée de ceux qui sont experts en la matière ; mais vous, de quelle autorité jouissez-vous en sociologie et en économie politique ? Qu'avez-vous écrit en ces matières ? Rien, que je sache. Certes, je ne doute pas que, si vous vouliez écrire quelque chose concernant ces disciplines, votre œuvre, louée de tous, irait aux étoiles ; et, si vous daigniez vouloir bien réfuter Marx, je tiens pour assuré que, dans l'Univers, on ne trouverait plus un seul marxiste, même en le payant à prix d'or. Seulement, vos sublimes ouvrages doivent encore paraître, et, aujourd'hui, pour confondre les doctrines socialistes, vous vous contentez de dire que nous les devons repousser, « si nous voulons empêcher que soient compromis l'héritage de nos martyrs, de nos héros, de nos hommes d'Etat, et celui d'une dynastie auguste et patriote ». — Il n'y a pas à dire, c'est une belle période, digne de Pindare. Je vous suggère d'écrire ces choses-là en vers et de terminer ce que vous avez à dire aux accents de l'Hymne Royal. Quels applaudissements ! »

Nous pourrions continuer ainsi longtemps. Il fallait en parler, parce que, si vous supprimez l'ironie de Pareto, il vous restera bien la courbe des revenus, la théorie généralisée de la rente, les courbes d'indifférence, les résidus et les

dérivations, la circulation des élites, les cycles de mutuelle dépendance, toutes choses qui seules importent pour juger le savant, mais vous n'auriez pas connu l'homme, et c'est de l'homme dont j'ai traité ici, avec ses réactions devant les choses de son époque.

IX

Mais revenons au savant.

Outre d'importants articles d'économie mathématique, donnés au *Giornale degli Economisti*, la période lausannoise du maître a vu paraître en 1896 et 1897 les deux volumes du *Cours d'économie politique*, une grande merveille¹, malheureusement épuisée depuis de longues années dans le texte original.

Cette œuvre splendide — il en existe une traduction italienne récente — devrait être rééditée et, comme aussi les *Systèmes socialistes*, être traduite en anglais (en raison du principe régnant chez les Anglo-Saxons : « Ce qui n'est pas en anglais n'existe pas. »)

Seulement, au moment où il publie le *Cours d'économie politique*, Pareto atteint la cinquantaine, âge auquel beaucoup d'entre nous s'ankylosent et deviennent incapables de faire du nouveau. Si bien doué que fût l'ingénieur italien, devenu professeur d'économie politique à Lausanne, saura-t-il encore donner quelque chose à la science ? S'il était mort à cinquante ans, il aurait laissé un nom dans la science, et son *Cours* serait peut-être mieux connu, n'étant pas éclipsé par ses publications ultérieures.

En effet, pendant les quinze années, environ, qui suivent la publication du *Cours*, Pareto va donner une œuvre toute

¹ Pareto rédigea directement l'ouvrage en français, comme les *Systèmes socialistes*, tandis que le *Manuale d'Economia politica*, de même que le *Trattato di Sociologia generale*, seront traduits en français, respectivement par Bonnet et par Boven. Dans une lettre à Sensini, Pareto prétend que, capable d'écrire dans les deux langues, il est incapable de les traduire de l'une en l'autre.

nouvelle en économie politique et en sociologie générale en même temps que, dans sa manière d'être, un changement total à beaucoup de points de vue va s'opérer en lui.

La nature et les causes de ce changement restent à certains égards obscurs. Je tenterai pourtant, au chapitre VI, d'exposer en quoi il consiste et, tâche bien périlleuse, d'en donner, sous toutes réserves, ma propre interprétation.

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE PARETO

I. LES DÉBUTS : LE COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE (1896-1897)

I

Au moment où Pareto publie à Lausanne son *Cours d'économie politique*, il a déjà fait paraître un certain nombre d'articles scientifiques de valeur, soit pour exposer, ou critiquer les nouvelles théories économiques, soit pour y présenter les résultats de ses recherches personnelles. Je reviendrai vers la fin de ce chapitre (§ V) sur sa découverte de la courbe des revenus, me bornant ici à citer un mémoire assez étendu : « Considérations sur les principes fondamentaux de l'économie pure » (*Giornale degli Economisti*, 1892, 1893) et les études sur la théorie mathématique des changes, sur celle du commerce extérieur, sur la loi de la demande, le maximum d'utilité fourni par la libre concurrence (*Giornale degli Economisti*, 1894) ; mais il en est d'autres encore.

L'auteur est alors en pleine possession des instruments de pensée forgés par Cournot, Walras et quelques autres. Il va les utiliser brillamment, mais en conservant le schéma psychologique esquissé par Walras. Ce n'est que plus tard qu'il fera éclater ce cadre dans lequel Walras avait placé ses propres théories. Et ce qui l'en rendit capable, ce fut pour une large part la supériorité de ses connaissances mathématiques.

Cette supériorité de Pareto sur Walras dans les mathématiques est évidente, et Walras lui-même ne l'a d'ailleurs jamais niée. Par contre, un mathématicien serait bien inspiré de rechercher — ce qui n'a jamais été fait jusqu'ici — quel était le degré des connaissances effectives de Pareto, tant dans les mathématiques pures, que dans leur application à la statistique, notamment par le moyen de l'interpolation, un problème qui l'a préoccupé jusqu'à la fin de sa vie. On ne possède, avons-nous dit, rien sur ce sujet, sinon une observation, de tour plutôt critique, de Schumpeter¹ au sujet de la rectification d'une erreur commise par lui et relevée par Vito Volterra. Pareto ne fit aucune difficulté pour reconnaître la chose. Faut-il, d'autre part, considérer comme une erreur d'ordre *mathématique*, l'existence d'une identité dans les équations de l'équilibre, mise en lumière par De Pietri-Tonelli et qui figure dans l'Appendice du *Manuel*². Il me déplairait d'insister, car même si mon incompetence n'était pas absolue, il y aurait quelque ridicule à relever de telles vétilles dans l'œuvre d'un Pareto³.

Nous allons bien plutôt parler maintenant du *Cours* : œuvre très diverse en ses parties et qui doit être étudiée sous plus d'un aspect.

II

Et tout d'abord, l'aspect de l'économie pure. Les progrès par rapport à l'œuvre de Walras (pratiquement achevée à l'époque où paraît le *Cours*) sont déjà notables, tant dans la forme que dans le fond.

Certes, je suis de ceux à qui les *Éléments d'économie pure* apparaissent comme la plus grande œuvre de la science économique, une de celles qui honorent l'esprit humain en général. Mais je tiens à le dire aussi, et cela m'apparaît

¹ *Ten great Economists*, p. 114, n. ; il renvoie au *Manuel*, p. 546, n.

² Voir notamment *Giornale degli Economisti*, 1924, p. 61.

³ Voir la citation que j'ai faite du musicien Félix Mendelssohn (*Correspondance*), dans la Préface à ma traduction du *Mokhtaçar* de Khalil (tome I).

plus clairement aujourd'hui que jadis, l'exposition qu'en fait Walras est détestable : rébarbative, languissante, prolix, elle était de nature à rebuter les bonnes volontés. Je suis donc aujourd'hui un peu plus indulgent que dans ma jeunesse, à l'égard de ceux qui en ont méconnu la valeur durant tant d'années.

Pareto a modifié cela : l'exposé de l'économie pure n'occupe qu'assez peu de pages (moins de 75 sur plus de 800), mais elles sont pédagogiquement magistrales, et c'est du *Cours* qu'il faut dater le moment où les théories de Walras vont commencer réellement à être diffusées, en particulier en France. Pareto n'use pas des mathématiques, sauf en note ; c'est en langage ordinaire que l'économie pure est exposée (il fera d'ailleurs plus tard de même dans le *Manuel d'économie politique*, où il n'y a de mathématiques que dans un appendice). Ainsi, les nouvelles théories deviennent-elles accessibles à un public beaucoup plus vaste ; leur diffusion en est accélérée. Ce ne sont plus seulement les vues de Jevons et de Menger qui rallieront les suffrages du monde savant.

Mais le fond est également rénové : Pareto ne se contente pas d'être un vulgarisateur, d'ailleurs du plus haut talent. Rappelons d'abord, en passant, qu'afin d'éviter des équivoques, le disciple usera, pour désigner l'utilité (économique) d'un bien, d'un terme nouveau : « ophélimité », doté d'un sens scientifique bien précis. Mais cela est tout à fait secondaire, et cette initiative terminologique du maître n'a eu qu'un succès médiocre.

Selon Walras, l'utilité finale (qu'il nomme « rareté », et Pareto « ophélimité élémentaire ») n'est fonction, pour un bien donné, que de sa quantité. Le *Cours* et, après lui, le *Manuel* précisent bien que cette hypothèse est admissible de façon approximative, et au moins pour de petites variations dans la quantité. Elle n'en est pas moins erronée ; ainsi, dirai-je, le plaisir que l'on ressent à être bien vêtu n'est pas indépendant de celui que l'on éprouve à être bien nourri.

« Il suit de là que, dans les équations de l'équilibre économique, peuvent figurer des dérivées partielles de l'utilité (ou ophélimité totale), et qui sont analogues, en tant que dérivées partielles, à celles que calculait Walras pour exprimer la productivité marginale. Les utilités marginales, ou ophélimités élémentaires, sont les dérivées partielles des fonctions intégrales du plaisir qu'un individu retire de la consommation de quelques biens combinés, et les variables sont les quantités consommées ou possédées ; à noter que cette intégrale peut ne pas exister. »¹

La théorie de la production, ou mieux de la productivité marginale, n'est pas ce qu'il y a de plus décisif chez Walras. Elle aussi est notablement améliorée : Walras admettait notamment, à titre de simplification, que les coefficients de production (si l'on veut : les quantités à employer de services producteurs divers et de matières premières) sont constants pour une production donnée. Pareto, au contraire, fait ressortir que les uns sont bien constants (par exemple, dirai-je, l'or pour avoir des bijoux d'un poids et d'un titre donnés), mais que d'autres varient avec la quantité produite (par exemple, les frais de composition d'un livre, étant une chose fixe, grèvent d'autant moins ceux de son impression, que le tirage est plus grand). Enfin, il est des cas où l'augmentation d'un des facteurs peut compenser la diminution de l'autre (par exemple, on peut, pour produire une même quantité de blé, employer, dans une certaine mesure, plus de terres et moins de main-d'œuvre, ou *vice versa*). De tout cela, désormais, la théorie tient compte.

La théorie de la rente et de la quasi-rente est également généralisée, et c'est là, à mon sens², une des plus belles acquisitions de la science économique. Car elle unifie nos connaissances en ce domaine par le moyen d'une idée que je formulerai en ces termes : lorsque varie l'équilibre économique, il est impossible de transformer l'épargne en

¹ U. Ricci, dans *Giornale degli Economisti*, 1924.

² Schumpeter est un peu moins enthousiaste (*History*, p. 938).

n'importe quelle espèce de capital, désormais plus productif (et j'ajouterai : de transformer en celui-ci le capital désormais moins productif) ; donc désormais, soit de façon durable (rente), soit de façon temporaire (quasi-rente), certains capitaux rapportent plus (rente positive), ou moins (rente négative). Il est bien entendu que cette théorie peut être, sans difficulté, appliquée aux cas des services personnels.

C'est aussi dans le *Cours* qu'apparaît la théorie mathématique du monopole, négligée par Walras ; chez Cournot (1838), qui n'a pas traité de l'équilibre général, elle n'est qu'exposée isolément dans le cadre de l'équilibre partiel. De même, on trouve chez Pareto une étude du régime collectiviste. Il montre qu'il y a une identité théorique profonde entre ce régime et celui de la libre concurrence, quand il s'agit de déterminer les « coefficients de fabrication » en vue d'obtenir un maximum d'ophélimité. Il est vrai que cette démonstration, purement théorique, ne tient pas compte d'un grand nombre de facteurs psychologiques¹.

On voit, en tout cas, combien la théorie walrasienne de l'équilibre général s'est amplifiée chez Pareto.

III

Mais le *Cours* contient encore bien d'autres choses qui en font un grand livre d'économie politique. C'est un exposé tout à fait personnel et vigoureux de l'économie libérale sous l'aspect théorique², d'autre part, il est illustré par l'histoire des faits économiques, au sujet desquels Pareto fournit une quantité incroyable de renseignements. Cette richesse rappelle parfois le *Manuel* de Roscher³. On jugera par là de l'érudition qu'en 1892 possédait l'ingénieur Pareto,

¹ Comme Ricci l'a fait très bien ressortir (*Giornale degli Economisti*, 1924, p. 36 et 37).

² Notons que Walras, et Pareto également, n'ont à peu près rien dit concernant l'intérêt du capital. Ils ne paraissent même pas avoir compris qu'il y avait là un problème, si bien posé par von Böhm-Bawerk.

³ Ce remarquable ouvrage est, hélas ! aujourd'hui oublié, comme il l'était d'ailleurs déjà dans ma jeunesse.

car l'accumulation de ces données a dû exiger de nombreuses années.

Je pense que, même aujourd'hui, on peut encore beaucoup apprendre dans ce livre, du point de vue historique. Pareto, il est vrai, a lui-même critiqué — sinon l'aspect historique de son ouvrage — tout au moins son libéralisme, que (dans la Préface du *Manuale* qui ne figure pas dans l'édition française, et ailleurs encore) il jugera insuffisamment scientifique. Cela est très caractéristique de la mentalité du maître, mais le *Cours* reste ce qu'il est, c'est-à-dire une œuvre de premier ordre.

Meilleure présentation des vues de Léon Walras, extension de celles-ci, ensemble de leçons sur l'économie libérale, histoire économique, voilà ce que le *Cours* nous offre. Mais il y a plus encore : on y trouve une application célèbre de la statistique et les premiers linéaments d'importantes théories sociologiques.

Disons d'abord un mot de ces dernières, qui ont seulement un intérêt historique, attendu qu'elles seront ensuite développées, ou amendées très considérablement.

Pareto y aperçoit déjà très nettement que, non seulement l'ensemble économique, mais aussi l'ensemble social forment un système dont les parties sont en état de mutuelle dépendance. Il y formule des remarques excellentes sur les analogies qui peuvent exister entre les sociétés humaines et d'une part, un système mécanique, de l'autre, un organisme vivant ; en ces matières, il est un éclectique, dans le meilleur sens du terme. Il s'y montre aussi un disciple de Darwin en matière sociologique (plus tard, il abandonnera cette position en très grande partie). On y trouve enfin des considérations sur les diverses hétérogénéités sociales et sur les luttes entre les diverses classes dont la société se compose.

Cela se rattache d'ailleurs, du moins en partie, à sa découverte de la courbe des revenus, courbe qui se fonde sur la statistique économique, mais qui, pour lui, a d'étroits

rapports, sans doute psychologiques, avec la structure de la société.

IV

A quelques points de vue, Pareto ne peut être considéré comme un précurseur de la science économique contemporaine (voir ch. VIII, § IV), mais il l'est certainement pour ce qui est de l'économétrie. Il ne s'est pas contenté de s'intéresser à la théorie mathématique de l'économie pure, à l'histoire économique, à la défense des théories libérales, mais il montre dans le *Cours* — et il tiendra à cette idée jusqu'à la fin de sa vie — que la science économique doit aussi se fonder sur les données de la statistique, et c'est ce que font aujourd'hui les économétriciens. Il a donc, et là encore jusqu'à la fin de sa vie, porté son attention sur les procédés mathématiques les plus adéquats pour y parvenir.

On en trouve de nombreux exemples, au *Cours*. Ainsi, aux § 174 et suivants, dans le développement intitulé : « Le mouvement de la population dépend, en partie, des variations des conditions économiques » ; d'autres tableaux statistiques figurent aux § 228 et suivants, relatifs aux obstacles qui s'opposent au développement de la population, et dont l'auteur tire d'importantes conclusions : aux § 391-398, relatifs à l'allure des salaires réels ; aux § 943 et suivants, où la statistique fournit des données à la théorie des crises, etc.

En 1893, déjà, Pareto avait publié une curieuse étude statistique, pour montrer qu'au moins alors, le coût de production de l'homme adulte, c'est-à-dire les dépenses faites pour l'élever, ne varient pas sensiblement selon que la mortalité infantile est élevée ou faible. D'autre part, en 1917, il en publiera une autre, intitulée : « Formes des phénomènes économiques et prévisions », où il applique encore une fois la méthode statistique. A peu de chose près, ces deux dates embrassent la carrière scientifique du maître.

Mais c'est surtout la courbe des revenus qui nous importe ici¹. Avant d'y revenir dans le *Cours*, il en avait déjà traité dans une brochure.

V

En étudiant comment se distribuent les revenus entre les membres d'une même société, on peut tracer une courbe représentant cette variation, qui correspond *grosso modo* à la projection verticale de la « pyramide sociale », pour employer cette image. Or, il se trouve, comme le montre la statistique, que la forme de cette courbe est presque absolument semblable à elle-même dans toutes les sociétés et à toutes les époques². Sur ce point, de très nombreuses vérifications ont été effectuées et avec succès. L'étude mathématique de cette courbe prouve qu'elle ne se confond pas avec la courbe des probabilités, bien connue sous le nom de « courbe des erreurs ». On ne peut donc pas admettre qu'elle dépende du hasard. Tels sont les faits découverts par Pareto. Celui-ci démontre en même temps qu'une augmentation du revenu minimum et une diminution dans l'inégalité des revenus ne peuvent se produire, soit isolément, soit ensemble, que si le total des revenus croît plus vite que la population.

Pareto interprète ces résultats. Il croit trouver la solution dans l'hypothèse suivante, c'est que dans les diverses sociétés la proportion des sujets d'élite, doués de grandes capacités, serait toujours à peu près semblable :

¹ Une partie du développement qui suit est empruntée à mon *V. Pareto* (Payot, Paris, p. 95 et 96).

² Voici comment s'énonce la « Loi de Pareto » : soit N , le nombre de ceux qui reçoivent un revenu supérieur à x , et soient A et m deux constantes, on a :

$$\text{Log } N = \text{log } A + m \text{ log } x$$

Un auteur hollandais, van de Wijk, montre que l'on pouvait énoncer la loi de cette manière : « Le rapport entre le revenu d'une personne et la moyenne des revenus supérieurs à celui-ci est constant. » (Voir mes *Institutes de science économique*, t. I, chap. V.) Je rappelle, d'autre part, qu'avant la guerre de 1939, on avait beaucoup parlé des études de Gibrat, sur « l'effet proportionnel », en partie similaires à celles de Pareto.

« Les capacités dont nous venons de parler doivent s'entendre autant pour le bien que pour le mal. Si nous considérons, par exemple, une collectivité de voleurs, nous trouverions, peut-être, une répartition des revenus analogue à celle que nous a révélée, en général, l'expérience. Ce serait l'aptitude au vol qui déterminerait la répartition des titulaires des revenus. Ce serait, au contraire, l'aptitude au travail, à l'épargne, l'esprit d'ordre et la bonne conduite qui détermineraient cette répartition, dans une collectivité où la production de la richesse serait la seule voie pour se procurer des revenus. Dans un cas et dans l'autre, la répartition des titulaires des revenus ne sera jamais parfaite. Des personnes hériteront ou recevront en don une fortune qui les placera dans une classe autre que celle où les placeraient leurs capacités, bonnes ou mauvaises. Au fond, la proportion des sujets de choix dans les naissances pourrait bien être la cause principale de la forme qu'affecte la courbe des revenus. » (*Cours*, § 1026.) Cette théorie a été attaquée ; on a fait valoir en particulier contre elle l'existence de l'héritage et la différence des taux de natalité dans les diverses classes. Pareto d'ailleurs ne s'est jamais montré absolument affirmatif. Dans le *Manuel* (VII, 13), il revient sur la question : « La courbe $a b n c$ n'est pas la courbe des qualités des hommes, écrit-il, mais elle est la courbe des autres faits qui sont en relation avec ces qualités. » En tout cas, l'explication de Pareto est, au moins partiellement, la véritable explication. Il semble bien que les capacités des hommes ne soient pas distribuées, en général, selon la courbe des erreurs. Ainsi, m'a-t-il raconté, H. Laurent aurait trouvé des courbes analogues à celles des revenus en ce qui concerne les notes données par les examinateurs à l'École polytechnique.

La loi de Pareto a été beaucoup discutée, on n'est pas arrivé à son sujet à des conclusions définitives. Mais, en tout cas, les faits semblent l'avoir confirmée. Pour ma part, il est vrai, je me pose un certain nombre de questions,

que mon incompetence ne me permet pas de résoudre : *quid* des fraudes dans les déclarations fiscales ? *quid*, lorsque les revenus des membres de la famille sont comptés ou ensemble, ou séparément ? *quid* de la déductibilité de l'impôt, en particulier de l'impôt sur le revenu ? *quid* là où (comme, par exemple, en Algérie) vivent deux groupes de population qui, entre autres points de vue, sont économiquement très différents l'un de l'autre ? etc.

Il n'existe, hélas ! pas d'étude critique d'ensemble sur la courbe parétienne des revenus. Elle devrait être faite. Il est, je pense, permis de conclure avec Schumpeter : « Bien peu d'économistes, s'il en est, paraissent s'être rendu compte des possibilités que de tels invariants renferment pour notre science. La chasse aux invariants de ce genre et leur interprétation peuvent constituer les bases d'un type entièrement nouveau de théorie. »¹

VI

En conclusion, on peut dire que le *Cours* est un grand ouvrage de science économique, d'une haute valeur, d'une remarquable originalité et qui mériterait d'être plus connu qu'il ne l'est. Car, aujourd'hui encore, on peut s'y instruire. Qu'on le compare, par exemple, au *Cours* d'un autre libéral, Leroy-Beaulieu, et la différence apparaîtra d'une façon éclatante². Il suffirait pour établir la réputation d'un savant.

¹ *Ten great Economists*, p. 121 et note.

² Par contre, le *Cours* de Colson, postérieur de quelques années, a, lui aussi, une originalité propre, qui se manifeste, il est vrai, sous d'autres aspects (voir les extraits que j'en publie dans la collection des Grands Economistes).

CHAPITRE V

LE GRAND REVIREMENT AU TOURNANT DU SIÈCLE

Aux environs de 1900, un grand changement se produit dans la vie extérieure de Pareto et dans sa pensée ; il va devenir celui que le monde intellectuel a connu : l'ermite de Céligny, l'économiste mathématicien, l'adversaire de la démocratie humanitaire.

De telles évolutions ne sont naturellement jamais soudaines ; néanmoins, ce revirement s'est produit rapidement, autour de 1900 : en 1898, il est encore, à beaucoup de points de vue, le même que dans sa jeunesse ; dès 1901, ou 1902, il est ce qu'il restera jusqu'à sa mort.

Je parlerai pour commencer, des événements extérieurs de son existence, puis de sa pensée.

I

Tout d'abord, Pareto va se fixer à Céligny, dans la villa qu'il nommera Angora, car je doute que, par une sorte d'harmonie préétablie, elle eût déjà porté ce nom.

En 1898, à la mort de son oncle Dominique, il avait hérité d'une fortune très substantielle. Il devint, précise Pantaleoni, millionnaire (en francs or)¹. Voici le peu que je

¹ D'après mes renseignements, plus que millionnaire à l'époque. De plus, j'ai entendu citer, pour 1923, le chiffre de 17 millions de lires papier ; j'ignore s'il est exact ; il me semble élevé. Le notaire de Pareto était M^e César Drouin, à Genève. Si, un jour, ses archives pouvaient être consultées, je crois savoir qu'on y trouverait des renseignements sur d'autres points encore que ceux dont il est question ici.

connais à ce sujet, d'après ses lettres à Pantaleoni et les renseignements de P. Boven. Cette fortune, il la plaça surtout en Angleterre et en titres étrangers¹. La guerre de 1914 et les dévalorisations lui causèrent des pertes sensibles. Durant la guerre, son avoir ayant été en partie réquisitionné par le Gouvernement anglais, il s'en plaignit furieusement à ses banquiers londoniens qui lui répondirent de façon glaciale. Nous le verrons plus tard s'efforcer jusqu'au bout de défendre sa fortune contre les razzias des socialistes ; qu'on le trouve bon ou mauvais, le fait est qu'il avait à l'égard de son patrimoine un attachement que la bourgeoisie d'aujourd'hui a perdu, ce qui explique la facilité avec laquelle les socialistes ont pu se livrer à leurs pillages².

Il semble d'ailleurs que ce soit la raison pour laquelle il s'installa à Céligny, en territoire genevois, après avoir hésité sur le lieu où il irait s'établir (il avait songé à Jersey, dans cette Grande-Bretagne de jadis).

Si aujourd'hui, chez un petit nombre de disciples fervents, le nom de « Céligny » éveille des sentiments de vénération, cela tient à trois raisons : d'abord, parce que la région au temps jadis dut être la propriété d'un certain Silinius (« *fundus Siliniacus* »), ensuite, parce que, à une date moins lointaine, elle fut terre de l'évêque de Genève, et resta propriété de la République, enclave en plein pays de Vaud. Enfin, parce qu'en 1900 le système fiscal de Genève était plus favorable aux étrangers que celui du canton de Vaud.

Pareto, a-t-on dit, quitta Lausanne en raison de « dispositions fiscales qu'il y trouvait injustes »³.

¹ Ce que disent Rocca et Ferri (*Riforma Sociale*, 1923) quant aux immeubles possédés par Pareto est, à ma connaissance, erroné.

² J'ignore quel usage Pareto fit de sa fortune. J'ai l'impression, mais non la preuve, qu'il a dû venir en aide à ses amis. En 1896, il s'associe, plutôt généreusement, par rapport à son traitement de professeur, à une souscription en faveur des soldats italiens prisonniers en Abyssinie. C'était avant son héritage.

³ La constitution vaudoise de 1885 avait institué un impôt progressif, dont la progression était très rapide pour la fortune mobilière. La fortune de Pareto ayant considérablement augmenté en 1898, du fait de la succession de son oncle, on peut supposer qu'il jugea le taux excessif et décida de s'installer dans le canton de Genève. « Je ne veux être ni voleur, ni volé, c'est impossible ; mais,

Quoi qu'il en soit, le maître acheta en 1900 une villa à Céligny, située sur la rive du Léman, à quelque quarante kilomètres de Lausanne, et à vingt kilomètres de Genève. Il s'y installa le 6 décembre¹.

Un autre grand changement encore s'opéra dans sa vie privée, peu de temps après qu'il s'y fut fixé. En novembre 1901, Pareto devait se rendre à Paris², et, durant ce temps, sa femme séjourner en Russie. Son propre voyage ne l'enchantait guère (« Gran seccatura andare a Parigi »); pourtant, s'arrêtant à Dijon, il boit, à l'Hôtel de la Cloche, « le meilleur Bourgogne du monde ». Cependant qu'il dégustait ce nectar, la marquise Pareto, née Bakounine, était bien partie pour la Russie, emportant trente caisses de bagages, mais c'était en compagnie d'un individu de très basse condition sociale, et faite sans doute d'avoir appris à « miauler avec les angoras »³.

Pareto intenta immédiatement contre Dina une action en séparation devant le Tribunal de Florence. Il ne répondit même pas à une lettre par laquelle elle demandait à réintégrer le domicile conjugal⁴. Elle est morte vers 1940.

Celle qui devait devenir sa seconde femme, et qu'il épousera presque à son lit de mort, Jeanne Régis (« Jane »), avait trente et un ans de moins que Pareto, étant née le 30 septembre 1879. Le second mari de sa mère, Vaurs, tenait un débit de vins à Paris. Je ne sais exactement quand elle entra dans la vie de Pareto. C'est certainement avant 1905, sans doute déjà fin 1902, selon l'hypothèse que j'ai formulée dans mon *V. Pareto* et qui est celle de certains

au moins, je cherche un endroit où on soit volé en modestes proportions » (lettre à Pantaleoni du 30 novembre 1899). On me dit que des Vaudois ont fait comme Pareto.

¹ Lettres à Placci. Sur sa vie à Céligny, voir chapitre X, § II.

² Où il fit un cours.

³ Lettre à Pantaleoni du 3 novembre 1896 : Dina se plaint d'avoir à apprendre leur langue, Pareto étant trop occupé à rédiger son *Cours*.

⁴ On dispose aujourd'hui sur cette affaire de la documentation publiée en 1959, dans le *Giornale degli Economisti*, par le professeur Giacalone Monaco. Aux renseignements de celui-ci j'ajoute que l'individu en question, son cuisinier, était nommé familièrement : « Coco ».

autres disciples. C'était alors une brune piquante et Pareto ne paraissait point son âge ; seulement, vingt ans plus tard, lui, était un vieillard glacé, au sens physique du terme, en raison de sa maladie de cœur, tandis que, chez elle, toute ardeur n'était certes pas complètement éteinte.

A ce sujet, une comparaison avec Georges Sorel s'impose : à cinquante ans (1897), Sorel perd la compagne très humble qu'il n'avait pas cru devoir épouser, et il se replie dans un austère célibat, jusqu'à sa mort en 1922 ; à cinquante-deux ans, Pareto, privé de sa femme légitime, se console avec une toute jeune Parisienne, qu'il finira par épouser.

Pour quelles raisons Pareto n'acquiesce-t-il pas la nationalité suisse en vue de pouvoir divorcer ? L'explication qu'il donne à Pantaleoni, à savoir que la loi suisse ne lui permettait pas de faire transformer sa séparation de corps en divorce, ne m'a guère convaincu. Elle ne valait sans doute, sous l'empire des lois suisses applicables à l'époque, que pour l'Italien domicilié en Suisse, et non pour un citoyen suisse. Il finit néanmoins par divorcer et par épouser Jane, soixante et un jours avant sa mort, le 19 juin 1923, le professeur Scalfati étant son témoin, et Vaur, celui de sa belle-fille. Voici comment : la loi hongroise connaissait le divorce et Fiume appartenait à la Hongrie, lorsque, grâce à d'Annunzio, cette ville devint, durant quelque temps, territoire autonome ; nombre d'Italiens, ayant obtenu la citoyenneté fiumaine, purent divorcer, et c'est ce que Pareto fit aussi, sans d'ailleurs quitter Céligny¹.

Jeanne Pareto-Régis mourut en 1948 d'une phlébite. Le bruit a couru en Italie que ce fut dans la misère, car elle décéda à l'hôpital de Genève ; mais, d'après mes renseignements, bien des personnes aisées s'y font traiter, et, d'autre part, je sais que ses propres héritiers recueillirent

¹ On m'a dit qu'après la mort de Pareto, Dina fit, avec succès, en Italie un procès à Jane quant au droit de porter le titre de marquise. Redisons que, s'il y a eu d'autres femmes dans la vie de Pareto, pour ma part, je l'ignore totalement.

d'elle quelques biens, sans doute peu de chose¹. On a dit aussi en Italie que, vers 1936, elle avait cédé, contre une pension, tous ses droits d'auteur au Gouvernement fasciste (auquel cas, un décret a bien dû la lui accorder ?). Il semble qu'en raison de la date de son mariage, elle n'ait pas eu droit à une pension de veuve de professeur.

Qu'a été Jane Régis pour Vilfredo Pareto ? Il est délicat de s'en faire une opinion définitive. En tout cas, il ne faut pas oublier que la *Sociologie* lui est dédiée ; en outre, un des disciples du maître, parmi ceux qui l'ont connu avant moi et plus longtemps, estime que c'était bien la femme qu'il lui fallait : dans ce livre, la dédicace italienne, enfin, reconnaît expressément qu'il doit à ses « soins affectueux » d'avoir pu rédiger son œuvre principale.

D'autres, et moi-même, sommes bien plus réticents à cet égard². Ce n'est point, à mon sens, que Pareto ait été négligé par elle, au sens le plus matériel du mot³. Je ne désire pas m'étendre sur cette période de vie commune, mais mon opinion est faite quant à l'attitude qui fut la sienne après la mort de son illustre compagnon. Elle n'a rigoureusement *rien* fait pour la mémoire du grand homme dont elle avait eu l'honneur de partager l'existence. Certes, il serait injuste de la comparer à Marianne Weber, qui était une personne de haute culture, et elle n'aurait pu faire pour Vilfredo Pareto, ce que celle-ci fit pour Max Weber. Mais, à défaut de la culture⁴, il y a l'instinct et le cœur, qui auraient dû lui dicter une autre attitude : elle se détacha

¹ De quelle façon la fortune de Pareto s'est-elle effritée ? Je l'ignore.

² Il y a, d'autre part, l'enquête à laquelle T. Giacalone Monaco se livra, bien plus tard, à Céligny ; les témoignages par lui recueillis auprès des habitants lui ont permis de se faire une idée « poco edificante » de la chose, ce qui semble confirmer ce que j'ai entendu dire par des témoins directs.

³ L'étude attentive de la correspondance montre l'importance grandissante qu'elle prit à la villa Angora.

⁴ Si mes souvenirs ne me trompent pas, elle usait parfois de termes empruntés au jargon scientifique parétien, ce qui, à tout le moins, ne s'imposait pas. Jeanne Régis n'était certes pas une femme cultivée, mais pas non plus une illettrée, loin de là ; elle avait une écriture fort correcte, sinon même élégante et des prétentions à bien chanter.

vite de tous les fidèles du maître et n'eut pas *un geste* pour contribuer à la diffusion de son œuvre. Lorsque, de la façon la plus désintéressée et dans un pur esprit de dévotion, je pris l'initiative de rééditer les *Systèmes* et le *Manuel*, elle ne se montra préoccupée que de ses droits d'auteur, sans me marquer la moindre reconnaissance, et multipliant les difficultés.

D'autre part, elle laissa aussi à l'abandon la villa Angora¹ qui est aujourd'hui détruite, le terrain ayant été loti. Je n'insisterai pas sur ce sujet douloureux. Il n'y a plus à Céligny, pour rappeler le souvenir du maître, que sa tombe, une simple pierre avec l'inscription : Vilfredo Pareto (1848-1923). Je n'ai pas le culte des cimetières, seul endroit où certainement le disparu n'a jamais été, mais bien celui des lieux où il a vécu et agi : pourquoi donc une collaboration n'a-t-elle pas pu s'établir entre elle et l'Université, pour conserver, sous une forme ou une autre, un souvenir matériel durable de ce grand homme, à la villa Angora².

Ces événements dans la vie privée de Pareto ont-ils accentué certains traits de sa personnalité ? Je l'ignore. Lui-même confie à Pantaleoni qu'il n'est pas un sentimental en cette matière, considérant, précise-t-il, les rapports à entretenir avec le beau sexe comme une simple nécessité physique. Mais, s'il avait conclu un autre mariage, ne se serait-il pas converti à d'autres vues ? Quand il a déjà Jane à ses côtés — et, à ce que l'on croit comprendre, en réponse à une observation de son ami — il se contente de dire que, jeunes et belles, les femmes sont de gracieux petits animaux. En ces matières d'ailleurs, les goûts individuels ne se discutent pas : Goethe fut fort heureux avec une Christiane Vulpius ; Jane Régis, quant à ses origines et à son instruction, ne lui était certainement pas inférieure.

¹ Giacalone Monaco (*Vita italiana*, décembre 1935, reproduit dans la correspondance Placci, p. 119 et suiv.) en a fait une description navrante.

² A en croire Manon Michels-Einaudi, Pareto n'aurait pas désiré que sa villa fût transformée en musée perpétuant son souvenir. *Atlantic Monthly*, oct. 1935.

II

Bien plus importants sont pour nous les changements dans la pensée du maître. A certains égards, on croirait presque se trouver en face d'une autre personnalité.

On peut négliger une modification d'ordre secondaire, dans le domaine philosophique, relative à l'idée qu'il se fait désormais des lois scientifiques en général, et, par là aussi, des lois économiques et sociologiques¹.

Pour ce qui est de la politique économique, et surtout du protectionnisme, l'évolution, sensible, n'est pas totale : dans l'abstrait, les théories classiques restent vraies, car la protection engendre toujours directement une destruction de richesses². Mais, désormais, Pareto abandonne toute propagande en faveur du libre-échange, et son opinion scientifique touchant le protectionnisme devient plus nuancée. Si on retrouve parfois chez lui des formules qui rappellent celles d'antan³, des réserves y sont apportées. D'abord et surtout, il explique, dans la *Sociologie*, que la protection surtout industrielle, peut permettre à des gens actifs et productifs, par le jeu de la « circulation des élites », de jouer dans la société un plus grand rôle ; dans ce cas, la richesse nationale, directement lésée par la protection, en profite indirectement ; d'autre part, en certains cas, il peut même y avoir des compensations économiques directes

¹ Il devient « le plus nominaliste des nominalistes ». Voir mon *V. Pareto*, p. 29 et suiv., en particulier note p. 36, et la discussion si courtoise entre lui et Croce (*Giornale degli Economisti*, 1900-1901). Très intéressante, elle a été traduite dans *International Economic Papers* N° 3.

² Voir dans la *Critica Politica* (16 février 1921) ce qui concerne les fournitures aux chemins de fer, et sa lettre de 1913 à E. Sella (publiée par la *Riforma Sociale*, 1927, p. 489 et suiv.) : les théories de l'économie classique lui paraissent, en gros, plus vraies que les autres.

³ *Sociologie*, § 2187 et suiv. Après s'être moqué de la « vénération » que l'on nourrit pour le prolétariat, il relève que les patrons s'indignent quand les ouvriers veulent supprimer la concurrence des non-syndiqués, alors qu'il leur paraît normal que l'on tue des contrebandiers pour protéger leurs intérêts à eux.

à la destruction de richesses qu'implique, en principe, le protectionnisme ¹.

Mais le revirement, décisif et assez brusque, est ailleurs.

De façon très générale, il se désintéressera maintenant de l'action ². D'ailleurs, son état de santé va devenir de moins en moins satisfaisant : ses diverses lettres en témoignent, et, à mesure que le temps s'écoule, il passe de plus en plus de temps à Céligny. Dans les six dernières années de sa vie, il n'a pas dû aller, je pense, ailleurs qu'à Lausanne, ou à Genève, plutôt à Genève qu'à Lausanne, puisqu'il y a son notaire. C'est à peine même s'il sort de sa villa. L'état de son cœur l'obligera sans cesse davantage à prendre du repos et à rester allongé de longues heures durant la journée. Il renonce peu à peu à fréquenter les congrès scientifiques ; il enseigne de moins en moins : il ne veut plus aller pendant les vacances à la montagne : les touristes l'importunent, la nourriture et la boisson des hôtels lui déplaisent ³.

Il entend seulement observer l'humanité qu'il a sous les yeux et n'a plus le désir d'agir sur elle : « Je vais suivre les événements sans vouloir y prendre la moindre part. » Ils ont seulement pour lui l'intérêt d'une expérience scientifique, écrit-il en quittant Lausanne, et plus tard : « Jadis, je voulais redresser les jambes des boiteux, aujourd'hui j'en ris. » ⁴

Une étude attentive de ses écrits montrerait partout cette évolution. En voici un seul exemple, celui de ses

¹ Voir *Sociologie*, § 2215 et suiv. Comme il le fait d'ailleurs remarquer (*Manuel*, chap. IX, § 61, note), il avait déjà eu dès 1887, le pressentiment que, dans certains cas, des considérations sociologiques pouvaient être opposées aux théories économiques libérales. Pour les compensations directes, voir « Il protezionismo e i prezzi » *Resto del Carlino* (7 janvier 1921). L'espoir qu'il exprime dans le *Manuel* (chap. IX, § 72) que l'Angleterre pourrait lutter contre le socialisme, en abandonnant le libre-échange, ne s'est pas précisément réalisé.

² Parce que, semble-t-il, d'après sa lettre à Pantaleoni (6 mai 1899), il ne veut, « ni marcher avec les voleurs au gouvernement, ni avec les cléricaux, ni avec les socialistes ».

³ Lettre à Placci, 6 septembre 1906.

⁴ Lettres à Pantaleoni, 24 septembre 1900 ; cf. 30 juin 1901 : « J'ai lu que Shakespeare était, à la fin de sa vie, dans l'état d'esprit où je me trouve. Il se contentait de regarder, en riant, les hommes réciter leur rôle dans la ridicule comédie de la vie. »

contributions à la *Vita Internazionale*, périodique à tendances humanitaires et pacifistes. Le 5 mai 1901, il y publie encore un article antiprotectionniste, et le 20 juillet, il y défend le droit de grève, à la condition que les grévistes ne se livrent à aucune violence. Mais, après un silence de deux ans, les derniers articles qu'il y publie, en juillet et en août 1903, sont consacrés à des questions purement scientifiques, et traitent de sujets qui annoncent la *Sociologie*. Le changement qui se produit chez Pareto peut être résumé, mais d'une façon trop sommaire, en disant qu'il devient « conservateur », « réactionnaire » même. Mais cela n'implique aucun rapprochement avec l'Eglise, pas davantage de la sympathie pour les visées nationalistes, ou les expéditions guerrières. Je ne connais aucun texte de lui où il se soit jamais montré favorable à ces expéditions, ou à la guerre en tant que telle. Il est maintenant essentiellement un antisocialiste, exaspéré par la veulerie de la bourgeoisie ¹, en face de la marée montante du socialisme.

A partir de 1900, il s'occupera peu de l'Italie, beaucoup de la France, où triomphe le parti radical et radical-socialiste : il a les intellectuels de ce parti en horreur ; mais, je le rappelle, il n'est pas antisémite et le mot « franc-maçonnerie » ne figure, je crois, dans aucun de ses écrits.

Peut-être pourrait-on avancer que si, dans la première partie de sa vie, Pareto s'est attaqué aux gouvernants protectionnistes et militaristes d'Italie, il s'en prend maintenant aux gouvernants français, interventionnistes et socialisants. En somme, il reste dans l'opposition, et il ne changera pas ². Cette opposition est toujours dirigée contre l'intervention de l'Etat dans les affaires économiques ; jadis, il est vrai, il voulait avoir avec lui les prolétaires, qui en étaient les victimes.

¹ Voir d'ailleurs déjà, pour ce qui est du manque d'énergie des bourgeois italiens : *Giornale degli Economisti*, 1894, t. I., p. 186.

² Si l'on excepte les tout derniers mois de sa vie. Voir chapitre X.

Jusqu'en 1898, où nous l'avons vu l'allié des socialistes, il avait bien précisé que c'était une alliance de fait contre un ennemi commun ; en 1899, dans le *Monde économique* du 16 décembre, sous ce titre « La marée socialiste », il écrit : « J'estime fort les socialistes, parce qu'ils savent ce qu'ils veulent et le disent clairement. Si les bourgeois ne savent pas qu'on veut les exproprier, il faut vraiment qu'ils n'aient ni yeux pour lire, ni oreilles pour entendre... Il m'est difficile d'avoir beaucoup d'estime pour ces gens mous et veules, si aisément sentimentaux qu'ils ne savent pas se défendre. » En proposant une simple prime pour les porcs gras, ils iront jusqu'à dire que cela « contribuera un peu à augmenter la somme de justice sociale ». La bourgeoisie est en train de se suicider. « L'avenir dira si elle sera remplacée par une société meilleure. »

En 1900, il publie dans le *Journal des économistes*, un article très remarqué, qui paraîtra en brochure, avec des additions : *Le Péril socialiste*. Il s'y élève contre la basse flatterie du peuple. D'ouvriers fréquentant les universités populaires, un ministre dit qu'ils « consentent » à le faire, comme jadis on disait : « Sa Majesté a daigné manger de sa propre bouche. » Certes, les socialistes orthodoxes opprimés réclament la liberté : « Mais nous la donneraient-ils s'ils étaient les maîtres ? » La révolution est inévitable à cause de la légèreté des possédants. De plus, les libéraux, par sympathie pour les théories « éthiques », ont presque tous déserté la bonne cause.

Le 19 novembre 1900, il donne à la *Gazette de Lausanne* un article qui marque le revirement de façon tranchée. La Chambre française n'ayant « répudié les doctrines collectivistes » que par 257 voix contre 214, il observe : « Les partis extrêmes deviennent de plus en plus puissants en France. *Les socialistes n'ont guère plus d'autres adversaires sérieux que les nationalistes* [je souligne]... Ils finiront par l'emporter... M. Waldeck-Rousseau est le La Fayette de la bourgeoisie contemporaine. » Alors qu'il s'agit pour les

bourgeois d'une question « de vie ou de mort », les voilà « partis en guerre contre la liberté de l'enseignement qu'ils accusent de tous leurs maux ».

A la vérité, on a l'impression qu'il s'est un peu affolé, car le vote en question s'expliquait par de simples manœuvres parlementaires, comme la rédaction de la *Gazette* crut devoir le remarquer, non sans raison. L'article de Pareto fut reproduit par le *Gaulois*, mais en omettant cette remarque, au grand déplaisir du quotidien de Lausanne¹.

Dans les années qui suivent, et en particulier vers 1907 et 1908, Pareto devient de plus en plus virulent : il attaque avec fureur l'humanitarisme socialisant, et surtout la lâcheté de la bourgeoisie, comme ses lettres en font foi.

Seulement, nous y reviendrons, il est un réactionnaire « pas comme les autres ». En 1894 (dans une lettre du 9 mars à Placci), il espérait qu'après le « socialisme bourgeois » des protectionnistes et militaristes, viendrait le véritable socialisme, mais que, devant les immenses destructions de richesses que cela impliquerait, la bourgeoisie, revenue au pouvoir et instruite par l'expérience, instaurerait enfin la liberté économique². Dix ans plus tard, répondant le 1^{er} avril 1905 à un mot de son ami Pantaleoni, le ton est différent : « Qui t'a dit que je suis conservateur ? Je suis antihumanitariste, ne confondons point... Les bourgeois déliquescents et leurs femmes qui s'occupent « d'œuvres sociales », seront pendus, et ce sera un très beau spectacle. » En Italie, où l'on avance, dit-il, à grands pas vers l'anarchie, les magistrats eux-mêmes se syndiquent pour s'imposer au gouvernement : « Tant mieux ; il viendra de nouvelles gens qui ne craindront pas de verser le sang, et qui remettront l'ordre dans le pays. »

¹ *Gazette de Lausanne*, 23 novembre 1900. Ses attaques ne l'empêchèrent pas de publier dans le *Mouvement socialiste* (1907, n° 189) une critique des théories d'Effertz. Il n'eut jamais la moindre hésitation, il l'explique ailleurs, à publier dans telle ou telle revue des articles que la rédaction pouvait accepter eu égard à ses tendances propres. De même, à Céligny, reçut-il tous ceux qui voulaient le voir, sans distinction d'opinions.

² Lettre à Placci, p. 85.

III

Si tel est le revirement accompli par notre auteur, il faut voir à quelles causes il l'attribue. La correspondance avec Antonucci est à ce point de vue de la plus haute importance : « J'ai eu — écrit Pareto — un grand défaut dans ma vie : s'il y a une contestation entre A et B, et si je suis favorable à A, j'étudie, avec le plus grand soin, les arguments de B, et, s'ils me paraissent de peu ou nulle valeur, je conclus en faveur de A. Ceci n'est pas admissible, car on peut opposer de mauvais arguments à une théorie fausse. » Or, l'enseignement lui montra que ses positions devaient être modifiées : « J'appris surtout à me défier de mes sentiments : aujourd'hui, si une chose y est conforme, elle me devient suspecte, et je cherche des arguments contre elle, avec plus de soin que dans le cas opposé. C'est à cela que, à mon avis, réside le motif principal du changement de mes idées. »

« Au début de l'affaire Dreyfus, j'étais encore « démocrate », et l'homme qui croit qu'on peut se régler sur certains principes. La condamnation de Dreyfus me paraissait le comble de l'iniquité et de l'absurdité dans les circonstances où elle avait eu lieu. Et ici, il convient de nouveau de rappeler ce que j'ai dit touchant une contestation entre A et B.

» Les arguments des anti-dreyfusards étaient si stupides qu'ils me confirmaient chaque jour plus dans mes idées. Aujourd'hui, ayant entièrement changé, j'ai voulu relire les écrits de Brunetière et je les ai trouvés faux et pleins de sophismes, comme avant.

» Après la victoire des dreyfusards, je demeurai stupéfait de constater qu'ils usaient contre leurs adversaires de mauvais procédés semblables à ceux dont ils s'étaient plaints. Alors, je compris bien que, si quelques personnes candides comme moi, avaient marché derrière des *principes*, la majorité avait en vue ses *intérêts*. Je vis la même chose

quand les ouvriers obtinrent la liberté d'association : ce que l'on nomme aujourd'hui *liberté*, augmentait d'autant plus que diminuait ce que l'on nommait jadis ainsi, c'est-à-dire la faculté d'agir, qui diminue chaque jour, sauf pour les criminels, dans les pays dits « libres et démocratiques ». Et de cela, j'appris autre chose, à savoir que les libéraux de jadis ont œuvré pour obtenir précisément ce qu'ils ne voulaient pas. »

L'histoire le confirme dans ses vues : on cherche un but, on en atteint un autre dont on ne veut pas. De là, dans la *Sociologie*, la théorie des actions non logiques et des dérivations qui doivent faire paraître celles-là comme logiques (voir chap. IX, § III).

« En conclusion, il m'apparaît, sauf erreur, que le changement qui s'est opéré en moi dépend surtout de la prédominance du raisonnement sur le sentiment, et d'une augmentation de mes connaissances dues à l'étude de l'histoire et à l'observation des faits précis. »

Ailleurs encore, on pourra trouver chez lui des affirmations semblables ; dans la *Sociologie*, par exemple (§ 2316, n. 10), il dit avoir voulu procéder à l'exclusion de la métaphysique et du sentiment.

Il y a là certes beaucoup de vrai. Mais ces déclarations épuisent-elles bien la question ?

Assurément, Pareto, dans la dernière partie de sa vie, pourchassera avec une incroyable ardeur les raisonnements sentimentaux inspirés des croyances les plus diverses ; il fera une distinction, toujours plus nette (voir chap. VI et IX), entre l'absurdité de ceux-ci et la valeur, en quelque sorte pragmatique, des sentiments et intérêts qu'ils recouvrent. Mais il y a autre chose : on relève chez lui un choix subjectif d'exemples qui le fait s'attaquer surtout aux tendances socialistes, humanitaires, etc., plutôt qu'aux opinions cléricales et nationalistes. Il l'a fait, non que « l'exclusion de la métaphysique et du sentiment » l'y obligeât scientifiquement, mais bien parce que ses propres

sentiments le poussaient à lancer ses attaques plus particulièrement dans ce sens, et à le faire sur un ton qui n'était pas exclusivement scientifique.

Pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient, et je trouve même cela fort réjouissant. Cela caractérise à merveille Pareto, l'homme en son temps, mais enfin ce n'est pas de la science, exactement dans la même acception que les *Eléments* d'Euclide, l'*Origine des espèces*, ou l'*Ancien régime et la Révolution*, tout au moins dans la forme. Dans la forme, dis-je, car, en grande partie, mais non totalement, le fond est scientifique. Nous reviendrons plus tard sur ce point, capital pour qui veut apprécier équitablement son œuvre sociologique, mais difficile à saisir.

Ici, la comparaison avec Max Weber s'impose. Ce dernier, qui avait une culture égale à celle de Pareto, fut, lui, engagé dans la lutte politique, dans les rangs et à la tête du parti démocrate allemand. Cependant, il est impossible de s'en rendre compte en lisant ses œuvres sociologiques.

Chez Pareto, au contraire, l'œuvre scientifique retentit de l'écho de cette passion qui s'exprime parfois si violemment dans ses lettres familières. Témoin cette lettre du 7 mars 1907 à son ami Pantaleoni, dans laquelle, après avoir énuméré les erreurs du XIX^e siècle, puis affirmé qu'il est nécessaire aujourd'hui de montrer la vanité des « dogmes » humanitaires, comme il le fallait hier des dogmes chrétiens¹, il explose : « J'offense délibérément la religion humanitaire... Je provoque la colère (de ses fidèles). C'est justement mon but. » Bien plus tard, dans une lettre qu'il m'adresse, il confirme que cela l'amuse d'exaspérer ainsi l'adversaire. Et c'est là ce qu'il y a d'étrange chez cet homme, comme M. Pierre Boven me le faisait remarquer : ce mariage d'un tempérament de feu avec les raisonnements glacés du savant.

¹ Mais Galilée a-t-il attaqué les idées absurdes du christianisme touchant le cours des astres, de la même façon que Pareto s'attaquait au dogme du suffrage universel, etc. ? Voir les deux lettres que j'ai traduites, dans la *Revue d'économie politique*, 1960.

Ainsi, l'explication que donne Pareto de son revirement n'est pas entièrement satisfaisante, et il faut trouver autre chose. Serait-ce le fait de l'âge ? Assurément, il n'est pas le seul exemple d'un homme devenant conservateur en vieillissant : c'est là chose quasi normale. Et puis — au moins je l'imagine — le fait qu'il avait acquis une grande fortune n'a pas dû précisément entraver cette évolution. Mais il me paraît beaucoup plus significatif qu'on retrouve dans les affirmations anciennes du maître des germes de cette pensée qui, plus tard, paraîtra prendre un tour entièrement nouveau. Ainsi, j'attache la plus grande importance à cette phrase tirée de ce qu'il écrivait le 17 février 1892 à Pantaleoni : « Quand les radicaux seront au pouvoir, il est probable que je serai dans l'opposition. »

En réalité, et c'est là l'essentiel, je crois, sa sympathie était allée anciennement, non au socialisme, mais aux socialistes persécutés. Déjà, en 1898, au moment où il les recueille chez lui, il montre qu'il n'aime pas la violence. Bien qu'il sache que, dans la société, il faut parfois employer la force, les libéraux doivent demander que la violence soit toujours punie ; on justifie l'état de siège, quand on voit que les émeutiers d'Ancône sont acquittés. Sa seule consolation de ce qui se passe alors en Italie, c'est que les socialistes au pouvoir feraient encore pis. Leurs violences finissent par justifier celles des gouvernants italiens et allemands contre eux. Dès qu'ils ont la liberté, ils deviennent « prepotenti », c'est-à-dire précisément ce dont il semble avoir eu horreur toute sa vie¹.

A tous ces points de vue, il préfigure sans doute le type de ces bourgeois libéraux qui, devant la violence des gens d'extrême gauche, voyant que leur idéal devient irréalisable, mais refusant toutefois de passer à l'ennemi victorieux, ont fini, exaspérés, par se rallier à des formules fascistes.

¹ Voir lettres de l'année 1898 à Pantaleoni.

On peut donc dire, qu'il y a, malgré tout, une certaine continuité dans les tendances de Pareto et qui s'expliquerait par son tempérament. Le jugement de T. Giacalone Monaco me paraît excellent : « Indépendant et égocentrique jusqu'à l'anarchie, ne souffrant pas la plus petite ombre de contrainte extérieure, de quelque côté qu'elle provienne, et spécialement de la part des puissants. »¹

NOTE SUR PARETO ET L'AFFAIRE DREYFUS

Au moyen d'un seul exemple, celui de l'affaire Dreyfus, que je connais bien, je voudrais montrer qu'il arriva à Pareto d'être partial, non seulement dans la forme, mais dans le fond.

Louons d'abord Pareto d'avoir été, et contrairement à ses affirmations ultérieures, un dreyfusard prudent, bien qu'il ait pris violemment parti contre l'antisémitisme de son ami Placci. Mais, outre que je ne crois pas qu'il ait pris publiquement position en faveur du condamné, il déclarait à Placci, le 25 août 1898 : « Nous sommes très loin d'être assurés de la culpabilité de Dreyfus, et il nous paraît très probable qu'il fut condamné en violation des formes légales » ; les dreyfusards fanatiques s'exprimaient autrement.

Ensuite, et ceci est beaucoup plus remarquable, Pareto comprit, avec une rapidité étonnante, quels fruits politiques la gauche et l'extrême gauche allaient recueillir de l'erreur judiciaire commise au détriment d'un innocent (assez peu sympathique).

Ce fait a frappé également des hommes engagés, eux, dans la lutte en faveur du capitaine juif, Péguy et Sorel, par exemple. Or, écrit l'historiographe de ce dernier, P. Andreu : « En 1902, la désillusion l'envahit : les militaires et les curés ont été battus ; l'innocence de Dreyfus a été proclamée [inexact, ce fut le 12 juillet 1906] et l'injustice du monde, que les persécutions religieuses aggravent, continue. Tant d'héroïsme, de dévouement, d'enthousiasme, n'ont été dépensés que pour installer les radicaux au pouvoir. »²

C'est bien là, très exactement le point de vue de Pareto, mais celui-ci écrivait, en 1900 déjà, que, dans le fond, cette affaire est uniquement une lutte entre deux « élites », l'une qui veut défendre ses positions, l'autre qui veut arriver au pouvoir³.

¹ Introduction aux lettres à Placci, p. 23 ; voir aussi p. 29.

² *Notre Maître, M. Sorel*, Paris, 1953, p. 58.

³ *Rivista Italiana di Sociologia*, p. 453.

Tout cela est exact (quoique « uniquement » ne le soit pas), et bien des mesures anticléricales, prises à l'encontre des vaincus, n'avaient vraiment aucun rapport avec la question précise de savoir si le « bordereau », unique pièce d'accusation, était ou non de la main de Dreyfus. Les adversaires du parti radical ont vu seulement dans cette affaire, le tremplin qui lui permettrait d'accéder au pouvoir avec l'aide des socialistes.

Mais il y avait autre chose, dont Pareto ne dit mot, ou qu'il présente d'une façon objectivement inexacte. Dans la mesure où la certitude est de ce monde, on peut être certain que Dreyfus était innocent¹. Or, j'ai vu à Lausanne, dans sa bibliothèque, l'ensemble des pièces du procès (publiées par la Ligue des Droits de l'Homme). Voici comment Pareto s'exprime, en privé dans ses lettres à Sensini ou en public dans la *Sociologie*, faisant allusion au professeur Virgili, il écrit : « Il oppose l'innocent Dreyfus (il sait, lui, qu'il était innocent) à Alcibiade (il sait, lui, qu'il était coupable) ». Il parle d'« un colonel Picquart qui avait été nommé général pour services rendus dans le procès Dreyfus (§ 2451). « A la profanation des mystères d'Eleusis, on substitua la profanation de la procédure de défense d'un accusé supposé innocent » (§ 2422).

En d'autres termes, nulle part Pareto n'a voulu reconnaître le fait patent de l'innocence, et, à le lire, on n'aurait aucune idée des manœuvres incroyables auxquelles se livra l'état-major français, au moment où un officier antisémite, le lieutenant-colonel Picquart, acquit la quasi-certitude qu'une erreur judiciaire avait été commise au détriment du Juif, et voulut libérer sa conscience en faisant proclamer la vérité.

Mon respect pour le maître ne me permet pas de commenter plus avant son attitude.

¹ C'est pourquoi la publication, postérieure à la mort de Pareto, des *Carnets* de von Schwarzkoppen, attaché militaire à Paris, relatant comment il entra en rapport avec l'auteur du « bordereau », Esterhazy, n'a rien apporté de nouveau ; ces *Carnets* sont d'ailleurs, en soi, assez peu intéressants.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE PARETO

II. LES « SYSTÈMES SOCIALISTES » (1901-1902)

I

Encore que Pareto ait traité du socialisme ailleurs que dans ses *Systèmes socialistes*, par exemple dans son introduction aux extraits de Karl Marx, ses autres travaux en cette matière n'ont qu'une importance beaucoup moins considérable¹.

Si on compare les *Systèmes socialistes* au *Traité de sociologie générale*, on peut faire la constatation que voici : le *Traité de sociologie*, quoiqu'il repose en dernier lieu sur des observations inductives, aboutit, dans l'idée de son auteur, à une synthèse théorique analogue par certains côtés à la théorie de l'équilibre économique (voir chap. IX). Au contraire, les *Systèmes* restent une analyse de certains faits partiels de la vie sociale, et c'est ainsi le seul ouvrage purement inductif qui nous soit resté de Pareto. D'un autre côté, il représente le point de départ de bien des théories que nous retrouverons plus tard dans la *Sociologie*,

¹ On trouvera beaucoup plus de détails sur ce sujet dans mon *V. Pareto*, ainsi que dans mes introductions aux éditions, française et italienne, des *Systèmes*, qui d'ailleurs diffèrent sensiblement entre elles. Si j'avais à récrire l'Introduction française, je ne le ferais plus sur certains points comme je le fis en ma jeunesse.

étendues à l'ensemble du monde social. En somme, les *Systèmes* sont à la base des études inductives qui aboutiront au *Traité*.

Quelles sont maintenant les idées générales qui ont présidé à l'élaboration des *Systèmes* ? Elles sont exposées dans une introduction dans laquelle Pareto réfute par avance mainte critique qu'on pourrait lui faire. Bornons-nous à l'essentiel.

1^o En premier lieu, l'auteur se défend de vouloir faire triompher aucune espèce de doctrine pratique ; son livre a un caractère rigoureusement *scientifique*, et cette proposition étonne beaucoup de gens. Il ne faut pas se le dissimuler, le ton de l'ouvrage peut justifier cette erreur, car il contraste étrangement avec celui des auteurs en général : sa forme brillante est digne quelquefois d'un Pascal, ou d'un Voltaire. Mais là n'est pas la question : oui ou non, ce qu'affirme l'auteur est-il vrai ? oui ou non, la marche logique du raisonnement est-elle faussée par des considérations subjectives ? Voilà ce qui importe, et on est obligé de répondre oui à la première demande, et non à la seconde.

Il y a une différence considérable entre une proposition scientifique et une affirmation sentimentale. Qu'un bon bourgeois trouve qu'après tout la misère des classes inférieures n'a aucune importance, puisqu'il ne la ressent pas, et que tout est pour le mieux tant qu'il n'aura pas à en souffrir, ce sera aux « éthiques » de l'en blâmer, la science n'a pas à intervenir. Mais tous les efforts des moralistes demeurent vains et impuissants dans le domaine très restreint, mais parfaitement délimité, où Pareto se complait. La situation des classes laborieuses est un fait, soit ; les systèmes que vous proposez pour l'améliorer en sont un autre ; mais, quelle que soit l'excellence de vos élixirs, permettez, Messieurs, que l'on ne confonde pas la maladie, vraie ou imaginaire, avec le remède que vous préparez pour la guérir. Nous déclarons explicitement ne vouloir examiner que la valeur thérapeutique de votre médecine, et c'est tout.

Déclarer qu'un système est applicable, ou non, scruter la valeur logique de ses affirmations, examiner son origine, observer ses diverses formes, ne relève pas des sentiments de « justice sociale », de « solidarité », si respectables soient-ils ; c'est cette confusion qu'ont voulu créer les critiques des *Systèmes*.

Mais, ainsi que l'écrivait si bien M. Papafava dans le *Giornale degli Economisti*, il faudrait, pour y réussir, « dimostrare che la logica dell'autore, non è logica ». Pas plus pour les *Systèmes* que pour le *Traité*, nous ne connaissons personne qui l'ait tenté. Quels sont les rapports entre les systèmes socialistes et la réalité expérimentale ? Voilà la recherche que Pareto veut faire.

Ajoutons que l'on trouvera dans la théorie de l'« utilité » (*Traité*) encore bien d'autres preuves de la relativité de nos opinions en matière sociale. Mais, sans insister sur ce point, disons que l'auteur aurait peut-être (aux yeux de certains) pu faire mieux ressortir que sa pensée n'est pas de railler la souffrance humaine, ni de déprécier la philanthropie *pratique* de ceux qui la veulent adoucir. Certes, on se fait, croyons-nous, beaucoup d'illusions sur l'efficacité de leurs efforts, mais, indifférents aux critiques des théoriciens, des hommes de cœur ont agi, souvent avec succès ; sans s'abuser sur l'étendue des résultats atteints, on ne peut que s'incliner devant leur œuvre.

2° Les autres points n'exigent pas autant d'explications. Toutefois, il est bon de préciser encore quel est le sens de la distinction parétienne entre le phénomène objectif et le phénomène subjectif. Il entend par phénomène objectif, le fait tel qu'il est en réalité, tout au moins pour le savant désintéressé ; par phénomène subjectif, la façon dont il se présente à l'esprit de certains hommes, sous la forme de théories, de doctrines, de systèmes, etc. Partant de là, le but de Pareto est à peu près celui-ci : a) faire une critique du système subjectif envisagé dans ses rapports avec la réalité des faits, b) au point de vue objectif, rechercher

quelles sont les causes psychologiques, sociales, ou autres, qui ont donné naissance au système subjectif ; nous disons « à peu près », car, selon son habitude, l'auteur ne s'est pas soucié de nous donner un plan, et ici comme ailleurs, le désordre de son œuvre est grand. Cette distinction est essentielle dans la sociologie de Pareto ; elle en est une des découvertes les plus fécondes ; il faut y revenir : *La distinction entre le fait réel et la façon dont il s'exprime dans les manifestations verbales des hommes vivant en société, est à la base de toute l'œuvre sociologique de Pareto.* Tant que le lecteur ne l'aura pas bien saisie, la signification et le développement de ses théories lui échapperont.

II

Non seulement dans le *Traité*, mais déjà explicitement dans l'Introduction de ses *Systèmes*, Pareto est revenu plusieurs fois sur cette idée que, à l'instar des religions dont il tend de plus en plus à prendre l'allure, le socialisme se propage de tout autre façon qu'en vertu de causes rationnelles. S'il était nécessaire d'en donner encore une preuve, nous fournirions la suivante : Pareto, dans *Fatti e teorie* (p. 326), cite, en l'approuvant, Georges Sorel qui écrit : « Les auteurs bourgeois attribuent une grande importance aux axiomes qu'on lit en tête des programmes socialistes ; ils ont souvent pensé qu'en critiquant ces déclarations obscures et en montrant qu'elles sont vides de sens, ils réduiraient le socialisme à néant. L'expérience a montré que cette méthode ne mène à rien. »

Il faut bien comprendre aussi que les théories sociologiques¹ n'ont de valeur que parce qu'elles reposent sur des faits nombreux et des observations concordantes. Pour les admettre ou les repousser, il convient donc de discuter

¹ Nous faisons allusion aux deux autres théories qui se trouvent dans l'introduction de son livre : la circulation des élites et le mouvement ondulatoire des phénomènes sociaux.

d'abord les preuves expérimentales qui leur servent de fondement ; il est également à désirer qu'on les combatte ainsi, comme on l'a fait pour les théories chimiques, physiques, etc. ; mais les discuter au nom des sentiments que ces théories vous inspirent n'engendrera que des logomachies.

A l'aide de ces principes, l'auteur va passer maintenant en revue les divers systèmes socialistes, rangés en classes. Il ne convient pas d'exagérer la valeur de ce classement, simple répertoire sans grande importance scientifique. Il remonte à une époque ancienne¹, au temps où Pareto n'enseignait pas encore ; le maître s'en est resservi plus tard comme d'un instrument utile, sans plus ; mais pour les besoins de la cause, il n'hésite pas à briser ce cadre, lorsqu'il traite de l'utopie libérale, à propos du socialisme d'Etat, d'Auguste Comte à côté de Saint-Simon, et du Chartisme dans le chapitre des systèmes réels. Reconnaissons-le, aucun lien ne relie les chapitres les uns aux autres ; en dehors de l'Introduction, on peut presque les lire dans un ordre quelconque.

Maintenant, à côté de ces études variées, pourquoi les faits contemporains sont-ils souvent cités ? Il est facile de répondre : le présent éclaire le passé, et *vice versa* ; l'analyse comparée met en lumière leur analogie profonde sous des aspects changeants. On ne peut pas ne pas être frappé, à la lecture des *Systèmes*, de cet effort continu et tenace de Pareto vers la découverte — but de toute science — des faits constants qui se cachent derrière des apparences variables : nous ne différons guère de nos ancêtres, le présent ressemble au passé, et c'est pourquoi il faut les étudier de la même façon.

Mais, malgré ces idées générales, il n'y a pas dans les *Systèmes* de plan systématique ; aucune conclusion d'ensemble n'y est formulée.

¹ « Socialismo e Libertà », dans *Pensiero Italiano*, de février et avril 1891. Il l'abandonne d'ailleurs en cours de route et (chap. VI) en esquisse une autre, déjà connue et dont il fait son bien sans plus.

Peut-être est-il permis de résumer comme suit son analyse des systèmes socialistes et du socialisme :

1° Avant tout, ces systèmes visent à restreindre la propriété privée et à étendre les droits de l'Etat, au détriment de la liberté individuelle.

2° Ensuite, au moins de nos jours, ils correspondent, dans les couches supérieures de la société, à un développement des sentiments humanitaires (qui font partie de ce que l'auteur, dans le *Traité de sociologie*, nommera « les résidus de la IV^e classe »).

3° *Vice versa*, le socialisme dans les classes inférieures correspond à un sentiment accru de leur dignité et de leur force (ce seront « les résidus de la V^e classe »). Pareto n'a peut-être pas assez insisté sur ce point.

4° Enfin, le socialisme exprime aussi le jeu de multiples intérêts économiques et un mouvement de circulation des élites, facteurs dont l'examen général sera fait dans le *Traité*.

Tels sont les vrais aspects psycho-sociologiques du socialisme. A ce propos, Pareto nous parle, entre autres, des Trade-Unions, où, dit-il, se recrutera la future élite (prévision que les gouvernements travaillistes ultérieurs ont entièrement confirmée). A mon sens, il est regrettable que, dans les *Systèmes*, n'apparaisse pas assez la distinction entre cette élite « réformiste » et celle qui veut la conquête du pouvoir par la force, et à laquelle l'auteur s'intéressera tant, par la suite.

Quoi qu'il en soit, tel est l'aspect réel des choses. A côté, il y a les systèmes, que Pareto, du point de vue logique et à la lumière de la science économique, critique tout au long de son livre, mais en disant et redisant, avec insistance, combien la valeur pratique de semblables études est mince.

On peut, semble-t-il, schématiser de la façon suivante, bien qu'il ne l'ait fait lui-même nulle part, les critiques adressées par le maître aux systèmes socialistes :

1^o Inconsistance logique de ces doctrines, qui ont seulement une valeur du point de vue de la « logique des sentiments ». Pour employer le terme (peu satisfaisant d'ailleurs) dont il usera dans la *Sociologie*, ces doctrines sont des « dérivations ».

Les concepts qui sont à la base des théories socialistes sont scientifiquement inutilisables, par exemple celui de « liberté », ou celui d'une chose « naturelle ». Ainsi réfute-t-il le beau sophisme de Charles Andler : « Pour que la misère fût naturelle, ne faudrait-il pas qu'elle fût générale ? », en remarquant qu'alors, certes, la beauté des femmes n'est pas naturelle, puisqu'il y en a de laides ! A plus forte raison, les logomachies pseudo-juridiques concernant les « droits naturels » sont-elles dépourvues de toute valeur, de même les doctrines de la « solidarité », etc. Toutefois, il ne manque pas de faire ressortir que les tenants de l'école libérale sont tombés dans les mêmes erreurs, Bastiat, entre autres, dans sa controverse avec Proudhon touchant la légitimité de l'intérêt.

2^o Erreurs économiques de fond, compte non tenu de ce qui précède. Citons, par exemple, tout ce que Pareto dit sur le rôle du capital, aussi nécessaire dans un système collectiviste qu'en économie libérale ; sa critique du concept marxiste de plus-value, comme d'ailleurs du « fonds des salaires ». Tout ce qui touche au problème de la répartition est également de premier ordre.

3^o Les erreurs sociologiques. Ceux qui veulent appliquer des systèmes socialistes, dit Pareto, ne savent pas résoudre les problèmes sociologiques qui se posent à eux ; parmi ceux-ci, par exemple, le problème de la sélection : comment éliminer les éléments inadaptés de la société, comment, d'autre part, choisir ceux qui doivent occuper les postes de choix ? Le système actuel est à cet égard, très imparfait, certes ; mais il s'agirait de démontrer que les systèmes proposés seront meilleurs. Il est bien d'autres erreurs sociologiques que l'on peut relever dans notre domaine, non

seulement chez Saint-Simon, par exemple, mais même chez Marx.

Pourtant, les idées sociologiques de ce dernier, touchant le matérialisme historique et la lutte des classes, sont bien supérieures à ses théories économiques, et elles contiennent d'importants éléments de vérité. Pareto y insiste.

III

Quelle est l'attitude personnelle de l'auteur à l'égard du socialisme ?

A première vue, si on prend en main son livre pour ne l'examiner que sommairement, et surtout si on est soi-même socialiste, on en tirera la conclusion que c'est un pamphlet, sans doute plein de talent, mais certainement fort injuste.

Rien de plus inexact : la vérité, bien que paradoxale, c'est que, *dans le fond*, l'auteur y fait preuve de la plus grande impartialité. Comme ultérieurement, dans la *Sociologie*, la forme fait tort au fond.

Souvent sarcastique — et à quel degré ! — cette forme, dont Pareto use si volontiers, dissimule une pensée objective, puissante, originale, comme le montre un examen plus approfondi du texte. En voici quelques exemples, choisis au hasard :

« Le socialisme a été, au moins indirectement, un élément essentiel de progrès dans nos sociétés... La religion socialiste a servi à donner aux prolétaires l'énergie et la force nécessaires pour défendre leurs droits ; en outre, elle les a moralement relevés... Le socialisme facilite l'organisation des élites qui surgissent des classes inférieures et il est, à notre époque, un des meilleurs instruments d'éducation de ces classes » (Introd., § V).

Dans les *Systèmes*, comme ailleurs, Pareto ne cesse de s'attaquer au protectionnisme, « ce socialisme des capitalistes » et ce pour défendre les classes déshéritées (chap. II, § 2) ; et la critique qu'il adresse à la métaphysique de l'école libérale classique n'est pas moins dure que celle qu'il fait

aux théories socialistes (chap. XI). Que dire enfin de cette phrase (chap. X, § 2) : « La distribution des richesses se fait, au moins en certains cas, de façon aussi imparfaite que la sélection des hommes ; c'est en particulier le cas de la distribution effectuée par le moyen de l'héritage. »

Cela dit, il n'en est pas moins certain que Pareto n'avait aucune sympathie spéciale pour le socialisme. Du reste, pour quelle autre doctrine, au moins après son grand revirement, eut-il des sympathies ? Dans les *Systèmes*, il paraît encore se réclamer d'un idéal de liberté économique, selon lequel personne ne serait en mesure de dépouiller son voisin. Mais il ne le dit nulle part explicitement. De plus, cet idéal suppose, me semble-t-il, l'existence de la propriété privée et de l'héritage. Il devrait donc être par cela même l'adversaire du socialisme.

Cette absence de sympathie pour le socialisme ne s'explique en aucune façon, je le répète, par un attachement aveugle à telle doctrine différente du socialisme, à telle classe sociale opposée au prolétariat.

Que l'on veuille bien se reporter à ce que j'ai dit du tempérament de Pareto, de son horreur de la « prepotenza ». Non sans raison, il voyait dans le socialisme, un redoutable ennemi futur, pour la liberté en général, et pour la sienne propre en particulier (voir chap. III, § 6).

Mais tout cela est sans aucun rapport avec la valeur scientifique de son appréciation des théories socialistes, et de son effort, qu'il poussera bien plus à fond dans la *Sociologie*, pour dégager les réalités sociologiques qu'elles recouvrent et dissimulent.

Les *Systèmes socialistes* sont peut-être de tous les ouvrages de Pareto, le plus accessible. Le *Cours* ne s'adresse qu'aux économistes, et le *Manuel* aux fervents de l'économie pure ; le désordre du *Traité* est rebutant. Mais chacun peut faire son profit des *Systèmes*. Longtemps encore cet ouvrage conservera sa valeur propre, une valeur qui n'est pas seulement d'ordre historique.

CHAPITRE VII

CÉLIGNY (1901-1917)

I

Dans ce chapitre, il sera parlé de la vie de Pareto et de ses idées à partir du moment où il s'est fixé à Céligny jusqu'à son jubilé à l'Université de Lausanne, tandis que, dans les chapitres suivants, nous examinerons son œuvre et ce que furent ses dernières années.

Comme je l'ai déjà indiqué, c'est peu à peu que Pareto abandonna son enseignement à l'Université de Lausanne ; en mai 1916, il y donna une dernière série de conférences relatives à la sociologie.

C'est peu à peu aussi qu'il renonça à voyager. En 1907, il va à Turin. En 1906, et pour la seule fois de sa vie, il avait eu l'occasion d'enseigner en Italie durant quelques semaines, et ce fut l'Université de Bologne qui jouit de l'honneur de le recevoir. Sur invitation de celle-ci, il fit une série de cours relatifs à la sociologie. Peut-être fut-il alors question de l'y nommer professeur, mais, d'après mes renseignements, la question ne fut pas officiellement discutée. En 1916, par contre, cette université lui offrit — il en fait part à Sensini — la chaire d'économie politique, qu'il refusa pour raisons de santé.

Quoiqu'il se déplaçât peu, il continua d'être en rapport avec bien des savants, correspondant avec eux, ou recevant

leur visite¹. Je citerai parmi eux le jeune philosophe Giovanni Papini, qui vint en 1904 à Céligny et dont nous avons déjà cité l'excellent article sur le Maître².

En 1906, il reçut la visite simultanée de F. Enriques, auteur d'ouvrages importants sur la philosophie scientifique, et de E. Rignano, directeur de la Revue internationale *Scientia*, à laquelle il collabora.

En 1908, un jeune économiste autrichien, plus tard le célèbre J. Schumpeter, lui envoie un de ses écrits ; il vint le voir ultérieurement. En septembre 1911, il reçut la visite de l'historien Gaetano Salvemini, qui deviendra plus tard un antifasciste notoire et s'exilera aux Etats-Unis³.

Le début de cette période coïncide avec la publication de deux livres : les *Systèmes socialistes* (1901-1902) et le *Manuale* (1906), traduit peu après en français, mais avec d'importantes modifications d'ordre mathématique. Désormais, Pareto travaillera avec acharnement à son *Traité de sociologie générale* qui verra le jour, pendant la guerre, en italien d'abord, et ensuite, par les soins de Pierre Boven, en français. Cela explique, je pense, pourquoi il écrit alors fort peu d'articles.

Je ne parlerai pas ici des théories scientifiques de Pareto ; je me contente donc de formuler quelques observations au sujet de ces ouvrages dont il sera traité en d'autres chapitres.

¹ Ce qui suit, d'après les lettres de Pareto à Pantaleoni et à Placci. Je ne parle pas, bien entendu, des visites et séjours que firent auprès de lui ses disciples, dont il sera question un peu plus loin. Ceci n'est d'ailleurs pas le cas pour tous : De Pietri-Tonelli, que Pareto estimait fort (je suis allé le voir en me recommandant du maître), ne l'a jamais vu.

² Papini regrette que nulle part ne figure chez Pareto le nom de Vaflati, qui s'est occupé d'histoire des sciences. Pourtant, ils ont été en rapport, car, dans ce que je nommerai les appendices au fonds Pantaleoni, figure un projet de lettre de Pareto au premier. Par contre, Vaflati (voir son recueil de *Scritti*, auquel Pareto n'a pas souscrit, d'après la liste au début de l'ouvrage) cite Pareto plusieurs fois. Je signale cela pour le cas où quelqu'un voudrait approfondir cette petite question.

³ Bien que ce soit en dehors du sujet, qu'on me permette de raconter ceci : en 1934, je dinai à Yale avec ce savant, qui me déclara : « M. Bousquet, je suis trop vieux pour voir la fin du fascisme, mais vous, vous verrez cela. J'espère bien qu'on pendra le pape à cette occasion. Pensez alors à moi. » Le fascisme a disparu, le pape n'a pas été pendu, Salvemini vient de quitter ce monde.

Pour ce qui est des *Systèmes socialistes*, (voir chap. VI), la publication de ce livre fit naître une polémique où, selon moi, Pareto n'eut pas le beau rôle. Sur ce point, je crains d'être en désaccord avec l'orthodoxie parétienne¹.

Dix-sept ans avant la publication des *Systèmes socialistes*, un tout jeune homme, Gaetano Mosca, avait publié un ouvrage, à mon sens, fort remarquable, *La Teoria dei Governi*. Comme d'autres, j'ai été frappé à la lecture de son premier chapitre des ressemblances évidentes entre ses théories et celles de Pareto, touchant les élites gouvernementales. Je pense qu'il s'agit là d'une de ces nombreuses rencontres fortuites dans l'histoire des sciences. Mosca ayant très courtoisement demandé que Pareto reconnût sa priorité, celui-ci refusa, disant que les points de ressemblance se ramenaient à des idées banales, déjà énoncées par Buckle, Taine, et d'autres encore. Tout ce que Mosca put obtenir, ce fut d'être mentionné dans une note du *Manuale* (d'ailleurs non traduite dans le *Manuel*), d'un ton insolent et injuste².

Lorsqu'on songe à l'empressement avec lequel Walras reconnut la priorité de Jevons, et au fait qu'ensuite ces deux esprits généreux se réjouirent en découvrant qu'ils avaient eu un précurseur commun en la personne de H. H. Gossen, on peut estimer que notre auteur eût été mieux inspiré en imitant cet exemple. Cela aurait été à la fois plus adroit et plus équitable. Mais il maintint toujours son point de vue avec obstination.

Dans cette affaire, nous voyons donc Pareto sous un aspect qui n'est pas inattendu : son caractère impérieux ne

¹ Voir la brochure *Pareto e Mosca*, par A. DE PIETRI-TONELLI, publiée d'abord dans la *Rivista Internazionale di Scienza Sociali* et, de Mosca lui-même, *Piccola polemica*, dans *Partiti e sindacati*, etc. Je partage en la matière l'avis du maître Einaudi (Etude sur Pigou, *Riforma sociale*, 1928, note, p. 164, où il compare le caractère de Pareto à celui de Pantaleoni).

² Chose curieuse, les publications subséquentes de Mosca sont bonnes, mais ne marquent aucun progrès, en originalité et vigueur, tandis que Pareto développera sans cesse davantage ses facultés intellectuelles.

souffre pas qu'on oppose à ses dires la moindre contradiction¹. En voici un exemple remontant à cette même époque : agacé par des critiques, il répond dans le *Giornale degli Economisti* de février 1902 qu'il ne répondra pas ; qu'étudiant à Turin, il avait un jour cru que son professeur s'était trompé, mais que, ayant eu le bon esprit, avant d'aller le voir, de mieux étudier sa leçon, il avait compris sa propre erreur et ne perdit pas ainsi une bonne occasion de se taire. Ne pourrait-on répliquer que le correspondant du *Giornale* n'était peut-être pas un étudiant ?

Plusieurs disciples m'ont d'ailleurs confirmé que ce fut là une de ses faiblesses, et qui ne disparut pas avec l'âge, bien au contraire. On recommandait à ceux qui allaient le voir la plus grande prudence : « Surtout, pas de contradiction », disait Pantaleoni à F. Vinci, avant son pèlerinage à Céligny.

L'autre défaut de caractère est de même ordre : Pareto était très accessible à la flatterie, et cela peut expliquer qu'il se soit parfois entouré de personnes qu'il aurait pu mieux choisir, quant au rôle qu'il entendait leur faire jouer. Mais je ne désire pas insister là-dessus.

Pour ce qui est maintenant du *Manuel*, il s'agit du livre qui a établi sa réputation internationale de théoricien de l'économie pure². La partie qui en traite magistralement, alterne avec d'autres, avec une *Introduction à la science sociale*, par exemple, qui est essentiellement antihumanitaire et antiradicale-socialiste (de même que l'*Introduction à la science sociale* de Spencer est, sans cesse aussi, une

¹ Ajoutons pourtant ceci : 1° lui-même a écrit à Pantaleoni que ce sont les justes observations de Sorel, à propos de son *Cours*, qui ont été à l'origine de leur amitié ; 2° le professeur Amoroso lui ayant, m'a raconté ce dernier, écrit une première fois, Pareto, qui avait semblé ne pas comprendre ce qu'il disait, reconnut, après une seconde lettre, que son correspondant avait eu raison de lui poser sa question.

² Je renvoie à mon *V. Pareto* pour ce qui est du fait que de ses quatre ouvrages, c'est celui que j'aime le moins. On trouvera chez Sensini (*Rivista di Politica Economica*, 1957, p. 1 et suiv.) de bonnes observations sur le *Manuel*, en particulier § 4 et § 5.

glorification de l'idéal libéral). Dans ces deux écrits, il y a cependant beaucoup de choses d'une indiscutable valeur scientifique du point de vue des études sociales et dont la lecture est instructive, chez Pareto tout au moins, comme étape vers la *Sociologie*.

Si donc le *Manuel* a rendu célèbre Pareto comme économiste mathématicien, il est bon de noter — en raison de certaines critiques que cette œuvre lui a values — que, par deux fois au moins (dans une lettre à Pantaleoni du 19 février 1897 et dans une autre lettre de beaucoup postérieure à Vinci), il écrit à ses correspondants que l'usage des mathématiques est chose secondaire : ce qui importe, affirme-t-il, c'est l'étude des sciences sociales dans un esprit scientifique. Nous l'avons déjà dit, mais nous tenons à y insister encore.

II

Après le *Manuel*, Pareto va rédiger le dernier, et, à mon sens, le plus important de ses ouvrages, le *Traité de sociologie générale*. En 1910, six chapitres en sont achevés. En 1912, il écrit à Sensini qu'il en voit approcher la fin ; mais l'ouvrage ne paraîtra que trois ans plus tard. Avant d'en parler, indiquons d'abord un fait important, conséquence de ses publications d'ordre économique.

En effet, à mesure que le temps passe, Pareto va avoir peu à peu en Italie¹ des disciples enthousiastes, qui diffuseront sa pensée d'économiste. Le plus ancien en date, et non le moins fidèle, est Guido Sensini, qui entra en rapport avec le maître dans les premières années du siècle (1904) et publia ensuite une thèse retentissante, la *Teoria della Rendita*.

¹ Je ne crois pas qu'il y en ait eu ailleurs ; par exemple, en France, Aupetit, puis Antonelli, se réclament, le dernier surtout, de Walras. On pourrait, je pense, parler plus justement de sympathisants, comme dans le cas de Schumpeter. Le Portugais Osorio fut, je crois, son élève à Lausanne ; mais, aucun de ceux qui suivirent ses cours n'a fait une carrière scientifique notable.

Il est difficile d'opérer ici un classement et je m'excuse si j'oublie des noms. Parmi les plus fervents, citons, par ordre alphabétique, Luigi Amoroso, mathématicien venu à l'économie politique, Borgatta, le statisticien Mortara, l'anglo-italien R. A. Murray, feu mon ami très cher A. De Pietri-Tonelli, St. Scalfati qui, de tous a, je crois, le plus fréquenté le maître, F. Vinci. Parmi les admirateurs peut-être moins orthodoxes, faudrait-il placer : Bresciani-Turroni, Cabiati, Marco Fanno, V. Furlan, C. Gini, Griziotti, Umberto Ricci, de Stefani, G. del Vecchio. Quant à l'officier Enrico Barone, rallié à la théorie économique, il était d'une génération quelque peu antérieure. Mais, en dehors même de ceux qui se réclament, plus ou moins directement, de lui, Pareto aura aussi parmi ses compatriotes en nombre croissant, des admirateurs, qui cependant n'entendent pas être ses disciples, un Luigi Einaudi, par exemple, ou un P. Jannacone et, bien entendu, Pantaleoni. Seulement, tout cela ne se fera que peu à peu, et, dans la période que nous examinons, les antagonismes déclarés l'emportent encore sur les attitudes de conciliation. Il faudra de longues années¹ pour que le maître apparaisse ce qu'il est : un des plus grands économistes de son temps, et sans doute, le plus grand que l'Italie ait jamais connu. La chose n'est pas allée sans heurts.

Le fait que Pareto eut ainsi des disciples enthousiastes², agaçà, en effet, quelque peu de bons esprits qui, tout en reconnaissant sa valeur, étaient moins favorables aux jeunes gens qui se réclamaient de lui. En 1912, le professeur Jannacone publia dans la *Riforma Sociale* un article mordant, intitulé : « Il Paretaio », c'est-à-dire « le piège à oiseaux ». Rendant hommage au Maître, il se plaint que ses disciples

¹ Néanmoins, il écrit à Sensini (5 avril 1917) qu'une lettre d'un substitut de Macerata, portant comme adresse : « A Vilfredo Pareto », lui est parvenue, ce qui lui fait grand plaisir.

² Ils n'ont pas constitué, je crois, une véritable école, car ils n'ont pas été solidement groupés entre eux au moyen, par exemple, d'un organe commun. Ce fut plutôt un état d'esprit, avec des nuances individuelles marquées.

répètent sans cesse exactement ce qu'il dit et que tel de ses adorateurs le pille sans même le citer : ces « Parétiens » devraient plutôt continuer son œuvre, comme Pareto développa celle de Walras¹. Pareto répondit dans la *Libertà Economica* de juillet 1912, pour défendre vigoureusement les siens.

Voici maintenant la contre-partie : parmi ses étudiants de Lausanne, et bien différent des fidèles, comme Pierre Boven, pour l'économie mathématique, ou Marie Kolabinska pour la sociologie, un hérétique s'était glissé, un certain B. Samsonoff. Ce dévoyé avait rédigé une thèse sur la rente (qui est d'ailleurs loin d'être un chef-d'œuvre), et où on peut lire, entre autres audaces : « Nous refusons de suivre M. Pareto lorsqu'il affirme que... »² Ce refus d'obéissance *perinde ac cadaver* était un crime affreux. Samsonoff déclaré anathème fut, comme me le dit Pierre Boven, en son style de procureur général honoraire du canton de Vaud, « jugé, condamné, et exécuté dans les vingt-quatre heures ».

Au début du siècle, les rapports entre Pareto et les représentants officiels de l'économie politique en Italie étaient donc, à de rares exceptions près, fort tendus. Très conscient de sa valeur, il n'essaye pas, par des concessions de forme, de s'en procurer les bonnes grâces. Sa correspondance et ses publications en font foi : « Excepté tel ami personnel, écrit-il à Sensini le 8 décembre 1904, comme le professeur Pantaleoni, tous ceux qui en Italie se croient savants en économie politique, me tiennent pour le plus âne parmi tous les ânes qui s'en occupent. » A plusieurs reprises, il se plaint, dans ses lettres à Pantaleoni (17 juillet

¹ Bien que cela n'ait pas beaucoup d'intérêt, je ferai pourtant observer que parmi les ouvrages critiqués par lui, deux sont des livres d'enseignement. Or, combien de fois le nom d'Euclide figure-t-il dans les livres élémentaires de géométrie ? Par contre — et je pense ne faire de tort à personne — pas un de nous ne peut prétendre, ni d'ailleurs, j'imagine, ne prétend, occuper par rapport au maître le rang qu'il a par rapport à Walras.

² Chose peut-être plus grave encore aux yeux du maître, Samsonoff dit que trois auteurs allemands bien oubliés, von Herrmann, von Mangoldt et Schäffle, peuvent, à certains égards, être considérés comme des précurseurs de Pareto, pour ce qui est de cette théorie.

1907, puis 15 septembre 1917), de ces économistes et de leur « Camorra ». Mais de son côté, et encore plus tard¹, il déclare : « Si on me disait : Dépensez un centime et vous persuaderiez tout le monde de vos théories, je ne le dépenserais pas. Il m'est indifférent, mais absolument indifférent, que les professeurs italiens demeurent dans leur ignorance et leur imbécillité. » On voit le ton².

Il s'est en particulier moqué d'un certain professeur Valenti, auteur d'un petit manuel qui, après tout, n'est pas pire que bien d'autres³; et surtout parce qu'il avait écrit « Le prix est une manifestation concrète de la valeur » (voir chap. III, § VIII). Mais replacée dans le contexte, cette affirmation naïve est un peu moins ridicule qu'elle ne le semble⁴.

III

Après le *Manuel*, nous l'avons dit, Pareto, absorbé par la préparation de sa *Sociologie*, ne publie plus guère d'articles de caractère scientifique. Mais certaines autres manifestations de sa pensée, aujourd'hui bien oubliées, doivent être rappelées ici, parce qu'elles caractérisent sa personnalité.

Au chapitre II, il a déjà été question de ses opinions sur le catholicisme à son époque; mais il a abordé d'autres sujets encore.

Voici d'abord un très curieux article paru dans l'*Idea liberale*, du 19 février 1905, sur les troubles sociaux en

¹ Lettre à son disciple Vinci, dans *Analisi economica* (1940), de cet auteur, p. 11 et suiv.

² Loria est un « asino ammaestrato » (lettre à Pantaleoni, 31 août 1917). Jadis, il aimait à se distraire en écoutant des opérettes; cloué à Céligny, Pareto « substitue aux opérettes les élucubrations de nos grands économistes » (lettre à Sensini, 16 septembre 1921).

³ Ce qui, je le reconnais, n'est pas un bien grand compliment.

⁴ L'auteur écrit : « Le prix peut être considéré comme la manifestation concrète de la valeur. Si la valeur est la capacité qu'a un bien d'obtenir dans l'échange une certaine quantité d'autres biens, le prix est cette quantité. » A mon sens, bien plus grave est une autre bourde des *Principii di Scienza economica* (chap. V) que Pareto a relevée, mais sans y insister : Valenti semble s'imaginer qu'il existe une « loi des proportions définies », selon lesquelles les facteurs de la production seraient associés.

Russie et leur répression par le gouvernement du tsar : « En Italie, on proteste, mais non contre les incendies, meurtres et pillages, etc. Les gouvernements doivent-ils donc laisser faire, ou bien est-ce le devoir du seul gouvernement russe ? On affirme qu'il n'a pas le droit de se défendre, puisqu'il n'est pas constitutionnel ni issu du suffrage. Mais le gouvernement italien est, lui, constitutionnel, il devrait donc avoir le droit de se servir de la force ; mais que s'est-il donc passé en 1904 en Italie, à l'occasion de tentatives de grève générale ? En réalité, notre bourgeoisie est en pleine décadence ¹.

« On dit que les manifestants, comprenant des femmes et des enfants, n'étaient pas armés, mais si, demain, en régime socialiste, quarante mille personnes de ce genre envahissaient le Parlement socialiste, que faudrait-il faire ? Si cela leur est permis, elles deviendraient maîtresses d'une ville, voire d'un Etat. Il y a là une contradiction : on veut le régime de la majorité, mais on laisse faire la minorité ; on blâme la violence, mais non quand elle est le fait des révolutionnaires. La vérité est qu'il est permis à la nouvelle élite de faire ce qu'elle veut, tout le reste étant illicite. Les Krumiri [les ouvriers « jaunes » antisocialistes] sont victimes d'agressions, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, et personne ne proteste contre cet emploi de la force. En France, les maisons des bourgeois sont incendiées et pillées également impunément à l'occasion de grèves. Le gouvernement français emprisonne et exile Déroulède et ses partisans réactionnaires, qui voulaient le renverser. Très bien ; mais quand le tsar emprisonne Gorki, alors nous protestons. Napoléon III était un infâme, parce qu'il a enlevé à l'antichrétien Renan sa chaire, mais aujourd'hui on enlève à Brunetière la sienne, parce qu'il est trop catholique, et c'est encore très bien. En général, si on touche un cheveu, quelque part, à un socialiste, toute

¹ Sur cette décadence, cf. un article de Pareto dans *Il Regno*, janvier 1904, n° 5.

l'Europe s'indigne, et même l'Amérique. Si on persécute un réactionnaire, personne ne s'en soucie. »

Les contradictions que Pareto relève dans tous ces raisonnements sont indépendantes des régimes considérés ; mais la logique des sentiments est une chose, et la sienne en est une autre.

C'est surtout vers 1911 que nous le voyons prendre parti sur divers problèmes du jour¹. En ce qui concerne les chemins de fer italiens qui devaient être nationalisés, et d'ailleurs marchaient très mal, il déclare dans une de ses lettres (mais est-ce sérieusement ?) qu'il se rendra de Modane à Turin en voiture à cheval et que ce sera beaucoup mieux ainsi².

Adversaire acharné de la nationalisation, il préfère encore un système de gestion coopérative³ par le personnel. Nous n'insistons pas sur ce point, qui ne devrait pas être omis d'ailleurs dans une étude complète de la pensée parétienne.

On ne s'étonnera donc pas de le voir prendre parti, la même année, contre le monopole des assurances dans son pays⁴. Ce monopole serait établi, dit-il, en faveur des seuls « spéculateurs » (dans le sens technique que Pareto donne à ce terme) : les réserves mathématiques des anciennes compagnies serviront à acheter aux banques des titres d'Etat, et, ainsi allégées, elles pourront financer les entreprises industrielles desdits « spéculateurs ».

En 1911 encore, Pareto répond, à une enquête de la *Nuova Antologia* du 1^{er} juillet sur le féminisme, qu'il ne

¹ Dans un article de la *Gazette de Lausanne* du 5 juin 1907, il rappelle qu'il y avait annoncé, le 3 décembre 1906, la fin de la période de prospérité économique.

² On me signale que, vers 1900, à Lausanne, Pareto faisait ses visites en voiture, le dimanche, mais le trajet Modane-Turin est tout de même autre chose !

³ On trouvera dans une lettre à Pantaleoni (16 décembre 1897) de longs et intéressants développements touchant les coopératives. Au sujet de cette solution dans le cas des chemins de fer, voir ce qu'il dit dans le *Giornale d'Italia* du 27 janvier 1914 et dans sa préface à Mercadante, *Le Ferrovie ai Ferroviari* (une brochure, Milan 1911, avec une lettre de G. Sorel).

⁴ *Giornale d'Italia* des 14, 20 et 26 juillet 1911 ; il dit en avoir déjà traité dans la « Revue de mon ami Sorel » ; je n'ai pu me procurer ce dernier texte.

voit pas de mal à ouvrir toutes les professions aux femmes, mais il ne leur conviendra pas toujours d'user de cette faculté. Quant aux droits politiques, il est illogique que les admirateurs du suffrage universel les refusent aux femmes : ils le font par crainte d'avoir une Chambre contraire à leurs opinions ; en somme : « Le peuple est souverain, mais il doit voter comme il nous plaît. »

En dehors du point de vue juridique, les femmes doivent-elles modifier leurs habitudes présentes ? Il semble qu'en ceci les goûts des hommes en décideront en grande partie. Le type vers lequel évoluent les femmes américaines, mi-mâles, mi-femelles, déplaît beaucoup à Pareto. Si la femme cesse d'être une mère pleine d'affection pour ses enfants, ce sera certainement la dissolution de la société telle que nous la connaissons depuis des siècles.

On nous dit que la future société sera meilleure que l'ancienne, mais on aimerait en avoir des preuves. Le féminisme est bon dans la mesure où il combat certains préjugés, mais il se pourrait que ses efforts fussent vains, s'ils cherchaient à modifier nos sociétés.

Cependant, dans ce domaine des goûts et des tendances, son activité principale est dirigée contre le vertuisme. Son petit livre, *Le Mythe vertuiste*, publié en français, puis en italien (voir chap. III, § VIII), est une introduction agréable à sa pensée sociologique. Selon Pareto, il serait absurde de vouloir réfréner un certain nombre de manifestations littéraires d'un instinct que tout le monde ressent : cela entraîne une restriction inadmissible de la liberté de chacun, et c'est, de plus, inutile et probablement même fâcheux, en ce que la grandeur d'un pays est sans rapport avec les mœurs plus ou moins chastes de ses habitants et surtout, de ses dirigeants. En guise de conclusion, il expose quelques-unes de ses thèses fondamentales sur le rôle des sentiments dans la société et il formule cette pensée très vraie, quoique paradoxale pour le lecteur non averti, habitué à voir en Pareto l'homme le plus sceptique à l'égard de toutes les

fois et de toutes les convictions : « Rien de plus pratique que l'idéal. »

Il s'attaque, entre autres, à Luzzatti, déjà cité (chap. II, § IV) et dont le ministère tomba d'ailleurs en 1911 sur un vaste programme « social et éthique » : protection des animaux, répression des abus de la vivisection, de l'alcoolisme, de la pornographie et de la traite des blanches.

En octobre 1910, un congrès de vertuistes s'étant réuni à Paris, notre auteur se déchaîne (*Resto del Carlino*, 22 octobre 1910). Il ne devra plus y avoir, dit-il, en vitrine que la *Vie des saints*, et principalement, sans doute, celle de saint Louis Gonzague, qui doit être le patron de ces messieurs. « J'avertis les libraires afin qu'ils n'exposent pas mon *Mythe vertuiste*, car il vise à détruire les théories du St Concile de Paris. » Leurs projets de lois sont, à ce que l'on dit, inspirés par « nos cléricaux » : si c'est vrai, ces derniers se trompent et ils risquent d'être persécutés comme ils l'ont été en France, car leur salut est dans la liberté. « Ils peuvent justement réclamer que la loi observe la neutralité entre eux et leurs adversaires ; mais, s'ils réclament son aide pour imposer leur morale aux autres, ils perdent tout titre à se plaindre, du jour où leurs adversaires voudront leur imposer la leur. »

C'est, semble-t-il, surtout au nom de la liberté individuelle, ai-je dit, que Pareto lança ses attaques contre les vertuistes. Mais, sans doute, eût-il accepté le point de vue de Méphistophélès, chez Goethe : « Der Gott, der Bub und Mädchen schuf... »

Il n'a pas lancé de telles attaques contre la propagande antialcoolique, encore qu'il ait été agacé par certains de ses aspects (on en trouvera des échos dans la *Sociologie*). Il avait incité Yves Guyot, qui le fit, paraît-il, à écrire, sur le vin, le pendant de ce qu'il avait écrit lui-même au sujet de l'instinct sexuel¹.

¹ Voir le *Mito Enofobo* (1932), d'un fidèle admirateur du maître, T. Giacalone Monaco. Notons qu'on trouve chez Pareto une attaque contre les exagérations des adversaires de l'antialcoolisme (*Systèmes socialistes*, t. I, p. 468).

Pareto apprécia toujours beaucoup le vin de bonne qualité, et il n'aurait pas voulu que des puritains l'empêchassent d'en boire. Sans doute aurait-il approuvé Sir Tobias, dans *The Twelfth Night* de Shakespeare :

« ... and ginger shall be hot in the mouth too »

mais avec cette grande différence qu'il ne dépassa jamais les bornes de la tempérance. C'est à propos des femmes qu'il confie à son ami Pantaleoni (1^{er} avril 1905) : « Un bon verre de vin du Rhin, de Château-Yquem, de Pommard, tout cela est aussi une bonne chose, mais il ne faut pas s'enivrer, ni même passer tout son temps à penser au vin. »

Innombrables sont les preuves de son goût pour les crus de marque. « Buvons, en attendant, le vin de Cécubo ! », aimait-il à s'exclamer (lettre à Sensini, 23 octobre 1918). Son disciple Murray se fit un plaisir, m'a-t-il raconté, de lui faire un envoi d'Allati, célèbre vin de l'île d'Elbe. Sa cave était fournie en vins de choix. Il détestait donc les fanatiques de l'antialcoolisme. Or, je le tiens de Pierre Boven, il y avait alors deux savants vaudois du nom de Forel, dont l'un naturaliste et sismologue réputé, était à l'Université de Lausanne le collègue de Pareto, tandis que l'autre, Auguste, son cousin, de renommée universelle par ses études sur les fourmis (« Forel-fourmis »), enseignait la psychiatrie à l'Université de Zurich et s'était fait en Suisse l'apôtre de l'antialcoolisme. Invité par son collègue, le Forel de Lausanne, Pareto, se croyant prié par l'autre, lui écrivit fièrement : « Je vous informe que je ne saurais prendre un repas sans consommer de vin. »

IV

Mais, autre chose de plus important marque la fin de cette période et doit retenir notre attention : la guerre de 1914-1918.

J'en ai déjà parlé assez longuement dans mon *V. Pareto* et je me résume, en ajoutant quelques références nouvelles¹.

Tout d'abord notre auteur s'en occupa avec un désintéressement presque inhumain, comme s'il s'agissait d'événements qui ne le touchaient pas. On trouvera chez lui une bonne étude sur les causes du conflit², tandis que la question des « responsabilités » lui paraît ridicule à étudier.

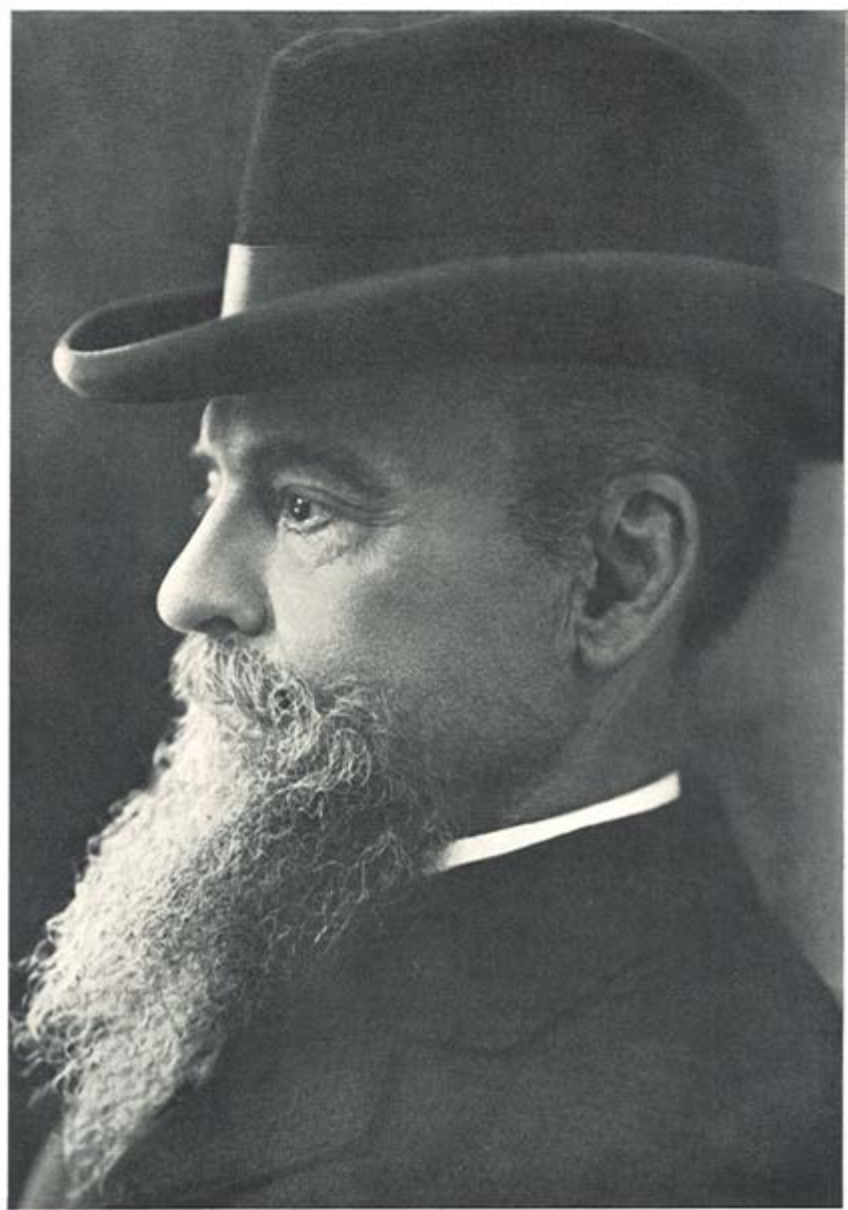
Pour ce qui est de la violation de la neutralité belge, il l'avait prévue dès 1901. En septembre 1914 déjà, il annonce également que la guerre sera longue et, en fin 1915, il rédige un article où il prévoit que les épargnants en feront les frais, en raison de l'inflation. Il avait prévu aussi qu'après la guerre il y aurait une courte période de prospérité, suivie d'une crise plus longue, qui fut celle de 1920.

Pour ce qui est de l'issue du conflit, il ne s'est pas trompé, en ce sens que, dans un article de 1915, il ne résout pas la question, on a bien l'impression qu'avant la guerre, il était porté à penser que l'Allemagne l'emporterait : ainsi, dans la *Sociologie*, il compare la France de 1913 à Athènes, et l'Allemagne à Philippe de Macédoine. En tout cas, il déclare, dans l'article dont nous parlions, que ce ne sera pas « la dernière guerre ». Ce qui pouvait paraître alors une hérésie, semblait évident déjà en 1926, quand je rédigeais mon premier *Pareto*, et a aujourd'hui de nouveau une signification particulièrement sinistre³.

¹ Ce que j'y ai écrit, p. 175 et suiv., est confirmé, notamment, dans un article d'Arcari : « Pomeriggio con V. P. », *Resto del Carlino* du 11 janvier 1915, et lettre à Vinci (22 juin 1915).

² Il affirme que c'est un conflit entre nations ploutocratiques, d'une part, et de l'autre, militaristes. C'est vrai, mais il me semble qu'il n'a pas tenu assez compte du réveil de sentiments patriotiques, nationalistes, militaristes, dans tous les pays, selon le rythme ondulatoire qu'il a étudié dans la *Sociologie*, où ce réveil est d'ailleurs noté. Dans ce livre paru à cette époque, Pareto s'est abstenu de faire allusion à la guerre, mais il en a traité, les hostilités terminées, dans *Fatti e teorie* (Epilogue).

³ Après la guerre, dans *Fatti e Teorie*, il analysa les causes de la défaite allemande. Or, en 1914, déjà, il soulignait la sottise des Allemands du point de vue diplomatique : l'absence d'un Bismarck s'est fait cruellement sentir chez eux. « Si, en août de cette année, nous avions eu un Bismarck, nous aurions eu, tôt ou tard, l'Empire Romain, capitale Berlin » (déclaration à Arcari, « Pomeriggio », cité ci-dessus ; voir aussi *Giornale d'Italia* du 16 novembre 1914).



En mai 1915, l'Italie se rangea aux côtés de l'Entente¹.

Ceci m'amène à poser la question : Pareto a-t-il aimé l'Italie ? Jusqu'à ces tout derniers temps, je m'étais toujours construit un Pareto « italianissimo »², et certaines de ses attitudes me semblaient analogues à celles d'un amoureux qui se prend, parfois, de querelle avec l'objet de sa flamme. Mon idée était peut-être exacte, mais je déclare aujourd'hui être dans l'incapacité d'en fournir la moindre preuve, cet amour étant, en tout cas, demeuré bien secret. Comme il s'agit d'une question dont la solution pourrait heurter les sentiments de certaines personnes, je me contente de fournir ici les pièces du dossier, du moins celles dont j'ai eu connaissance.

C'est surtout dans les lettres à Pantaleoni que, durant un tiers de siècle, l'on trouve des expressions d'indifférence, ou d'hostilité, jamais d'attachement, à l'égard de son pays. En voici quelques exemples³ :

1891 : « Je n'ai plus envie de retourner en Italie. »

1893 : « En 1868, j'ai été appelé sous les drapeaux à Florence, et cela suffit pour montrer que je suis Italien, mais, s'ils veulent que je sois Français, je me ferai un plaisir de les contenter. »

Le 15 octobre, dans ce même quotidien, notre ex-pacifiste remarquait que les Franco-Anglais étaient mal préparés, les fonds du budget ayant été affectés à des buts électoraux : « Mais les Etats se défendent avec des armes, et non au moyen des bavardages des politiciens. »

¹ Pour la période précédente, Pareto déclare à Arcari qu'il a, par atavisme, des sympathies pour sa cause, et qu'il serait disposé à faire des sacrifices pour elle (mais voir ce que j'ai dit au chap. V, § I, touchant la réquisition de ses titres). Il semble avoir été en 1911 hostile à la campagne de Tripolitaine (*Sociologie*, § 1705, n. 2, et *passim*).

² Voir ce que j'écrivais dans le *Giornale degli Economisti* (novembre-décembre 1955), fin du § 2 de mon article. Le professeur Giacalone Monaco nourrit l'opinion que j'avais alors (voir son introduction aux lettres à Placci). Mais la preuve qu'il donne du patriotisme de Pareto, une citation de quelques mots, me semble bien peu probante, pas plus que le : « Espérons la victoire », qu'on lit dans une lettre à Vinci (22 juin 1915), ou le fait qu'il ait célébré au champagne la victoire finale des armes italiennes. J'aimerais mieux lire quelque part dans son œuvre, ces trois mots accolés : « Trente et Trieste », dans l'esprit de l'époque. Or, à ma connaissance, ils n'y figurent pas.

³ Je me contente, le plus souvent, de donner l'année de ces lettres. Le professeur Murray m'a dit que, lors de sa visite en 1910 à Céligny, son hôte lui avait paru être entièrement détaché, tant de l'Italie que de la France.

1896 : « Je ne retournerai sans doute plus en Italie. »

1897 : « Si les Italiens ont eu un Crispi, c'est à cause de leur manque de moralité. » « En Italie, je n'ai pas eu un instant de bon. » « J'espère terminer ma vie, là où on ne peut être condamné que par des juges [et non par l'Administration qui vous assigne à résidence forcée]. »

1898 : « Il suffit que tu entendes, « Italie », et tu prends feu ; tu deviens nationaliste. » « Je ne veux pas être en Italie, même en peinture. » « Le beau pays que ton Italie. » « Ta belle Italie. »

1909 (2 février), Pareto déclare ne rien vouloir savoir de l'Italie et, le mois suivant : « S'il y a une guerre avec l'Autriche, les Italiens sont à Vienne dans deux ou trois jours. »¹

1914 (29 septembre) : « Tu n'es pas encore désireux de te ranger aux côtés de l'Entente ? »

1918 (9 avril) : « Je suis indemne de l'épilepsie (nationaliste) qui paraît avoir frappé une grande partie des habitants de ce globe terraqué. » Le 28 août, il trouve Pantaleoni un croyant trop ardent de la foi nationaliste².

1921 (22 mai) : « Si je retournais en Italie, dans le beau pays où le *si* résonne... » « Les tribunaux italiens ne m'inspirent pas confiance » (17 juin).

Tout cela est confirmé par son « Journal » de 1918, dont j'ai donné des extraits inédits dans le numéro spécial du *Giornale* de 1948 et qu'a publié depuis lors en entier le même *Giornale*. Toutes ses sympathies vont aux « défaitistes » italiens (à cause, je pense, des rigueurs qui les

¹ Il m'a été confirmé qu'il aimait à se livrer à des considérations militaires sarcastiques dans cet ordre d'idées. Cf. lettres à Sensini (23 octobre 1918 et 7 janvier 1919, « maladie patriotarde » qui se manifeste dans le discours d'un professeur italien.

G. Sorel, au moins, « sait conserver son sang-froid », dit Pareto. Or, en vertu même de ses théories, c'est grâce à la religion du patriotisme que les Alliés ont finalement pu remporter la victoire !

² Et ceci, un peu plus tard : « Qu'importe qu'il y ait à Céligny un ermite qui ne partage pas les enthousiasmes d'aujourd'hui. Je suis l'ami du métaphysicien Croce, du socialiste Turati, de Colajanni, enthousiastes comme toi, de Sorel qui incline au bolchévisme, de cléricaux, etc. ; je puis donc rester ton ami tout en ayant des théories différentes des tiennes. » (30 nov. 1918.)

frappent et toujours selon les réactions que nous avons déjà observées chez lui si souvent). D'autre part, une personne qui a bien connu Pareto en ses dernières années me disait que quand il parlait de ses « chers compatriotes », c'était là chez lui le comble du sarcasme¹.

V

Pourquoi en a-t-il été ainsi durant toute la vie du maître ? Est-ce parce qu'on ne lui a pas fait la place à laquelle ses qualités intellectuelles, absolument exceptionnelles, lui donnaient droit ? Peut-être.

Il est certain, en tout cas, que la prétendue « Camorra » a été lente à apprécier publiquement sa valeur ; en particulier, Pareto ne fut jamais membre de l'Académie dei Lincei. On a de lui une lettre à Pantaleoni du 9 janvier 1917, assez indifférente, touchant l'élection d'un certain Supino qui fut alors nommé ; celui-ci mérite de passer à la postérité au même titre que le vicomte d'Iriart d'Etchepare, préféré par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paul-Louis Courier².

Seulement lorsque plus tard, en 1922, on lui propose d'en être nommé membre correspondant, il hésite d'abord, comme il le confie à Pantaleoni, puis refuse, sans doute en raison du passé, mais avec courtoisie, et il gardera en public le silence à ce sujet. Par contre, il avait été élu le 23 juin 1918 à l'Académie des Sciences de Turin, et sa lettre de remerciement est fort chaleureuse³.

¹ On peut même estimer qu'il eut parfois des gestes un peu théâtraux à ce point de vue. Il se promenait un jour en voiture, m'a dit une personne particulièrement bien informée, en direction de la frontière. Aux approches du poste italien, et en apercevant le drapeau : « Tournez, cria-t-il au cocher, je ne veux pas voir ça, tournez immédiatement, vous dis-je. »

² On notera que le ridicule système français des candidatures à poser, et des visites à faire, n'existe ni en Italie, ni ailleurs, par exemple, aux Pays-Bas.

³ Communication du président de l'Académie, P. Jannacone, à l'auteur (5 mai 1954).

D'autre part, à Lausanne, l'Université organisa pour lui, en juillet 1917, une très belle fête de jubilé¹, à laquelle assistèrent en pleine guerre, de nombreux savants suisses et étrangers, des Français et des Allemands se trouvant ainsi réunis en pays neutre ; la France s'y trouvait représentée par MM. Charles Gide et Bouvier, ce dernier à titre de délégué officiel de l'Université de Lyon.

Un incident se rattache à la célébration de ce jubilé. Le Gouvernement italien avait cru devoir le nommer « Commendatore » ; Pareto, se jugeant offensé par cette distinction, ridicule à ses yeux, la refusa. Certes, ce titre ne représente pas grand chose², mais enfin, si on se place au point de vue du gouvernement italien, il y avait là, tout de même, de sa part un geste, peut-être méritoire, à l'égard d'un homme qui toute sa vie n'avait cessé de s'attaquer aux gouvernants de son pays !

Au fond, Pareto désirait-il être honoré ? Cela est possible, mais assurément il n'en avait nul besoin : en quoi l'opinion de la postérité sur l'auteur du *Manuel* et de la *Sociologie* serait-elle aujourd'hui influencée par des futilités qui répondent néanmoins à un besoin chez tant d'hommes ?

Mais peut-être aussi, cela lui était-il indifférent, car il vit de plus en plus retiré du monde. Déjà, le 17 juin 1913, il déclarait à Pantaleoni n'avoir plus d'enthousiasme pour rien, pas même pour la science, mais seulement la « résignation qui naît du fait de comprendre combien grande est mon ignorance ». S'il avait pu, ajoute-t-il, venir plus tôt à la science, saisir plus vite ce qu'il y avait à faire, il aurait pu réaliser une œuvre scientifique plus considérable.

¹ L'Université a édité en 1920 une plaquette, qui fut traduite et publiée la même année par G. Borgatta, dans la *Riforma Sociale*.

² Le maître Luigi Einaudi me disait un jour ironiquement : « On offre ça à des gens qui ne savent même pas ce qu'est une commanderie. »

CHAPITRE VIII

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE PARETO

III. LE MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE (1907 et 1909)

I

Si un ouvrage ne correspond pas à son titre, c'est assurément le *Manuel* ; le premier livre que composa Pareto en italien parut, dans le texte original, en 1907, et dans la traduction française de A. Bonnet, en 1909 (avec un appendice mathématique mis au point, qui en fait une édition définitive). Il est tout ce que l'on veut, sauf un ouvrage scolaire. Il se compose d'un assemblage de parties disparates, simplement juxtaposées.

1^o Il y a d'abord les deux premiers chapitres¹, un chapitre de méthodologie : « Principes généraux » et un chapitre de sociologie : « Introduction à la science sociale ». Je n'y vois rien d'essentiellement différent, ni de bien important par rapport à ce qu'on avait pu lire dans les *Systèmes*, ni surtout à ce que, quelques années plus tard, on allait pouvoir lire dans la *Sociologie*. Je ne m'y attarderai donc pas.

2^o On peut ensuite détacher les chapitres VII : « La population » (où il est aussi question à nouveau de la répartition des revenus et de la circulation des élites) ;

¹ Pantaleoni les a critiqués dans le *Giornale degli Economisti* (1924, n^o 1).

VIII : « Les capitaux » ; et IX : « Le phénomène économique concret ». Il s'y trouve des parties réellement faibles, déjà démodées à l'époque où elles parurent. On ne dépasse guère ici ce qui en avait déjà été dit dans le *Cours*. Si l'on excepte, de-ci, de-là, tel ou tel morceau, on pourrait voir disparaître sans dommage ce qui y figure touchant, par exemple, les banques, les crises, la monnaie, le change.

3^o Restent alors les quatre chapitres fondamentaux concernant l'économie pure (« Notion générale de l'équilibre économique », « Les goûts », « Les obstacles », « L'équilibre économique »), complétés par l'Appendice mathématique.

Ce sont, en somme, ces quatre chapitres et l'Appendice qui ont, avec quelques articles¹, fait la gloire de Pareto, ce par quoi il est devenu un classique de l'économie mathématique ; ce donc par quoi il occupe à jamais, dans l'histoire de cette science, une place de premier plan.

II

Quant à son objet, la théorie de l'équilibre économique atteint une extension encore plus grande que dans le *Cours*, en particulier parce que, désormais, elle traite des hypothèses où les prix sont, soit fixes, soit variables, durant l'échange. Voici les cas traités :

A. Echange :

1^o Libre concurrence (prix fixes, ou variables).

2^o Monopole (prix constant) :

a) un individu, une marchandise ;

b) deux individus, une marchandise monopolisée.

Cette théorie a été extrêmement développée

¹ Entre autres, dans l'*Encyclopédie des sciences mathématiques*.

L'article de Pareto, en raison de la guerre de 1914, n'a pas paru en entier et la fin est perdue. Il était plus développé que celui plus ancien, de l'édition allemande. Il marque de nouveaux progrès.

de nos jours, et étendue à de nouvelles hypothèses (« Oligopole ») ;

c) deux individus, deux marchandises.

B. Production :

- | | |
|----------------------|---|
| a) Libre concurrence | } Prix constants, ou variables, Coefficients de production fixes, ou variables ¹ . |
| b) Monopole | |
| c) Collectivisme | |

De plus, la théorie de la rente et celle du maximum d'ophélimité sont développées, la seconde en particulier, dans toute leur ampleur. Je dois indiquer ici que les théories modernes sur « l'économie de bien-être » se fondent en grande partie sur les vues de Pareto ; ces vues ont donc été, à cet égard aussi, particulièrement fécondes chez ceux qui n'admettent pas la comparabilité des sensations entre individus différents².

Des notions nouvelles apparaissent ; types économiques, cycles fermés, ou ouverts (c'est-à-dire où l'ordre des consommations n'est pas indifférent) ; transformations économiques se produisant : dans la matière, ou dans l'espace, ou dans le temps ; divers genres d'obstacles (voir ci-après). La notion de capital perd toute importance³.

Un second trait qui fait la grandeur du *Manuel*, c'est l'insistance avec laquelle Pareto souligne partout dans les faits économiques la grande idée de mutuelle dépendance. Cette idée, il la doit à Walras, mais il en est bien plus pénétré que lui, et, de l'économie pure, il l'a plus tard étendue avec succès à la sociologie générale. Le *Manuel* repose tout entier sur la notion d'équilibre (que du point

¹ Voir U. Ricci, *Giornale*, 1924. Sur la théorie du collectivisme chez Pareto, Barone et Wieser (auteurs bourgeois), voir Schumpeter, *History*.

² Je tiens à indiquer que je n'ai jamais été de cet avis. Je crois même (dans une mesure très restreinte) à cette comparabilité, s'agissant des hommes et de quelques animaux supérieurs.

³ *Encyclopédie des sciences mathématiques*, p. 625 : « Cette notion, qui est d'une très grande importance pour les économistes littéraires, n'est au point de vue de l'économie mathématique qu'une notion très secondaire. »

de vue de la réalité, il vaut mieux nommer mutuelle dépendance). Dans le *Manuel*, ces relations, pressenties par Cournot, découvertes par Walras, prennent toute leur valeur. Pareto nous expose, en première approximation, quel est le mécanisme qui relie entre elles toutes les données du monde économique. Son schéma est encore très éloigné du monde concret, mais cette approximation est absolument indispensable pour le comprendre. De Pietri-Tonelli fait à ce sujet une très heureuse comparaison : « Si un profane qui n'entend rien à la mécanique voulait comprendre le fonctionnement d'un des mécanismes les plus modernes, par exemple d'un dirigeable, il ne devrait pas commencer par demander les détails les plus insignifiants, tels que l'usage d'une vis, ou d'une bielle, mais il devrait se faire expliquer les principes fondamentaux sur lesquels est basé le mécanisme, comme la force d'élévation, celle de propulsion, etc., pour arriver ensuite à la connaissance des parties secondaires et accessoires. Si, maintenant, on pense que la réalité économique est beaucoup plus compliquée que le mécanisme le plus compliqué construit par l'intelligence humaine, on comprend l'opportunité et la convenance de l'emploi de la méthode graduelle de recherche et de connaissance. »¹

Cette méthode est celle de Pareto ; son *Manuel* nous décrit les mécanismes économiques essentiels des sociétés modernes. L'économie théorique de l'avenir ne pourra progresser qu'en s'inspirant sans cesse de cette idée de mutuelle dépendance. Elle ne saurait assez s'en pénétrer, précisément parce que cette notion ne vient pas à l'esprit de l'homme, qui, par nature et par habitude, envisage avant tout des rapports de cause à effet.

Voilà aussi pourquoi les mathématiques me paraissent — à moi, économiste littéraire — absolument indispensables pour comprendre la réalité économique et sociale. Elles

¹ *Traité d'économie rationnelle.*

ont été nécessaires pour construire la théorie, elles ne le sont peut-être pas pour l'exposer, au moins dans ses grandes lignes, mais il ne me paraît pas possible de l'approfondir si l'on n'est pas familiarisé avec la notion d'un système d'équations à plusieurs inconnues et si l'on n'est pas pénétré par celle de fonction. C'est peu, assurément, mais c'est essentiel. Car, sans aucun doute, la réalité concrète se reflète en grande partie dans les équations de l'équilibre : ici et là, nous sommes devant des relations de mutuelle dépendance. « Une esquisse de l'ensemble de la vie économique, esquisse dont l'analyse n'est pas accessible à la logique courante ¹, et des vues détaillées de certains phénomènes particuliers dont l'explication échappe au raisonnement ordinaire, telles sont en résumé les principales contributions que, grâce à leur extrême généralité — à leur impersonnalité, si l'on peut dire — et à leur grande souplesse, les procédés mathématiques ont apporté à l'économie politique. » ² Nulle part cette contribution n'est exposée avec plus de vigueur que dans le *Manuel*.

Il y a enfin le caractère de généralité extraordinairement abstrait que prend, dans le *Manuel*, la théorie économique : Pareto nous en fournit une vision d'ensemble à la lumière du concept d'équilibre entre les goûts de l'homme (tels qu'ils nous sont révélés par les lignes d'indifférence) et les obstacles qui s'opposent à leur satisfaction.

On trouve d'abord, en fait d'obstacles pour chacun de nous, « les goûts des personnes avec lesquelles il contracte. Si une quantité donnée de marchandise doit être répartie entre différents individus, le fait que cette quantité est fixe

¹ Voici un exemple de l'utilité que les économistes non mathématiciens devraient retirer d'une certaine connaissance de leurs procédés : von Wieser s'est donné beaucoup de mal pour exposer, en langage ordinaire, avec des exemples arithmétiques (*Theorie der gesellschaftlichen Wirtschaft*), le problème de la répartition, mais, comme l'a fait ressortir un auteur hollandais, il aboutit à un système qui contient plus d'équations que d'inconnues (Valk, *Het theor.-econ. stelsel van G. Cassel*, La Haye, 1926, p. III). Or, il s'agit d'un économiste de valeur.

² J. Moret, Thèse Droit, Paris, 1915. *L'application des mathématiques à l'économie politique*.

constitue un obstacle ; si on doit produire la marchandise à répartir, le fait qu'on ne peut l'obtenir qu'en employant d'autres marchandises constitue aussi un obstacle ; de même constitue des obstacles le fait que la marchandise n'est pas disponible dans le lieu et dans le temps où on en a besoin. Enfin, il y a les obstacles qui proviennent de l'organisation sociale » (chap. III, § 69).

III

Redisons-le une fois de plus, l'économie mathématique parétienne n'aurait pas existé sans Walras. Mais combien dépasse-t-elle son modèle. Nous allons en voir un nouvel exemple. Pareto, en effet, modifie la structure même de l'économie mathématique.

Il s'agit de la théorie des lignes d'indifférence et des fonctions-indices. Ici, l'économie mathématique a fait un progrès immense. Les théories de Gossen, Jevons, Menger, Walras, supposent que l'utilité finale est une quantité mesurable. Cela n'est pas démontré. N'est-ce pas là une grosse objection ? Peut-être que non¹. Mais cette controverse, voici que Pareto l'élimine. En effet, « il y a dans cette théorie quelque chose de superflu pour le but que nous nous proposons (la détermination de l'équilibre économique) et ce quelque chose de superflu est précisément ce qui rend douteux le résultat. Pour déterminer l'équilibre économique, nous n'avons nullement besoin de connaître la mesure du plaisir... » (*Encyclopédie des sciences mathématiques*, p. 609.) En d'autres termes, Walras admet l'existence de l'utilité finale, sa décroissance graduelle, et sa mesurabilité ; il suppose alors connus les goûts des hommes et en tire la conséquence que, sur le marché, ils réagiront de telle ou telle façon. Pareto, s'inspirant d'une idée d'Edgeworth qui d'ailleurs raisonnait comme Walras, montre

¹ Voir sur ce point la curieuse correspondance entre Walras, Pareto et le mathématicien H. Laurent, qui figure dans notre *V. Pareto*.

que toute supposition concernant la psychologie du sujet est inutile : il suffit de supposer connues ses réactions, quel qu'en soit le motif. Il a donc tout à fait raison de souligner que ses théories n'ont plus rien de commun avec celles de l'École autrichienne, et qu'elles s'appliquent tout autant à l'hypothèse de l'altruisme absolu qu'à celle de l'égoïsme (*Appendice*, § 138). Remarquons-le, par cette théorie des lignes d'indifférence et des fonctions-indices, Pareto revient en partie aux procédés de Cournot¹. Mais, en sociologie, il adoptera le point de vue de Walras, avec sa théorie psychologique des « résidus ». Ainsi, ces trois noms, Cournot, Walras, Pareto, sont indissolublement liés, et, grâce aux lignes d'indifférence, la structure de la théorie mathématico-économique est transformée.

Observons ici, avec De Pietri-Tonelli, une analogie entre l'histoire de la science économique et celle de la mécanique² : « Il convient de remarquer que les notions d'ophélimité et d'indices d'ophélimité occupent dans la science économique rationnelle, la place que dans la mécanique rationnelle occupent la notion de force et autres semblables.

» P. Appell (*Traité de mécanique rationnelle*, 2^e éd., p. 84-85) observe, en effet, que les principes de la dynamique peuvent être exposés, et sont exposés dans son ouvrage, sans faire usage de la notion de force. Suivant ses remarques, l'objet de la dynamique est le suivant : connaissant quels sont les mouvements qui se produisent dans certains corps donnés, dans certaines conditions données, prévoir quels seront les mouvements qui se produiront dans certaines conditions données, dans ces corps. Et, dans ce problème, il n'est question que de corps et de mouvements et il n'est pour rien nécessaire de faire intervenir un troisième élément.

¹ « A. A. Cournot s'est servi de fonctions-indices, sans s'en rendre compte. » *Encyclopédie des sciences mathématiques*, p. 606.

² *Traité d'économie rationnelle* (II, 30). Dans notre *Essai*, on trouve indiquées beaucoup d'autres analogies entre l'économie et les autres sciences.

Mais il est néanmoins avantageux [d'introduire la notion de force]... De même, la théorie de l'équilibre économique peut être établie, et on pourrait l'exposer, sans faire usage des notions d'ophélimité et d'indices d'ophélimité. Moyennant l'usage spécial des mathématiques, la théorie de l'équilibre se fonde sur un fait d'expérience, c'est-à-dire sur les choix individuels, ou sur la détermination des quantités de biens qui constituent les combinaisons indifférentes pour le sujet économique, sur la construction des courbes d'indifférence, d'où on part, précisément, comme d'une donnée de l'expérience, pour arriver à la détermination de l'équilibre... C'est par cette nouvelle voie que les théories de l'économie rationnelle acquièrent la rigueur des théories de la mécanique rationnelle et peuvent déduire leurs résultats directement de l'expérience [en principe, pas en fait !]¹ sans faire intervenir aucune notion abstraite et dérivée. »

Toutefois, à moi économiste non mathématicien, cette théorie des lignes d'indifférence et des fonctions-indices me paraît constituer un progrès plus formel que substantiel. Il n'est guère à supposer qu'on puisse empiriquement construire des lignes d'indifférence, reflétant les dispositions du consommateur. Et, comme l'introspection nous montre qu'il existe bien en chacun de nous quelque chose qui correspond à l'utilité finale, j'estime, pour ma part, que les économistes non mathématiciens n'ont pas intérêt à s'en inspirer. Il n'en reste pas moins que Pareto fit preuve d'une remarquable originalité en utilisant, comme on vient de le dire, un concept élaboré par Edgeworth dans une tout autre intention.

IV

Le *Manuel* n'est certes point une œuvre parfaite. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il existe dans notre science un très grand ouvrage d'économie politique qui soit, non

¹ Dans sa thèse, Fisher, comme l'a noté Schumpeter (*Ten great Economists*, p. 129), avait entrevu le but à atteindre.

seulement sans faiblesse, mais encore bien composé (à l'exception, peut-être, de l'*Entwicklung* de Schumpeter, seconde édition).

Je ne veux pas insister sur quelques défauts dans ce livre ; il me faut du moins les indiquer, puisque je tiens beaucoup à n'être pas un « hagiographe » et tout autant à ne pas déprécier une œuvre qui me dépasse tellement. Mais enfin, outre le caractère disparate des matières qui y sont traitées, on ne peut ignorer cette appréciation de Schumpeter ¹ : « La théorie de la monnaie chez Pareto est inférieure à celle de Walras », ni taire que, de son côté, Ricci a critiqué le vague de ses définitions ².

Avec tout le respect dû au grand homme, je voudrais formuler moi-même deux observations qui s'adressent d'ailleurs à toute l'École de l'équilibre économique :

1^o Pourquoi n'a-t-elle pas usé du concept de désutilité du travail, à l'instar de Gossen et de Jevons ? Il n'était pas difficile assurément, d'intégrer dans le système, cette notion que le travail, à mesure qu'il se prolonge, devient de plus en plus pénible. La vision de l'équilibre s'amplifierait de beaucoup, en même temps qu'elle serait rendue plus exacte.

2^o Il est un point sur lequel cette École n'a pas joué un rôle d'avant-garde : il s'agit de la dynamique.

Les quelques indications laissées à cet égard par le maître sont inadéquates et jamais l'École ne s'est intéressée à ce problème, surtout pas dans les termes où il se pose actuellement : je ne pense pas que le mot « investissement », ou tel autre équivalent ait été employé par elle. Certes, je ne veux pas affirmer que les théories modernes aient raison de tant insister là-dessus, je l'affirme d'autant moins que je ne le crois pas ; mais, en historien, je constate qu'il n'y a pas ici de lien de filiation.

¹ *Ten great Economists*, p. 123.

² *Giornale degli Economisti*, 1924, p. 25.

Ce lien existe, au contraire, à bien d'autres points de vue :

a) L'économie mathématique, grâce surtout à l'École de Lausanne, a désormais conquis des positions inexpugnables.

b) Il serait trop long d'énumérer tous les économistes qui ont subi l'influence de Pareto. Ce sont aujourd'hui presque tous les Italiens ; en France, de nombreux auteurs, Roy et M. Allais tout en particulier ¹ ; en Angleterre, Hicks ; ils sont nombreux aussi aux Etats-Unis. Après avoir énuméré un certain nombre de ces savants, Schumpeter ² conclut que Pareto et Fisher doivent être considérés « comme les saints patrons de la théorie moderne de la valeur ».

Le futur historien de notre science pourra mieux préciser l'étendue de cette influence exercée par le *Manuel*.

En attendant, il résulte, je pense, de ce que nous avons dit, ici et au chapitre IV, que Pareto a été un des plus grands économistes que le monde ait connu. Le plus grand ? Il est impossible de répondre à cette question qui dépend du point de vue où l'on se place. Je serais porté à penser, avec Schumpeter, qu'au point de vue théorique, Walras, son maître, l'emporte sur lui ; par contre, Pareto était — je ne crains pas d'écrire cette phrase bizarre — beaucoup plus intelligent que lui : il a contemplé, par exemple, du point de vue historique, statistique, sociologique, des horizons que Walras n'a jamais su voir.

De plus, il est bien d'autres auteurs qui peuvent entrer ici en compétition. Citons, pour n'en faire qu'une liste volontairement tronquée : Cantillon, Smith, Ricardo, Marx, von Böhm-Bawerk, Schumpeter ; tous ceux-là et d'autres encore, ont excellé dans des domaines où leurs concurrents n'ont rien, ou peu de choses, à nous dire.

Mais il n'importe : l'hommage rendu à l'économiste Pareto est assez éclatant, si l'on constate que les deux

¹ Dans *A la recherche d'une discipline économique*, qui fourmille d'idées et de suggestions remarquables.

² *Ouvrage cité*, p. 130.

maîtres de l'École de Lausanne, doivent figurer au premier rang de la phalange des économistes, anciens et modernes. Pour en rester à Pareto, les mérites du *Manuel* sont de premier ordre et en font une des manifestations les plus remarquables de la science économique¹ ; or, le *Manuel* n'est qu'une partie de l'œuvre accomplie par le maître dans ce domaine.

¹ Pour bien juger de l'œuvre économique de Pareto par rapport à celle de Walras, je recommande tout particulièrement au lecteur de se référer à l'excellent ouvrage que M. Firmin Oulès a consacré à l'œuvre de ses deux grands prédécesseurs : *L'École de Lausanne, Textes choisis de L. Walras et V. Pareto* (Collection des grands économistes), Paris, 1950. Il est plein d'aperçus et de remarques d'une grande importance. Parfois paradoxal, il est toujours suggestif. Voir aussi le numéro spécial de la *Revue d'économie politique*, 1949.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE PARETO

IV. LE TRAITÉ DE SOCIOLOGIE GÉNÉRALE (1915-1919)

I

Les disciples de Pareto que nous avons nommés (chap. VII, § II) sont tous des économistes, non des sociologues. Cela s'explique parce que la *Sociologie* parut dans son texte original italien et dans la traduction française de P. Boven, en période de guerre. Et surtout, si Pareto a fait école en économie mathématique, tel n'a pas été le cas en sociologie.

En science économique, Pareto n'est plus discuté et son rôle de théoricien est admis par tous. Il demeurera. En sociologie, il n'a pas eu proprement un seul disciple, je veux dire quelqu'un qui ait marché directement sur ses traces¹. La *Sociologie*, bien que traduite en 1935 en anglais, sous le titre excellent, *Mind and Society*, n'a pas eu tout le retentissement que je voudrais, et j'en suis d'autant plus

¹ L'Américain Rogers, qui vint le voir en 1915 et s'occupa de la traduction anglaise, n'a pas, je crois, laissé d'œuvres scientifiques. Le grand physiologiste de Harvard, Henderson, qui s'est intéressé à la *Sociologie*, ne saurait être qualifié de disciple. J'ai moi-même appris beaucoup de Pareto, mais, dans le sens strict, mes publications ne dérivent pas directement des siennes.

affligé, qu'à mon sens, son auteur est, en grande partie, responsable de cet état de choses¹.

Je vais m'expliquer là-dessus clairement et nettement. J'ai, en effet, consacré une part assez grande de mon activité à la diffusion de cet ouvrage (mon *Précis* a été traduit en allemand et en espagnol) pour avoir le droit, sept lustres après la mort du maître, de relever les énormes défauts de forme qui le déparent. Les adversaires de ce livre, dans le fond si puissant, et dont le plan est en réalité si clair, ont droit aux circonstances le plus largement atténuantes.

J'ai déjà dit (chap. III, § VIII) que le ton de l'ouvrage est souvent polémique au plus haut degré. L'ironie de Pareto ne ménage, semble-t-il, personne². Cela m'amuse beaucoup ; mais je comprends fort bien que cela déplaie souverainement à d'autres, venant d'un auteur qui dit suivre « uniquement la méthode expérimentale ». A mon sens, jamais, ou presque jamais, cette ironie ne nuit à la rigueur scientifique du raisonnement. Et sans doute, l'heure viendra-t-elle où la chose sera reconnue. Mais enfin, le ton est vraiment très particulier à Pareto. Il prétend bien choisir, entre un grand nombre de faits, ceux qui paraissent pouvoir « agir le moins sur le sentiment » (§ 85) ; mais, s'agissant, par exemple, des radicaux-socialistes³, ni le

¹ Il déclare que les critiques lui importent peu, il est vrai : « Certaines approbations me feraient craindre d'avoir dit des âneries » (lettre à Pantaleoni, 20 décembre 1919).

² Pourtant, alors qu'il s'est attaqué à toutes sortes d'exagérations, il ne dit mot de certains antivivisectionnistes, sans doute parce qu'il aimait beaucoup les animaux et tout particulièrement les chats.

³ Voici un exemple de sa partialité : Quelque part, il oppose au livre de caractère, certes, scientifique du R. P. Lagrange, *les Religions sémitiques*, les *Leçons de morale*, de Bayet, pour ce qui concerne l'origine des religions. Si les affirmations de Bayet sont scientifiquement peu défendables, les sarcasmes de Pareto ne portent tout de même pas, car il compare un ouvrage d'érudition à un livre d'école primaire. Si un anticlérical lisait dans un livre de géométrie pour petits cléricaux que le postulat d'Euclide est vérifié par l'expérience, aurait-il le droit de se moquer de la science catholique qui nous a donné un Broglie et un abbé Lemaitre ? Ce serait là tout autre chose que d'enseigner aux enfants, comme vraies, les récits de la Genèse.

Peut-être y a-t-il un peu moins de virulence dans la *Sociologie*, à l'égard de l'humanitarisme, que Pareto n'en avait déployé antérieurement. Voir, par exemple, § 1508, pour ce qui est de la paix par le droit.

choix des faits, ni le ton surtout, ne s'accordent avec cette déclaration de principes. D'ailleurs, à un moindre degré, les cléricaux sont parfois traités de la sorte. Sans doute, ont-ils la satisfaction de lire que le catholicisme de saint Augustin n'explique pas certaines de ses affirmations absurdes, puisqu'on les trouve chez Lucrèce, cet esprit fort (§ 487). Mais citant Thomas d'Aquin, il écrit : « Le saint homme nous dit que... » (§ 457). Pareto savait trop bien le français pour avoir, par inadvertance, laissé Pierre Boven employer ce terme qui ridiculise le saint. Encore une fois, je ne m'en formalise pas, mais ce n'est pas de nature à favoriser la diffusion de sa pensée chez ceux qui préfèrent un langage plus objectif. Il le savait bien ! Vingt ans plus tôt, dans son *Introduction* à Marx, il avait systématiquement évité toute ironie et s'en était expliqué à Pantaleoni (lettre du 18 avril 1893), en ces termes : « Le sarcasme d'un Voltaire est toléré seulement par qui est déjà convaincu. Le croyant, en le lisant, est offusqué par la forme et n'a pas égard à la substance. » On ne saurait mieux dire.

Seulement, comme je l'ai déjà dit et redit, quand Pareto se moque d'un raisonnement, il n'entend très souvent absolument pas s'attaquer à l'utilité sociale de la croyance, du sentiment, des appétits, que ce raisonnement dissimule. Cela, il l'a répété lui-même à l'envi (§ 73, § 75 et *passim*).

Autre défaut, un désordre incroyable règne dans ce livre, malgré la clarté du plan général¹. La construction, relativement simple, disparaît sous une sorte de végétation, peut-être fort belle, mais exubérante, comme sont enfouies les ruines Mayas dans la forêt vierge. Notes et réflexions ont sans cesse été ajoutées au manuscrit et aux épreuves, sous l'impression du jour : lecture érudite, méditation théorique, observation personnelle², article d'un quotidien³.

¹ Voir § II.

² Sur l'origine de certaines d'entre elles, voir des exemples chez Manon Michels Einaudi, *Atlantic Monthly*, octobre 1935.

³ Dans le fonds Pantaleoni, on trouve des lettres à l'éditeur Barbera : Pareto refuse de lui verser une indemnité qu'il réclame en raison des corrections

De là, d'innombrables répétitions. Les choses importantes sont parfois en note, d'interminables citations, pas toujours bien utiles, figurant au texte. Tout cela dérouté également le lecteur de bonne volonté.

Après le ton et le désordre, ce qui a encore pu effrayer le lecteur, c'est le système des citations, beaucoup trop abondantes et plus d'une fois inutiles. A ce sujet, évoquons de nouveau l'exemple de Max Weber. C'est un auteur très difficile à lire et d'une profondeur vraiment admirable. Or, chez lui, il n'y a pas *une seule* référence dans une note quelconque ; peut-être est-ce excessif¹. Mais, en face de ce procédé d'exposition, combien celui du maître de Céligny apparaît-il fâcheux. Très souvent, la simple affirmation, avec le renvoi aux sources sans citation, n'aurait eu aucun inconvénient. Pourquoi par exemple (§ 927, n. 4), nous fournir une page ou presque, de notes, en très petits caractères, afin d'établir, en alignant une quinzaine d'auteurs, dont Stace, Properce et Clément d'Alexandrie, que Zeus eut besoin de deux, voire trois nuits, pour engendrer Hercule ? Pourquoi (§ 179) une autre page de notes sur la nature de la mandragore d'après les Anciens (avec une remarque sarcastique des plus drôles contre les théories de Max Müller) ? Au § 1823, n. 1, une longue citation nous montre que le règlement de la Loterie italienne lui permet, par divers procédés qui limitent en particulier ses risques de perte, de réaliser des bénéfiques. En quoi les détails de cette réglementation intéressent-ils la sociologie générale ?² Tout cela est agaçant.

d'auteur. Il corrigeait d'ailleurs assez mal les épreuves, laissant passer beaucoup de fautes que son traducteur français devait déceler ensuite, comme me le dit M. Boven.

¹ Il y a, par exemple, quelque part et entre parenthèses, une allusion à une circonstance de la vie politique de l'homme d'Etat calviniste Abraham Kuijper. Par hasard, je sais de quoi il s'agit, mais combien de lecteurs peuvent en dire autant ?

² Le système même de citation est discutable. Au § 1514 figurent, à la fois, le texte allemand et la traduction de Kant, paraît-il parce que notre auteur, ignorant l'allemand, veut permettre au lecteur la comparaison avec le texte. Très bien, mais, au § 1426, la Vulgate et le texte de la Septante sont cités

Bref, à voir ce mélange ahurissant de citations d'auteurs latins et grecs, de coupures de quotidiens, d'attaques contre les humanitaires, de discussions d'une subtilité étonnante, insurpassable, touchant la valeur de certains raisonnements¹, et de tant d'autres choses encore, on excuse l'aversion de certains à l'égard de ce livre pour lequel je nourris la plus profonde admiration, et sans lequel je ne serais pas le peu que je suis. Mais je déplore qu'il se présente trop souvent sous l'aspect d'un magma monstrueux.

A côté de cela, reconnaissons-le, la richesse de pensée et de documentation est remarquable. Ainsi, pour ce qui est de l'Islam, où j'ai quelque compétence, les textes utilisés m'ont paru bien choisis et judicieusement cités par ce non-spécialiste.

Remarquons que Pareto ne cite, pour ainsi dire, jamais d'articles de revues. Il ne devait guère les lire, et encore moins les dépouiller. A en juger par sa bibliothèque, il n'y était pas abonné, et je crois qu'il n'a jamais utilisé que son propre fonds.

Sa collection de livres scientifiques comprend environ 4000 volumes. Les mémoires historiques et les récits de voyages (en particulier 46 tomes de la « Bibliothèque Universelle des Voyages »), la Théologie catholique (en particulier la Patrologie de Migne)², en forment une très grande partie. On y trouve aussi tous, ou presque tous les auteurs de l'Antiquité classique, des livres d'épigraphie

ensemble. Est-ce que par hasard, c'est là le texte original de la Bible, ou bien Pareto savait-il l'hébreu ? Non. Au § 1975, n. 2 bis, figure une citation du *Prince*, en texte et en traduction, mais à la note 3, il y a une citation du même Machiavel empruntée à ses *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (soit dit en passant, très supérieurs au *Prince*), uniquement en traduction.

¹ Sur cette analyse « presque cruelle », voir de bonnes réflexions chez A. de Stefani, « V. Pareto », *Gerarchia*, septembre 1923. Il observe, que Pareto, pour ce qui est de ses sentiments « peut porter des pierres sur son cœur, mais elles en révèlent la palpitation ».

² Voir lettres à Pantaleoni, juin et juillet 1907. Pareto se plaint de l'ennui que lui cause cette lecture. Comment, se demande-t-il, un saint Jean Chrysostome a-t-il pu écrire une telle accumulation de sottises ? Le professeur Roguin a raconté au Jubilé de Pareto que son libraire adressait ses envois à « Monsieur l'abbé Vilfredo Pareto ».

latine, le Digeste et les Basiliques, les œuvres, traduites, de Mommsen, pas d'ouvrages allemands, quelques-uns, très rares, en anglais (j'y ai vu un Moore et un Fisher dédicacés) ; dans l'ensemble, d'ailleurs, très peu d'ouvrages économiques. Là donc aussi, comme pour sa *Sociologie*, Pareto n'a guère été un esprit systématique, et c'est dommage. A certains égards, il me fait penser à cet autre génie insuffisamment équilibré, Hector Berlioz, chez lequel aussi l'unité et la cohérence de l'œuvre laissent, hélas, à désirer.

Pour revenir à la *Sociologie*, celle-ci devrait être republiée et je crois qu'en réduisant ses dimensions de la moitié au moins, elle apparaîtrait ce qu'elle est dans le fond : un des efforts les plus puissants de l'esprit humain pour saisir la structure des sociétés et la valeur des raisonnements qui y ont cours¹. Pareto disait à Pierre Boven : « On n'admet pas mon système, on l'admettra plus tard » ; je le crois, mais il est responsable, en grande partie, de ce retard. Espérons qu'il se trouvera un éditeur qui veuille entrer dans mes vues. Bien que cette œuvre magnifique n'ait plus rien à m'apprendre, et que je croie avoir assez fait pour la diffusion de la *Sociologie*, peut-être entreprendrais-je la tâche, si on venait me la proposer.

II

L'idée qui est à la base de la *Sociologie*² a été inspirée à l'auteur par le système de l'équilibre économique walrasien, mais on trouve, en fait, bien d'autres choses encore dans

¹ Pareto disait au philosophe Adrien Naville, ainsi que le rappelait Scalfati (*Giornale economico*, septembre-octobre 1937) : « Depuis toujours, les esprits les plus distingués discutent sur ce qu'est le Bien, le Mal, le Beau, le Juste, l'Injuste. Tout cela est vain et on continuera à le faire. » Mais lui voulait opposer à toutes ces logomachies la « méthode expérimentale ».

² Le présent paragraphe d'après mon article de la *Revue d'économie politique* (n° spécial, 1949). De plus, ce chapitre, à partir du § 3, reproduit, avec un certain nombre de suppressions, d'adjonctions et de remaniements, le chapitre V de mon *V. Pareto* (Payot, Paris, éd.). Pour plus de détails, voir mon *Précis de sociologie d'après V. Pareto*, où on trouvera une exposition différente du sujet (Payot, Paris, éd.).

ce livre où l'excellence du fond n'a d'égal que le désordre de l'exposition. Donnons-en d'abord un aperçu d'ensemble, ou mieux, montrons ce que Pareto entendait réaliser.

Chose curieuse, lorsqu'on connaît bien le *Traité de sociologie générale*, il apparaît que le plan de cet énorme chaos est, en somme, très simple dans ses grandes lignes.

1° L'auteur affirme qu'il veut suivre une méthode purement scientifique et objective en sociologie, et qu'il n'a que faire des autres sociologies, humanitaires, philosophiques, etc. Tel est le contenu du chapitre I.

2° L'examen de quelques cas particuliers le porte à croire que la part de l'instinct, de l'irrationnel, est considérable dans nos sociétés, mais que ceci est en partie voilé par le fait que les hommes, en même temps qu'ils agissent sous l'empire de l'instinct, de la passion, etc., parlent, écrivent, élaborent des théories par lesquelles ils prétendent justifier leurs actions (chap. II).

3° C'est dire qu'en scrutant, en particulier, les théories, les doctrines, etc., qui ont cours parmi les hommes, nous trouverons des éléments qui ont une grande importance pour déterminer la forme des sociétés humaines, non point d'ailleurs à cause de la valeur scientifique, logique, expérimentale que ces théories peuvent avoir, mais parce qu'elles sont l'indice des vraies forces sociales, les instincts, les passions, les intérêts, etc. (chap. III à V).

Le résultat de cette étude est le suivant : la valeur logique et expérimentale de toutes ces doctrines est misérable ; c'est le plus souvent, et vu sous cet angle, un tissu d'inepties. Par contre, nous sommes confirmés entièrement dans l'hypothèse que, derrière cette apparence, il faut tenir le plus grand compte d'instincts fondamentaux assez peu variables.

4° Ainsi donc, Pareto, dans le comportement verbal des hommes qui accompagne leur comportement en actes, distingue deux choses : d'une part, toutes ces vaines théories, qui, en réalité très variables, *dérivent* de tout autre chose

que de la logique et de la raison : il nomme cela les *dérivations* ; de l'autre, ce qui *reste*, lorsqu'on écarte le voile des dérivations, c'est-à-dire les *résidus*, qui sont la seule base psychologique réelle sur laquelle les sociétés se fondent.

Il étudie ces résidus dans les chapitres VI à VIII, en les groupant en six classes.

5^o Mais, en ce qui concerne les dérivations, si vraiment elles ont si peu de valeur logique, comment donc réussit-on à les faire admettre par les membres de la société ? Pareto, dans les chapitres IX et X, après avoir classé ces dérivations, étudie leur valeur persuasive, bien différente de leur valeur logique.

6^o « L'étude des résidus et des dérivations nous a fait connaître les manifestations de certaines forces qui agissent sur la société, et, par conséquent, ces forces mêmes aussi. Ainsi, peu à peu, nous approchons de notre but, qui est de nous rendre compte de la forme que prend la société sous l'empire des forces qui agissent sur elle » (§ 1687).

Il s'agit donc d'étudier maintenant (chap. XI) les propriétés générales des résidus et des dérivations ; en même temps, un nouveau fait social très important est mis en évidence, c'est la « circulation des élites » : des basses classes de la société, les éléments les plus qualifiés tendent sans cesse à s'élever, modifiant ainsi la structure de l'élite sociale.

7^o Nous sommes alors en mesure de comprendre la forme générale de la société (chap. XII). Elle est caractérisée par une mutuelle dépendance générale des éléments qui la composent. S'inspirant des immortelles équations de l'équilibre économique du grand Léon Walras, Pareto veut en quelques formules, nullement mathématiques d'ailleurs ¹,

¹ C'est pourquoi, on est un peu étonné de lire sous la plume d'un certain C. P., dans la *Sociologie au XX^e siècle*, par Gurvitch et consorts (II, p. 468), l'énorme bouffonnerie que voici : « Le résultat est un exposé hautement spéculatif de soi-disant vastes processus de la société, ou de l'histoire, *couché en formules mathématiques extrêmement compliquées*, formules à peu près aussi utiles au développement de la sociologie empirique que le calcul intégral à la sémantique. »

nous expliquer quelle forme générale revêt la société sous l'empire des multiples facteurs qui la déterminent ; pour cela, et en première approximation, il les ramènera à quatre : résidus, dérivations (qui sont beaucoup moins causes qu'effets), phénomène économique et circulation des élites.

8^o Pour terminer, il procède à certaines vérifications historiques. Il montre, en particulier, l'importance qu'a pour la prospérité des sociétés une certaine distribution des résidus de la première et de la deuxième classe dans l'élite de la société et dans ses classes inférieures. A ce sujet, il montre quels « cycles » parcourent les sociétés¹.

Voilà le plan très simple, très net et clair qui est à la base de cette forêt vierge quasi impénétrable, le *Traité de sociologie générale*. Voyons maintenant cela plus en détail.

III²

Le procédé employé par Pareto pour entrer en contact avec les réalités sociales ne manque pas d'élégance, et l'influence de l'économie pure s'y manifeste clairement : là, on imagine l'abstraction de l'*homo œconomicus*, qui accomplit des actions logiques, c'est-à-dire que l'on néglige de tenir compte de ses autres actions. L'*homo œconomicus* ou, si l'on préfère, l'homme, lorsqu'il agit économiquement, agit d'après l'observation ou l'expérience, desquelles par certains raisonnements, objectifs, logiques, il tire des conclusions exactes. Il faut donc examiner si cette hypothèse de l'action logique est vérifiée, en général, pour les actions de l'homme vivant en société, et si non, il faut trouver quelque autre hypothèse qui rende compte des faits. Voici un exemple que j'imagine :

¹ Ces cycles ne sont pas sans analogie avec les idées de l'historien arabe Ibn Khaldoun (*Les Prolégomènes*, trad. de Slane), émises par lui au XIV^e siècle.

² Ce paragraphe et le suivant se fondent sur le texte révisé de mon *V. Pareto* (Payot, Paris, éditeur), p. 130 et suiv.

Un banquier américain remarque (avant 1914) qu'à certaines époques le change de New-York sur Londres est élevé, tandis que, régulièrement à d'autres époques, par suite de paiements en sens contraire, c'est l'opposé qui a lieu. Par une suite de déductions logiques, il est amené à acheter du change sur Londres, à cette dernière époque pour le vendre plus tard ; c'est une action expérimentale et logique.

L'observation, dit Pareto, montre qu'un grand nombre d'actions humaines appartiennent à cette catégorie, tant en économie que dans la technique, dans le droit, dans la stratégie, etc., etc. Mais il y a encore autre chose : le même banquier refusera de s'asseoir à une table avec douze autres convives, ou bien avec un nègre ou un Japonais, ou bien, s'il est catholique, il exécutera tel geste rituel pour qu'un de ses enfants revienne à la santé, ou bien il se conformera au rituel franc-maçonique, ou il se livrera à des démonstrations enthousiastes, s'il voit passer le Président, ou encore il se découvrira devant les « stars and stripes », etc. La caractéristique de toutes ces actions, c'est qu'elles ne sont pas objectivement (c'est-à-dire pour l'observateur) le résultat d'un raisonnement expérimental, d'une théorie logique ; nous les définirons (en d'autres termes : il nous plaît de les nommer) actions non logiques, mais on peut aussi les nommer actions X ou autrement.

La théorie de ces actions X doit avoir pour but d'essayer de voir si on peut les ramener à un schéma, scientifiquement utilisable ; et de montrer que notre abstraction des actions X est utile en vue de connaître la forme générale des sociétés. Pour cela, il faut prouver que la plus grande partie des actions des hommes en société participent de la nature des actions X. Si les actions logiques dépendent en majeure partie d'un raisonnement, les actions non logiques proviennent surtout d'un certain état psychique.

Pareto emploie alors la méthode inductive pour étudier la nature de ces actions. Il essaye de voir ce qu'il y a en

elles de constant et ce qu'il y a de variable. A cet effet, il examine en détail un cas particulier : les actions non logiques qui ont pour objet de provoquer ou d'écartier des tempêtes, actions qui persistent jusqu'à nos jours. Il met également en parallèle l'histoire de Rome et celle d'Athènes pour reconnaître l'existence de ces actions non logiques, leur importance, et leurs natures différentes dans ces deux cités. En somme, ce qu'il y a de constant dans les actions de l'homme, est-il amené à penser, ce sont depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, certains sentiments ; ce qu'il y a de variable, ce sont les explications plus ou moins logiques, les justifications théoriques qu'on prétend en donner ¹.

Ces actions X, appelons-les désormais, pour plus de commodité, « non logiques ».

Ainsi, Pareto, analysant et classant à la fois et les actions et les raisonnements de l'homme, arrive à la même constatation : l'homme en société accomplit des actions non logiques (ne pas lire « illogiques »), qu'il prétend justifier par des raisonnements inexacts et qui ont pour fondement certains instincts, certains sentiments constants. D'un autre côté, l'homme élabore ou accepte des théories, des doctrines, non logico-expérimentales, parce que celles-ci reflètent certaines tendances psychologiques. Pareto distingue dans les théories et manifestations verbales de l'homme deux éléments et les désigne par de simples lettres alphabétiques, afin de raisonner non sur des mots, mais sur des choses. « Dans les théories concrètes, que nous désignerons par (c), outre les données de faits, il y a deux éléments ou parties principales : une partie ou élément fondamental, que nous désignerons par (a) et une partie ou élément contingent, généralement assez variable, que nous désignerons par (b). La partie (a) correspond directement à des actions non

¹ Voir dans mon *V. Pareto* (p. 132, 133) l'application que j'ai faite de cette idée aux décès « mystérieux » de ceux qui, en 1923, fouillèrent le tombeau du pharaon Tut-Ank-Ahmon.

logiques ; elle est l'expression de certains sentiments. La partie (b) est la manifestation du besoin de pseudo-logique qu'a l'homme... La partie principale du phénomène est évidemment celle à laquelle l'homme s'attache avec le plus de force, et qu'il tâche ensuite de justifier ; c'est la partie (a) ; et c'est, par conséquent, cette partie qui est la plus importante dans la recherche de l'équilibre social » (§ 798, 800).

Pareto, en classant les faits sociaux, cherche à séparer, comme on l'a fait dans les autres sciences, les parties constantes des parties variables. Ce qui *reste*, avons-nous dit, comme partie constante, ce sont certaines tendances, certains sentiments ; nommons-les « résidus » ; ce qui varie, ce sont les raisonnements, les théories, les manifestations verbales, qui *dérivent* de cet état d'esprit ; nommons-les *dérivations*. Voilà comment Pareto arrive à cette notion de la dérivation, dont il fait dans la *Sociologie* une analyse à la fois psychologique et logique. Le lecteur saisit maintenant le lien qui unit si étroitement le système sociologique de Pareto à son système de logique. C'est l'idée que l'homme n'est pas un animal logique, mais que le sentiment est chez lui l'essentiel.

Les quelques inductions précédentes ne suffisent pas au point de vue scientifique pour étayer la théorie de l'action non logique. Une théorie scientifique ne vaut que par sa vérification expérimentale. Un tiers de la *Sociologie* est consacré à classer les résidus et les dérivations, avec un tel luxe de détails, une telle richesse de faits concrets que l'on oublie le but purement déductif visé par l'auteur. A vrai dire, ce but importe bien peu. Toute cette partie de l'ouvrage est extrêmement suggestive en elle-même. Pareto y projette une vive lumière sur la nature des phénomènes sociaux dont le véritable aspect commence à se dégager devant nous.

IV

Parlons maintenant des dérivations et du classement de celles-ci. Je rappelle que l'auteur les étudie successivement sous un double aspect : celui de leur valeur logique, presque toujours nulle, celui de leur valeur persuasive, souvent considérable, parce qu'elles sont en rapport avec les « résidus » de la société qui les accueille.

Pareto range ces dérivations en quatre classes selon les moyens de persuasion employés. Il procède encore ailleurs à un autre classement, mais qui ne nous retiendra pas ici. Avant de formuler cette classification, il a eu grand soin de procéder par la méthode inductive. Ainsi examine-t-il longuement les termes, « nature », « religion ». Il établit toute leur indétermination et montre en conséquence que leur emploi est dangereux dans les raisonnements objectifs.

Dans la première classe de dérivations, Pareto range les simples affirmations de faits imaginaires ou de sentiments. « La simple affirmation a peu ou point de force démonstrative ; mais elle a parfois une grande force persuasive... Une affirmation est acceptée, obtient crédit, par les sentiments de divers genres qu'elle suscite chez qui l'écoute ; et ainsi ces sentiments acquièrent l'apparence d'une *explication* » (§ 1425, 1430).

Dans la deuxième classe, se trouvent les raisonnements qui font appel à l'autorité. Est-il besoin de dire qu'affirmation et autorité sont tout un quant à la valeur logique d'un raisonnement ? Beaucoup de raisonnements sont acceptés, parce qu'ils émanent d'une personne supposée compétente. L'autorité, celle de la tradition, des usages, des coutumes, etc., peut aussi être invoquée. Dans l'exemple suivant, il y a un mélange des deux premières classes de dérivations. Saint Augustin répond aux incrédules, qui n'admettent pas la réalité de l'enfer, parce qu'il n'est pas croyable que la chair brûle sans se consumer et que l'on souffre sans mourir. « A cela, le saint répond qu'il y a

d'autres faits, également merveilleux, qui seraient incroyables s'ils n'étaient certains, et il en cite un grand nombre. Sans doute, au point de vue expérimental, cette dispute est vaine d'un côté comme de l'autre, parce que les tourments des damnés sont étrangers au monde expérimental... mais un fait étrange subsiste : c'est que presque tous les faits cités par le saint sont imaginaires. » Les preuves qu'il en donne sont fondées sur l'autorité, et Pareto de discuter la *Cité de Dieu*, sur ce point, en une note de 80 lignes (§ 1438).

Viennent ensuite les dérivations où la « preuve » du raisonnement gît dans un accord de la théorie avec certains sentiments ou certains principes. « Cet excellent Platon a une manière simple, facile, efficace, d'obtenir le consentement universel, ou, si l'on veut, celui des sages : il se le fait accorder par un interlocuteur auquel il fait dire ce qu'il veut » (§ 612). La valeur d'un tel raisonnement est nulle, comme celui où l'on fait intervenir le consentement supposé universel : « du soleil qui se plongeait dans l'Océan aux innombrables opérations magiques, on a l'exemple d'erreurs manifestes qui furent prises pour des vérités par un grand nombre d'hommes »¹.

Nous n'étudierons pas les genres et sous-genres de ces dérivations. Passons tout de suite à la quatrième classe. Dans celle-ci, les preuves sont toutes verbales, mais l'erreur est bien plus difficile à mettre en évidence. Ces sortes de sophismes, cachés sous une apparence de raisonnement valable, abondent en métaphysique, en sciences sociales, etc. « Ainsi que nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, les termes du langage ordinaire ne correspondent généralement pas à des choses bien déterminées ; par conséquent, tout raisonnement dans lequel on emploie ces termes est exposé au danger de n'être autre chose qu'une dérivation verbale » (§ 1545).

Dans un premier genre, nous trouvons le *sortite* des anciens par lequel on prétend démontrer qu'un amoncellement de grains aussi grand qu'on voudra, n'est pas un tas

¹ Voir mon *Précis*, p. 52.

(« un grain n'est pas un tas, deux grains ne sont pas un tas », etc.). Cicéron s'en tire en disant que « la Nature [quand elle entre en scène, le sophisme est certain] ne nous donne aucune connaissance des limites des choses » (§ 1550); mais Pareto explique que le terme de *tas* étant indéterminé, ne peut servir de base à un raisonnement rigoureux. « Mais le métaphysicien auquel il arriverait de reconnaître cela, entendrait aussitôt opposer à ses plus beaux raisonnements que, dans la même classe de termes, se trouvent aussi ceux de *bon* et *mauvais*, *beau* et *laid*, *honnête* et *malhonnête*, *juste* et *injuste*, *moral* et *immoral*, etc. » (§ 1551).

Il y a ensuite les raisonnements où l'on use de termes désignant une chose, mais choisis de sorte qu'ils éveillent des sentiments déterminés, voulus par l'auteur du raisonnement : « Le fait de rester fidèle à sa foi se nomme *persévérance*, si la foi est orthodoxe, *obstination*, si elle est hérétique » (§ 1552). L'emploi de ces termes a une grande valeur persuasive; mais leur valeur logique est nulle.

Puis viennent les termes à plusieurs sens, correspondant à des choses différentes désignées par une même expression. De cette façon, on démontre tout ce qu'on veut. On en trouve de nombreux exemples (§ 1556 et suiv. *Précis*, 61 et suiv.).

Dans la même classe encore, les raisonnements par métaphores, allégories, analogies. « Données comme une simple explication, comme un moyen de se faire une idée d'une chose inconnue, les métaphores et les analogies peuvent être employées scientifiquement, pour passer du connu à l'inconnu; mais, données comme une démonstration, elles n'ont pas la moindre valeur scientifique » (§ 6114). Pourtant, c'est l'emploi qu'en font métaphysiciens et théologiens. « Les œuvres de Platon sont une suite de métaphores et d'analogies, données comme démonstrations... Au temps de la *querelle des investitures*, le pape et l'empereur brandissaient des métaphores, en attendant que des armes plus concrètes décidassent de la victoire » (§ 1616, 1617). Et Pareto — ici comme pour les autres classes

et genres de dérivations — s'empresse de nous fournir des exemples en grande quantité, empruntés à l'histoire de l'Eglise, à la philosophie de Platon, aux interprétations du *Cantique des Cantiques*, à la *Synthèse subjective* de Comte, aux travaux de M. Loisy, à la théorie de la solidarité, au traité du *Baptême* de Tertullien, aux *Opinions sociales* d'Anatole France ; puis vient une longue discussion de la Gnose : Buonaiuti, Amélineau, Hésiode, Platon, saint Jean Damascène, Euripide, Claudien, Arrien, Tatien, Aimé Puech, Tertullien, saint Irénée, Daremberg et Saglio, Eusèbe, saint Epiphane, sont successivement cités au cours de cette discussion. Puis nous passons à Guillaume de Champeaux, à Fourier, à Saint-Simon.

Enfin vient une comparaison d'ensemble, au point de vue de leur valeur logico-expérimentale et de leur valeur persuasive, de sept récits ou théories se servant d'allégories ou de métaphores. Ce sont : 1^o les amours mythologiques d'Aphrodite et d'Arès ; 2^o la fable du loup et de l'agneau ; 3^o la Gnose valentinienne ; 4^o la théorie des créations de Fourier ; 5^o la théorie d'Auguste Comte, sur la Terre et le Grand-Etre ; 6^o la théorie des réalistes ; 7^o la théorie de la solidarité.

Nous avons fourni un aperçu un peu détaillé des études de Pareto sur un seul point touchant les dérivations. Mais pour chacun de leurs classes, genres et sous-genres, nous aurions pu en faire autant. La logique de Pareto tire toute sa valeur des preuves accumulées qui lui servent de base, mais c'est justement ce qu'aucune étude, aucun article, aucun précis ne peut remplacer.

L'auteur, d'ailleurs, ne procède pas de la façon que nous avons indiquée. La classification des dérivations n'apparaît qu'au milieu de son livre, alors que de nombreuses analyses ont déjà été faites auparavant¹. Cette méthode a le grave inconvénient de suspendre l'exposition de la

¹ C'est même le cas dans les *Systèmes socialistes*, où l'auteur en donne beaucoup, sans embrasser encore la théorie d'ensemble (ci-dessus chap. VI).

théorie, étant donné surtout le désordre dans lequel les preuves et les éléments de la théorie se présentent à nous. Mais en revanche, rien n'étant affirmé *a priori*, la démonstration gagne en force logique, grâce au nombre de preuves présentées inductivement.

La théorie des dérivations, en résumé, aboutit à une double conclusion :

1^o Il existe un nombre extraordinairement grand de raisonnements absurdes et de sophismes, ayant cours dans les sociétés humaines. Pareto dresse un tableau, précis, impitoyable, des erreurs logiques qui affectent ces raisonnements. Il en montre toute la vanité, tout le ridicule, au point de vue de la logique et de l'expérience. Il nous éclaire sur les périls qui menacent le sociologue, le philosophe surtout, lorsqu'ils veulent élaborer une théorie d'accord avec la logique et la réalité concrète. Cette théorie des dérivations constitue la plus formidable attaque que jamais la métaphysique ait subie sur le terrain de la philosophie et des sciences sociales. A cet égard, Pareto reprend ici la tradition des savants qui ont fondé la science moderne, en même temps qu'il ouvre à la logique un nouveau domaine.

2^o La théorie des dérivations est autre chose encore. Pareto ne se contente pas de prouver que ces raisonnements, ces dérivations, sont absurdes au point de vue logique et expérimental. Il recherche pourquoi ces dérivations sont acceptées, ce qui fait leur succès. Il est amené ainsi à scruter leur valeur persuasive, et à la distinguer nettement de leur valeur logique. En ce faisant, le logicien devient psychologue et il conclut que l'homme n'est pas par essence un animal logique, mais un animal qui suit ses instincts et ses sentiments ; aussi, dans les sociétés, ces instincts jouent-ils un beaucoup plus grand rôle que les dérivations.

Avant de les étudier, cependant, formulons encore quelques remarques ¹.

¹ Jusqu'ici, ce paragraphe reproduit les pages 43 à 49 de mon *V. Pareto* (Payot, Paris, éd.).

Dans l'ensemble, et compte tenu de la forme, la critique que Pareto a faite des dérivations me semble irréfutable, et c'est sans doute parce qu'elle est tellement destructrice, et « nihiliste », accablante pour ceux qui tiennent à leurs convictions, qu'elles soient religieuses, morales, politiques, esthétiques, etc., que l'on n'ose pas l'aborder franchement et en mesurer l'immense portée. Elle me semble être du définitif : pourquoi toutes ces théories sont-elles logiquement sans valeur ? Pourquoi, néanmoins, nous séduisent-elles, malgré leur absence de contenu scientifiquement valable ? Voilà ce que Pareto a établi une fois pour toutes.

Ainsi donc, cette partie de la *Sociologie* paraît une acquisition définitive de la science, d'ordre logique, si l'on veut, mais aussi psychologique.

Une étude d'ensemble de la pensée du maître devrait s'attacher à montrer ce que d'autres ont fait dans ce domaine de la « logique des sentiments ». Je me contenterai ici de deux brèves observations : Julien Benda (qui, dans *Mon premier Testament*, avait formulé très brièvement des pensées s'apparentant à celles de la *Sociologie* en général) a fait ensuite une critique du bergsonisme, qui semble être comme un cas particulier de la théorie générale des dérivations. D'autre part, un auteur britannique contemporain ¹ a écrit un ouvrage dont les thèses ressemblent un peu, parfois, à celles de Pareto ; bien que son livre soit, lui, très postérieur à la traduction anglaise de la *Sociologie*, je pense que, comme Benda, au début de notre siècle, il est indépendant de Pareto.

V

Passons maintenant à la classification des résidus.

I^{re} classe. — Instinct des combinaisons. Il est, dit Pareto, un de ceux qui ont le plus contribué à l'avancement

¹ J. THOULESS, *Crooked Thinking*. L'auteur semble être un homme de gauche ; son accord avec Pareto n'en est que plus intéressant. Néanmoins, cela ne va pas très loin.

de la civilisation. Beaucoup d'actes que nous accomplissons aujourd'hui logiquement, ont leur origine, ou leurs correspondants psychologiques dans des combinaisons non logiques de jadis. Le savant se livre à des combinaisons dans son laboratoire, comme l'enfant s'amuse à des combinaisons de jeux, et le sauvage à des opérations magiques.

Ce résidu explique nombre d'actions non logiques. Mais, cela va sans dire, le « résidu » est seulement une abstraction : le phénomène concret est composé de nombreux éléments que nous dissociions.

Les combinaisons peuvent avoir lieu par hasard, ou bien selon certaines règles non logico-expérimentales. Ainsi, la ressemblance ou la dissemblance des choses est un puissant motif de combinaisons. On les rencontre dans les opérations magiques : on croit agir sur un homme, un animal, une chose, en opérant sur une parcelle qui leur a été enlevée. Ainsi, encore, les principes absolus *similia similibus* et *contraria contrariis curantur* révèlent ce genre de résidus. On unit aussi volontiers entre eux des événements exceptionnels ; c'est ce qui explique l'origine divine attribuée aux héros et aux grands hommes, ainsi que la foi dans les présages. Pareto rappelle, d'après Suétone, les présages de la mort de Néron. « Ces expériences, dit-il, sont semblables à celles que font aujourd'hui nos théologiens et nos métaphysiciens : on en tire précisément ce qu'on y a mis. Pourquoi donc le fait qu'une mule met bas doit-il présager quelque événement important ? On ne peut trouver d'autre motif que celui de l'union d'un fait rare avec un autre fait rare que les Romains jugèrent devoir être funeste » (§ 925). Souvent encore, les hommes ont cru qu'en s'assimilant certaines choses, ils acquéraient en partie les qualités de ces choses. Ce sentiment non logique est un genre de la présente classe et explique de nombreux phénomènes sociaux depuis les *totems* jusqu'à des opérations religieuses diverses. Comme toujours, les dérivations sont variables, mais le fond des résidus ne change guère.

Très souvent, on attribue à certaines choses ou à certains actes un pouvoir mystérieux. « On trouve ce résidu en beaucoup d'opérations magiques, dans les amulettes, les serments prêtés sur certaines choses, les ordalies, etc. Il constitue aussi la partie principale des tabous avec ou sans sanction » (§ 944). L'idée que l'on se fait des reliques révèle un sentiment analogue ; les opérations magiques fournissent aussi un nombre immense d'actions mystérieuses.

Ici, Pareto analyse, avec grand soin, les théories qui concernent les nombres parfaits : Elles démontrent clairement « le contraste entre les raisonnements logico-expérimentaux et ceux par accord de sentiments. Pour les mathématiciens, *parfait* est une simple étiquette qui sert à désigner un nombre égal à la somme de ses parties aliquotes... On pourrait employer un autre nom quelconque, par exemple les appeler *imparfaits* ; et il n'y aurait rien, absolument rien de changé... Il n'en est pas ainsi quand on raisonne avec le sentiment. Alors, le nom est d'une grande importance : *parfait* est le contraire d'*imparfait*, et le même motif qui fait placer un nombre parmi ceux qui sont *parfaits*, l'enlève de ceux qui sont *imparfaits*. D'ailleurs, ce que signifie précisément ce nom de *parfait*, on ne le sait pas avec plus de précision que l'on ne sait ce que veulent dire les noms semblables : *juste, bon, vrai, beau*, etc. Il semble seulement que tous ces termes sont les épithètes de certains sentiments agréables qu'éprouvent certains hommes » (§ 960).

Pareto cite les Pythagoriciens, puis saint Augustin. « D'après le raisonnement logico-expérimental, il serait ridicule de dire : « Six est égal à la somme de ses facteurs, donc Dieu devait créer le monde en six jours. » Il n'y a pas de rapport entre les prémisses et la conclusion. Mais, au contraire, le raisonnement par accord de sentiments crée ce rapport, grâce au terme *parfait*, qu'il élimine ensuite, selon un procédé général... Il paraîtra peut-être que nous avons parlé trop longuement de ces extravagances, et il en serait bien ainsi si l'on voulait les envisager au point de vue objectif,

c'est-à-dire logico-expérimental ; mais si on les considère au point de vue subjectif, et qu'on fasse attention qu'elles ont été propres à un nombre immense de personnes, en tout temps, on verra qu'elles doivent correspondre à des sentiments diffus et puissants, qui, par conséquent, ne peuvent être négligés dans une étude des formes sociales» (§ 963, 964).

En général, les résidus de la première classe correspondent au goût de la nouveauté ou du changement. Ils donnent, au contraire, une grande stabilité à la société, lorsqu'ils sont unis aux résidus de la deuxième classe.

II^e classe. — Persistance des agrégats. C'est ici une théorie psychologique des plus intéressantes : Pareto montre que dans l'esprit de l'homme, certains agrégats de sentiments, certains ensembles de complexes psychologiques se forment, et prennent ensuite pour le sujet l'aspect d'une réalité objective. Ces persistances d'agrégats poussent les hommes à l'action avec beaucoup plus de force que ne pourraient le faire des théories ou même des réalités. Ainsi, il n'y a pas une « chose » qui s'appelle « patrie », dans le même sens qu'il y a une « chose » qui s'appelle « parapluie » ou un animal qui s'appelle « éléphant » ; aucune réalité objective extérieure à l'individu ne correspond à ce terme, mais le sentiment du patriotisme est un des facteurs sociaux les plus importants : on y reconnaît le sentiment de la persistance des rapports de l'individu avec des lieux, avec des hommes du temps passé, etc. Dans la même classe prendront place les sentiments de la religion, de la famille, des classes sociales (castes et sectes), ceux qui sont à la base du culte des ancêtres et enfin tous ceux que le sujet transforme en réalités objectives (le « Progrès », la « Démocratie », le « Socialisme », le « Nationalisme », la « Justice », le « Beau », etc.). Tous ces mots désignent des ensembles de sentiments très forts, mais peu distincts. Quoiqu'ils n'aient pas de réalité objective, il faut tenir compte pour les comprendre de ce que le sujet croit qu'ils en ont une.

Ces résidus correspondent aux sentiments « religieux », ce mot étant pris dans son sens le plus large. De nombreux exemples prouvent, ici encore, que l'apparence variable des dérivations recouvre des résidus peu changeants.

III^e classe. — Besoin de manifester ses sentiments par des actes extérieurs. On fait la même constatation en ce qui concerne les résidus de la troisième classe. Un exemple particulièrement saisissant est celui de l'exaltation religieuse : ses manifestations sont presque les mêmes en tous pays, à toutes époques. Mais les dérivations théologiques n'ont rien de commun entre elles.

IV^e classe. — Sentiments en rapport avec la sociabilité. Ce sont eux qui expliquent la formation des associations particulières et aussi le besoin d'uniformité ; ce besoin se manifeste par l'imitation, qui joue un rôle extrêmement considérable dans nos sociétés. « Le résidu se manifeste presque à l'état pur, dans l'uniformité temporaire imposée par la mode... Non seulement l'homme imite pour s'uniformiser avec les autres ; mais il veut que les autres fassent de même. Si un autre homme s'écarte de l'uniformité, cela paraît détonner et produit, indépendamment de tout raisonnement, une impression de malaise chez les personnes qui sont en rapport avec lui. On tâche de faire disparaître le contraste par la persuasion ; plus souvent par le blâme ; plus souvent encore par la force. Comme d'habitude, les vains discours logiques ne manquent pas, pour expliquer cette attitude. Mais la cause n'est pas de celles qu'on indique : elle réside, au moins en grande partie, dans les sentiments d'hostilité aux transgressions d'uniformité... » (§ 1119, 1126). Inutile de citer des exemples, ils abondent. Dans la présente classe se rangent aussi la néophobie, la pitié et la cruauté, les sentiments de hiérarchie et enfin l'ascétisme, à propos duquel Pareto s'étend, avec quelque complaisance, sur l'histoire de la flagellation.

V^e classe. — Intégrité de l'individu et de ses dépendances. Il faut noter ici deux genres de sentiments importants dans cette classe. En premier lieu, il y a ceux qui correspondent aux purifications si usitées dans les sociétés anciennes, et que l'on retrouve de nos jours chez les peuples sauvages, dans nombre de cérémonies religieuses chez les civilisés et même¹ dans des cérémonies non religieuses. Toutes ces actions ont engendré une vaste floraison de dérivations. L'autre résidu, peut-être encore plus important, est le « sentiment qui contraste avec les altérations de l'équilibre social ». Les hommes vivant en société se font un certain idéal des rapports sociaux, et si celui-ci vient à être altéré, ils souffrent de cette altération, même si elle ne leur cause pas un dommage direct. « Si ce sentiment n'existait pas, toute altération naissant dans l'équilibre social et légère, ne rencontrerait que peu ou point d'opposition, et pourrait par conséquent aller en croissant impunément, jusqu'à ce qu'elle frappât un nombre d'individus assez grand pour donner lieu à la résistance de ceux qui veulent directement éviter le dommage... En ajoutant au résidu que nous envisageons maintenant les résidus de la II^e classe (persistance des agrégats), on forme des résidus composés, de grande importance sociale, correspondant à des sentiments vifs et puissants, exactement semblables à ceux qui, avec très peu de précision, sont désignés par le terme « idéal de justice ». Au point de vue logico-expérimental, dire que « l'injustice », aussi bien celle qui est faite à une seule personne qu'à un grand nombre de gens, offense également la « justice » n'a pas de sens. Il n'existe pas de personne appelée *justice*, et nous ne savons pas ce que peuvent être les *offenses* qu'elle recevrait. Mais l'expression seule est défectueuse, et, au fond, par elle on exprime le sentiment, peut-être indistinct, inconscient, qu'il est utile que l'opposition aux troubles de l'ordre social ne soit pas

¹ Voir mon *Précis*, p. 115.

en raison directe du nombre d'individus lésés, mais ait une valeur notable indépendante de ce nombre (§ 1214, 1216). Le résidu qui s'exprime par cette dérivation est utile à la société (§ 1214). Par lui, elle acquiert de la stabilité et non par les théories des métaphysiciens qui dissertent sur la « Justice ».

VI^e classe. — Résidu sexuel. Il n'est pas besoin d'indiquer sa persistance depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, mais Pareto, grand adversaire¹ de l'hypocrisie de nos mœurs — hypocrisie qui des pays germaniques et anglo-saxons s'est étendue avant 1914 aux pays latins — montre que le plus souvent les manifestations de « vertuosisme », qui ont pour but de réprimer chez les autres les manifestations de l'instinct sexuel, ne sont pour le sujet que des manifestations masquées de son propre instinct sexuel.

Telle se présente à nous la théorie parétienne des résidus. Nous sommes arrivés au résultat suivant : les actions non logiques forment la plus grande partie des actions des individus en société, donc en faisant leur théorie, nous parvenons à connaître la forme générale de la société. Il faut distinguer en elles deux éléments, un élément à peu près constant au cours des siècles, à savoir un certain état d'esprit formé par divers sentiments, et un élément variable, à savoir les « explications », les théories, les justifications pseudo-logiques, en un mot les manifestations verbales de l'homme. Donc, contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, les hommes n'agissent pas sous l'empire de certaines théories, mais ils ont un certain état d'esprit qui, d'un côté, les pousse à l'action et de l'autre leur fait rechercher des théories, des « explications » soi-disant logiques de leur façon d'agir.

Le grand intérêt de cette théorie consiste à nous faire saisir déductivement ce que Pareto avait affirmé à la suite

¹ Voir chap. VII, § III.

de ses études analytiques ; grâce à elle on comprend de mieux en mieux que la forme réelle de la société varie beaucoup moins que son apparence que nous connaissons seule, à savoir les théories politiques, sociales, ou autres, en somme : les manifestations verbales des hommes.

C'est pourquoi, lorsqu'on écarte ces manifestations pour ne considérer que l'état d'esprit, certaines analogies apparaissent entre des processus sociaux au premier abord très différents. Ce n'est point là une des parties les moins curieuses de la sociologie parétienne¹.

Mais si cela est un processus tout à fait normal dans la société, comment se fait-il que les auteurs de théories sociales ne s'en soient pas encore rendu compte ? Pareto montre que le fait a déjà été entrevu, mais qu'on n'en a pas donné encore la théorie générale, parce qu'il est beaucoup plus facile de supposer que les hommes agissent logiquement d'après les dérivations, que de rechercher objectivement la vérité. Si l'on examine alors ces doctrines, on voit que le plus souvent leurs auteurs sont partis de leurs propres sentiments, au lieu de prendre comme base l'observation et l'expérience objectives. « Il y a fort peu d'auteurs qui omettent entièrement d'envisager les actions non-logiques. Elles apparaissent généralement dans la considération de certaines inclinations naturelles que, bon gré, mal gré, l'auteur doit pourtant reconnaître aux hommes. » Mais, « on réduit ces inclinations au minimum, et l'on suppose que les hommes en tirent des conclusions logiques et agissent d'après elles » (§ 261). Pareto démontre son affirmation par la critique d'Aristote, de Platon, de saint Thomas, de Comte, de Mill, de Spencer, de Condorcet, etc.

En résumé, il a élaboré « une théorie dont beaucoup d'éléments sont épars çà et là, souvent d'une façon à peine reconnaissable » (§ 842).

¹ On en trouvera d'innombrables exemples dans la *Sociologie*. J'en donne d'autres dans mon *Précis* et dans *V. Pareto*, p. 145, où je compare le mécanisme des jugements de Dieu et celui du jury, l'action des haruspices et celle des journalistes.

Que faut-il maintenant penser de cette théorie des résidus ?¹ Outre que, comme l'auteur me l'avait déclaré, leur classification est toute provisoire, il y aurait peut-être certaines réserves à faire sur le concept même. Est-ce bien nécessaire d'avoir, en plus des sentiments et des instincts, encore des « résidus » ? Pour ma part, je n'en suis pas tout à fait persuadé.

Mais il est fort à regretter que cette théorie des résidus n'ait pas été discutée par des psychologues de profession : leur jugement aurait été bien utile pour nous. D'autre part, et si peu que j'admets la plupart des théories de Freud², là aussi les rapprochements auraient dû se faire, car ces résidus, étant choses instinctives, me semblent être justiciables de l'inconscient. De plus, il y a des liens évidents, semble-t-il, entre le concept de dérivation et celui de rationalisation.

En tout cas, l'idée de « résidu » a été déduite par l'auteur de la théorie de l'action « non logique », et celle-ci me paraît juste et très importante pour comprendre la structure de la société humaine. Citons à ce propos un auteur, G. Pirou³, assez peu porté à admirer le maître : sa *Sociologie*, dit-il, « est dominée et animée par une idée générale, à mon sens très juste et très féconde, celle de l'opposition entre la science et l'action ; cette idée que, sur le plan de la connaissance et de l'explication, c'est à la raison qu'il faut s'adresser parce qu'elle seule nous fournit le moyen d'éclairer le réel et d'en découvrir les lois, mais qu'au contraire, quand on veut comprendre les grands mouvements historiques, il ne faut pas s'en tenir à des interprétations étroitement intellectualistes. Il faut reconnaître que le sentiment a une

¹ Ce paragraphe a été jusqu'ici la reproduction presque intégrale du § II, chap. VI de mon *V. Pareto* (Payot, Paris, éd.). Dans ce qui suit, figurent, entre autres, quelques passages du paragraphe VI.

² Tout ce qui concerne, entre autres, les explications dans le domaine de la sociologie (*Totem et Tabou*) me paraissent très fausses et de nature à jeter un grave discrédit sur l'ensemble de son œuvre où, j'imagine, il doit y avoir de bonnes choses dans des domaines où je ne suis pas compétent.

³ *Les théories de l'équilibre économique*, 2^e édition, p. 405.

action infiniment plus grande que la raison, que les hommes ont besoin de foi et de « mythes » pour agir ».

Mais, je le répète, des études plus poussées devraient être faites.¹

VI²

L'analyse des faits permet donc de dégager de la réalité certains éléments abstraits, analogues aux notions dont se sert l'économie pure. Il convient maintenant de les utiliser pour comprendre encore plus clairement la nature des phénomènes sociaux. C'est à quoi sont employés les trois derniers chapitres de la *Sociologie* ; leur auteur se sert toujours de la même « méthode » d'exposition, aussi sommes-nous obligé de présenter la chose sous un aspect un peu différent, et la division que nous faisons ne correspond donc nullement à celle de l'ouvrage.

En premier lieu, Pareto étudie certaines questions qui se rapportent au système déductif qu'il veut établir.

Jusqu'à présent, il n'avait pas tenu compte du nombre relatif des phénomènes sociaux où se manifestent les divers

¹ Que dans un fait social ou dans l'action d'un individu l'on veuille distinguer, même par abstraction, un mélange de n résidus en proportions diverses, et que, dans chacun d'eux, on doive reconnaître plusieurs genres et sous-genres, semblera choquant à beaucoup de bons esprits. Pour défendre le point de vue de Pareto, on peut néanmoins s'appuyer sur un fait très bien observé par Hans Vaihinger dans sa *Philosophie des Als-Ob* ; dans la science, dit-il on trouve : ou bien des hypothèses qui aspirent à être vérifiées par de futures expériences, ou bien des fictions, qui n'ont d'autre but que d'être commodes, encore qu'elles soient en réalité inexactes. Or, le résidu-hypothèse doit être rejeté, le résidu-fiction doit être conservé ; Pareto, d'ailleurs, l'entendait bien ainsi lui-même. Le grand chimiste Berthollet (cité par Rosak, dans « Chaleur et Industrie », *Revue de l'industrie du feu*, juin 1923), étudiant l'hypothèse du calorique, finissait par l'admettre en disant : « On ne pourra se refuser à convenir que l'hypothèse [nous dirons : la fiction] de son existence n'a aucun inconvénient avec l'avantage de n'introduire dans l'explication des phénomènes que des principes généraux et uniformes. » Il prenait de la sorte une attitude qui est celle de la science et de la philosophie ultérieures. Nous ne saurions mieux faire que de nous en inspirer pour juger la « fiction » du résidu : en ce faisant, on ne renonce pas à la possibilité de la rejeter un jour. Mais, dans un précédent chapitre, on a vu comment Pareto lui-même avait rejeté de l'économie pure une « fiction » analogue, la mesurabilité du plaisir. Il est assez piquant de constater que cette fiction du résidu n'est qu'un retour aux méthodes qui inspirent Walras dans son *Economie pure*, et l'École autrichienne, méthodes que repousse Pareto en économie politique (voir chap. VIII, § III).

² Ce paragraphe et le suivant reproduisent les § 6 et 7 de mon *V. Pareto*.

résidus. L'observation des faits — Pareto en cite beaucoup — permet de conclure ainsi : les dérivations sont variables à l'excès ; si on les écarte, on observe des variations assez accentuées dans chaque genre de résidus, correspondant à une classe déterminée de ceux-ci, tandis que la classe, dans son ensemble, varie peu ou pas du tout dans le temps, pour une société prise en totalité. Il faut entendre cela du phénomène moyen, car la réalité présente une suite d'ondulations qui oscillent autour d'une ligne moyenne. De plus, si les classes de résidus sont plus ou moins constantes dans une même société, leur importance peut beaucoup varier d'une société à l'autre, et elles présentent des différences considérables dans les diverses couches sociales¹.

En ce qui concerne la propagation des résidus, la simple imitation est difficile à distinguer de celle qui est due à l'influence de certaines circonstances qui agissent d'abord chez l'un, puis chez l'autre. Ce dernier cas est le plus fréquent, car on observe la modification des résidus combinés avec des changements économiques, politiques, etc. Au contraire, les dérivations se propagent surtout par imitation ; à certaines époques, les dérivations théologiques sont à la mode, à d'autres les dérivations métaphysiques, etc.

Jusqu'à présent, nous avons considéré les résidus comme la *cause*, les dérivations comme l'*effet*. Ce point de vue reflète l'aspect général des choses ; mais il ne faut pas oublier la mutuelle dépendance de tous les phénomènes sociaux. En général, une dérivaison est acceptée non pour sa valeur logique, mais parce qu'elle exprime nettement des tendances que beaucoup de gens éprouvent confusément. Tel est le phénomène principal. Mais par sa propagation, elle accroît la force et la vigueur des sentiments qu'elle exprime. Ce phénomène est secondaire.

Pareto examine ensuite plusieurs cas de « mouvements virtuels », comme l'on dit en mécanique ; il recherche quels effets peut obtenir l'autorité gouvernementale en essayant

¹ Voir mon *Précis*, p. 123, 124.

de supprimer ou de modifier dans une société donnée certains résidus ou certaines dérivations. Il conclut en montrant toute la difficulté de modifier les résidus et les obstacles qui s'opposent pour cette raison à l'institution d'une législation.

L'ensemble de ces analyses conduit Pareto aux propositions suivantes : on dit vulgairement que « les dérivations enthousiastes réussissent mieux que le froid raisonnement à déterminer les hommes à l'action ; et l'on peut aussi accepter ce mode elliptique de s'exprimer, pourvu que l'on entende qu'il s'agit, non des dérivations, mais bien des sentiments qu'elles manifestent. Les sentiments qui s'expriment par des dérivations dépassant l'expérience et la réalité ont une grande efficacité pour pousser les hommes à l'action. Ce fait explique la façon dont se produit un phénomène très bien observé et mis en lumière par G. Sorel ; c'est que les doctrines sociales agissant avec efficacité (on dirait mieux : les sentiments manifestés par ces doctrines) prennent la forme de mythes. Répétant en d'autres termes une observation faite tant de fois déjà, nous dirons que la valeur sociale de ces doctrines (ou des sentiments qu'elles expriment) ne doit pas être jugée par leur forme mythique, qui n'est qu'un moyen d'action, mais bien intrinsèquement, par l'effet produit » (§ 1867-1868). Pareto fait alors la théorie complète du mythe social, en distinguant nettement le but idéal visé et le point réellement atteint par la société. Il explique aussi pourquoi les mythes ont été avantageux en général aux sociétés ; mais cela n'a pas lieu nécessairement (§ 1874, 1875). Ceci le porte à analyser longuement les dérivations émises sur ces sujets (§ 1876 et suiv.).

Voici maintenant que surgit une nouvelle théorie, celle de l'utilité sociale, mais elle est si abstraite et difficile, que nous pouvons seulement indiquer ce que l'auteur a voulu faire : d'ordinaire, les gens ne s'entendent pas sur ce qui est « utile » à la société, Pareto montre que ces discussions sont le plus souvent des logomachies (dérivations), parce

que l'on y confond deux choses : les moyens pour atteindre un but, et le but lui-même. La discussion sur les premières peut être objective, la seconde non, car la science n'a pas à décider si l'idéal de la société doit être X ou Y ou Z. Partant de cette constatation, il construit alors un langage rigoureusement scientifique pour traiter de ces questions, et insiste sur la nécessité de distinguer entre deux maximums d'utilité pour les sociétés, distinction qui tire encore son origine de l'économie pure. Celle-ci sert de soutien à la pensée sociologique et la dirige dans ces recherches extraordinairement délicates. Il faut bien remarquer, dit Pareto, que l'on peut assigner un but quelconque à la société, et le proclamer « utile » pour elle ; mais cette utilité n'a rien de commun avec l'utilité que l'on obtiendrait en faisant la somme des utilités de ses membres, car cette somme n'existe pas plus que n'existe une somme d'ophélimités se rapportant à des sujets différents. On ne pourrait faire cette somme que grâce à des conventions arbitraires : l'admirateur du surhomme assignera à l'utilité des classes inférieures un coefficient presque égal à zéro ; le démocrate leur assignera un coefficient élevé. La science n'a rien à décider là-dessus. Lorsque l'on a bien saisi cette théorie très abstraite de l'« utilité sociale », la vanité d'un nombre infini de dérivations apparaît, une fois de plus.

Pareto maintenant est arrivé au but : il résume l'ensemble de ses études en une synthèse qui nous donne en une première et grossière approximation une idée générale de la forme réelle des sociétés. Nous ne rapporterons point ici les formules auxquelles il parvient.

On comprend que la forme de la société et l'« utilité » dont elle jouit sont déterminées principalement par l'équilibre des résidus et non par le conflit des dérivations.

Je prie seulement le lecteur d'observer la nature exacte des théories auxquelles nous faisons allusion ici ; elles sont analogues aux théories d'économie pure et, en somme, depuis le *Cours* jusqu'à la *Sociologie* la pensée de Pareto

a accompli seule toute l'évolution scientifique qui sépare l'économie préclassique du XVIII^e siècle d'avec le mémoire de Walras sur l'équilibre de l'échange, de 1873.

VII

Durant ses longues études, Pareto a eu bien souvent l'occasion d'examiner la forme prise par les faits sociaux au cours des temps. Et toujours la même constatation s'est imposée à lui : les divers facteurs de la vie sociale présentent une série continue d'oscillations, d'ondulations ; les périodes en sont très variables : petites, moyennes ou grandes. A toute époque d'ailleurs, on avait eu une idée plus ou moins vague de cette forme rythmique, périodique, oscillatoire, ondulée des phénomènes sociaux. Seulement lorsqu'on en a voulu faire la théorie, dit-il, les auteurs sont tombés dans des considérations métaphysiques (Vico, Ferrari, etc.). En tout cas, « si l'on considère d'un peu haut tous ces phénomènes, qui se produisent ainsi régulièrement et se renouvellent depuis un passé reculé jusqu'à nos jours, il est impossible de ne pas admettre que les oscillations observées sont la règle, et qu'elles ne sont pas près de cesser. Ce qui se passera dans un très lointain avenir nous est inconnu ; mais il est très probable que le cours des événements, déjà si long, n'est pas sur le point de changer dans un avenir prochain » (§ 2394).

Mais ne pourrait-on pas élaborer la théorie scientifique de ces cycles de la vie sociale ? Pareto répond que oui, et, en effet, nous ne sommes pas encore arrivés à la fin de la « Sociologie générale ». Cette fois, Pareto dépasse en sociologie la limite qu'en économie pure ni Walras ni lui-même n'avaient pu franchir : le passage de la statique à la dynamique. A vrai dire, les études qu'il entreprend désormais n'aboutissent pas à des formules théoriques, elles restent inductives ; néanmoins l'influence de l'économie pure s'y fait encore fortement sentir.

L'idée fondamentale de cette dynamique, c'est que tous les facteurs de l'évolution sociale sont en relation de mutuelle dépendance les uns avec les autres. Jusqu'à présent, nous avons eu des tentatives d'explications causales ; on assignait, par exemple, *une* cause aux événements sociaux, ou une cause imaginaire (la volonté de Dieu chez Bossuet) ou bien une cause réelle (le matérialisme économique de K. Marx). L'analyse des faits démontre, au contraire, qu'il y a là une erreur semblable à celle des économistes qui ont cherché (et cherchent encore !) *une* cause à la valeur, alors que cette quantité économique n'est pas seulement un effet, mais aussi une cause des quantités qui devraient la déterminer. De même, on ne peut pas dire que l'évolution économique soit la *cause* de l'évolution sociale, parce que tel facteur de l'évolution sociale (par exemple les résidus) détermine à nouveau l'évolution économique : en d'autres termes, ils sont en état d'équilibre, ils se déterminent mutuellement.

Il nous est impossible de tenir compte de tous les facteurs de l'évolution sociale. On doit étudier pour commencer quelques-uns d'entre les plus importants ; plus tard, l'on pourra mieux faire. Pareto ne retient donc que quatre facteurs : les intérêts (le phénomène économique), les résidus (le phénomène psychologique), les dérivations (l'idéologie) et enfin la circulation des élites, phénomène qui prend sa source dans l'hétérogénéité sociale, dont la théorie forme la base des *Systèmes socialistes*, comme on l'a vu.

Ainsi, l'évolution sociale se présente comme une succession de cycles de mutuelle dépendance. Mais ici surgit une difficulté : pour traiter de la mutuelle dépendance, il faudrait employer le langage mathématique qui seul peut exprimer rigoureusement ces relations ; il est inapplicable en sociologie. Il faut donc considérer des rapports de cause à effet, mais on tiendra compte de la mutuelle dépendance, en faisant attention aux actions et aux réactions successives. Les procédés mathématiques employés dans l'économie pure

servent de guide en cette matière, et indiquent au langage ordinaire les erreurs à éviter (§ 1732).

Grâce à ces idées directrices, Pareto retrace alors les grandes lignes de l'évolution sociale en diverses sociétés. Il procède par approximations successives et revient plusieurs fois sur le même sujet. Il montre, avec soin, quelle action chacun des quatre facteurs énumérés ci-dessus exerce sur les autres et quelle réaction il subit de leur part. L'ensemble de ces actions et réactions détermine la forme du cycle dont la durée est d'ailleurs toujours limitée. Comme on peut s'y attendre, l'action des dérivations sur les résidus, la circulation des élites et le phénomène économique est faible; elles subissent, au contraire, puissamment les réactions de ces trois facteurs.

On voit ainsi l'immense effort de pensée qui est à la base de la *Sociologie*, et qui se manifeste dans le concept d'un équilibre social général.

A la vérité, le résultat, étant exprimé toujours en langage ordinaire, est loin d'être aussi précis, aussi clair que sont les équations walrasiennes de l'équilibre économique. Et là, l'idéal scientifique de Pareto, si supérieur pourtant à celui de Walras¹, ne parvient pas à forcer les limites que lui impose son moyen d'expression.

Par contre, les études du maître touchant l'évolution sociale, au cours de l'histoire, sont, non seulement beaucoup plus accessibles directement, mais seront aussi, je le pense, plus durables, alors même que, bien entendu, elles devront être contrôlées et amplifiées.

Cependant, il faut y insister, le contenu du livre ne s'épuise pas dans l'élaboration des grandes théories générales dont je viens de parler. A chaque instant, on trouve des pages remarquables et souvent achevées sur les sujets les plus divers. Citons, tout à fait au hasard : ses remarques sarcastiques sur « la réalité du monde extérieur » (§ 94, 95) ;

¹ Pour plus de détails concernant ce paragraphe, voir mon *V. Pareto*, p. 165 et suiv.

la classification des actions (§ 145 et suiv.) ; les observations sur les deux sortes de peuples conservateurs (§ 173 et suiv.), sur la psychologie religieuse, politique et juridique des Romains (§ 220 et suiv.), les quelques lignes sur le *droit-fait* et le *droit-théorie* (§ 236 *in fine*) ; son examen des vues opposées de S. Reinach et du R. P. Lagrange, sur la définition de la religion (§ 383 et suiv.) ; la critique de la théorie animiste (§ 693 et suiv.) ; l'examen de la théorie de la spécification en droit romain (§ 805 et suiv.), ses remarques sur la déesse *Annona* (§ 996-997). La longue étude sur les « sentiments qui contrastent avec l'altération de l'équilibre social » (§ 1208 et suiv.), d'une façon générale, sur tous les résidus de cette classe ; celle qui concerne les sentiments que font naître des termes déterminés (§ 1552 et suiv.) ; le passage où Pareto montre que les termes employés par Mgr Duchesne pour parler des donatistes s'appliquent, mot pour mot, aux catholiques français quand ils se plaignaient des persécutions des dreyfusards (§ 1572 et suiv.) ; tout ce qui concerne la « forme ondulée » des phénomènes sociaux dans le temps (§ 1731 et suiv. et *passim*) ; l'étude du « phénomène franciscain » (§ 1809 et suiv.) ; les exemples relatifs aux deux genres de mutuelle dépendance (§ 2089 et suiv.) ; ce qui concerne l'emploi de la force dans la société (§ 2175 et suiv.), la ploutocratie démagogique (*passim*) et les atteintes à l'épargne au cours de l'histoire (§ 2310 et suiv.).

Tels sont quelques-uns des points que ce puissant esprit a étudiés, pour ainsi dire en passant, et qui rehaussent la valeur de son livre.

Je ne crois pas avoir parlé de la *Sociologie* en outrant l'éloge ; je n'ai pas caché, pas plus qu'à l'époque où j'étais un jeune homme, dans mon *V. Pareto*¹, les très graves défauts de cette œuvre colossale. Je ne puis m'empêcher,

¹ Je me permets de renvoyer le lecteur au chapitre de conclusions de mon *V. Pareto*, où on trouvera une appréciation générale sur mon maître. J'aurais sans doute, depuis 1927, assez peu de choses à y modifier.

une fois encore, de déplorer qu'elle se présente sous une forme aussi peu engageante. Car maintenant même que je suis au seuil de la vieillesse, je persiste à y reconnaître le fruit par excellence du génie du maître¹.

En attendant qu'à l'avenir le *Traité de sociologie générale* soit mieux compris, un point du moins est établi : la tentative de l'auteur est quelque chose d'unique. Certes, le *Traité* ne serait lui-même pas concevable sans l'effort de Walras, et les vues qu'il énonce ne sont pas sans présenter quelquefois des points de contact avec celles de savants qui étaient ses contemporains, tel Lévy-Bruhl pour la psychologie des hommes. Mais l'effort de Pareto pour nous faire comprendre la structure des sociétés humaines n'en est pas moins étonnamment original et puissant. Et le moins que l'on puisse dire de son résultat, à mon sens, c'est qu'il constitue une conquête décisive de vérité.

¹ Voici deux jugements auxquels je dois reconnaître quelque valeur, encore qu'il s'y trouve des critiques exagérées : « Il passe naturellement des plus minutieuses particularités historiques au schématisme mathématique (?) le plus abstrait : ce qui a pour cause, dans les deux cas, la même incapacité à se placer dans une position centrale et à dominer correctement les faits dans sa pensée. » (G. DE RUGGIERO, *Filosofia Contemporanea*, 5^e édition, t. II, p. 231 et suiv.) D'autre part, René Johannet écrit : « Dans son *Introduzione allo studio di Benedetto Croce*, G. Castello, après avoir vanté chez Pareto l'acuité de l'intelligence, et la loyauté du caractère, lui reproche tout à coup de la bizarrerie d'esprit, ainsi qu'une formation hétéroclite et pleine de trous. C'est peut-être aller un peu vite et un peu loin. Certes, Pareto n'a pas la richesse divinatoire, les simultanités, si je puis dire, l'abondance véhémement et rude d'un Croce. D'autre part, certains sentiments, un peu fins, un peu intimes, un peu originaux, en matière d'art, de religion, de politique, paraissent lui échapper, mais il rachète amplement ces lacunes par une maîtrise, une lucidité, un sang-froid intellectuel qui font de lui un des maîtres les plus profitables de la raison contemporaine. » (*Les Lettres*. Réponse à l'enquête : *Respublica litteratorum*, par Pareto ; introduction de Johannet.)

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES ANNÉES. PARETO ET LE FASCISME

(1918-1923)

I

Dans ses dernières années, Pareto, qui mourra à soixante-quinze ans juste passés, attend sa fin avec une totale indifférence. D'ailleurs, depuis longtemps, il semble indifférent à peu près à tout ; moins que jamais, il n'y a chez lui le plus petit enthousiasme pour quoi que ce soit, car il ne nourrit aucune illusion sur quoi que ce soit non plus. « Je mourrai sans doute d'un arrêt du cœur. En ce moment, je suis heureux et ne veux me soucier de l'inévitable », écrit-il à Pantaleoni¹.

Voici maintenant un échantillon de ses réflexions sur les sociétés² : « Depuis Platon, jusqu'à nos contemporains, d'éminentes personnes se sont efforcées de résoudre la « question sociale » et, si elles n'ont pu réaliser le moindre progrès en ce sens, il est permis, parmi bien des hypothèses, d'admettre celle qu'elles cherchaient ce qui n'existe pas. Si la société humaine est un agrégat de parties hétérogènes, ayant une tendance naturelle à s'opposer les unes aux autres, pour se procurer des biens de tous genres, il est évident qu'il faudrait changer entièrement la nature humaine

¹ Lettre du 24 février 1919. Le 14 février 1922, Pareto répète qu'il attend la mort en toute sérénité et préfère en rire.

² *Scientia*, 1922, I, p. 4.

pour faire disparaître ces rivalités, et que la recherche des moyens propres à atteindre ce but, est du genre de celle de l'élixir de longue vie. »

Très impressionnant est le récit que nous fait son ami Placci¹ de la soirée passée à la villa Angora le jour de l'armistice, le 11 novembre 1918 : « Pareto descend chercher une bouteille de champagne, suivi à la cave de sa cour bien-aimée de chats. Nous, les invités, nous exultions. Pareto, perpétuel malade, sans enthousiasme, restait impassible et comme étranger aux événements du jour. « Empêcher désormais les guerres », disait-il, « autant chercher à empêcher les tremblements de terre. »

De cette période, Pantaleoni a écrit que le Maître est mort, son œuvre accomplie : s'il ne s'est pas survécu à lui-même, une certaine fatigue était perceptible en lui, marquée par des répétitions de choses déjà dites, par une baisse de verve et de vivacité de l'expression, succédant à l'ancienne originalité torrentielle et écumante : « Il ne se dépasse plus, même si ces dernières productions sont supérieures à celles de ses contemporains »².

Il y a du vrai en cela, encore que, par exemple, Pareto rassure son ami, dans une lettre du 24 février 1919 : « Pour ce qui est d'écrire, j'ai toujours de l'énergie. » Nous verrons même dans un instant que, trois ans plus tard encore, il sut déployer une force de volonté remarquable chez un vieillard entré dans sa soixante-quinzième année. Certes, ses travaux n'ont plus, dans l'ensemble, autant d'intérêt que jadis ; mais il y en a au moins deux qui doivent retenir notre attention. C'est d'abord la postface à ce *Fatti e Teorie*, recueil d'articles, où il étudie dans quelle mesure ses prévisions, en particulier concernant la guerre, se sont ou non vérifiées, et pourquoi l'Allemagne a finalement perdu la guerre ; ensuite, c'est le petit livre, *Trasformazione della Democrazia*, composé de quatre articles parus dans la

¹ Dans le *Corriere della Sera* du 24 février 1922.

² *Giornale degli Economisti*, 1924.

Rivista di Milano ; bien curieuse est notamment la comparaison qu'il établit, dans l'un d'entre eux, entre l'effritement du pouvoir central, de nos jours et sous les Carolingiens. Aussitôt la *Sociologie* achevée, Pareto s'était remis à faire paraître de nombreux articles. Il en donne même abondamment, dans ses dernières années, à des quotidiens tels que le *Secolo*, et surtout le *Resto del Carlino*. Est-ce simplement que ses loisirs l'y incitent, ou faut-il en croire l'un de ses disciples, qu'il éprouvait alors le besoin d'augmenter ses revenus, certes atteints par les conséquences de la guerre ? Crainte de vieillard, ou non, le fait est là.

Nous n'étudierons pas en détail ces articles où il parle du cycle de la ploutocratie démagogique sur son déclin, des illusions qu'on se fait sur la Société des Nations, de ce que le Traité de Versailles sera inexécutable, des résultats négatifs de la Conférence de Gênes, de divers hommes d'Etat, tels Giolitti, Lloyd George, don Sturzo, du bolchévisme, etc.

Il faudrait faire une étude d'ensemble sur cet aspect de la pensée du maître, en face des problèmes du jour et elle n'est qu'esquissée dans mon *V. Pareto*¹. Mais voici quelque chose de beaucoup plus important : les rapports entre Pareto et le fascisme. Le fascisme s'emparera du pouvoir peu avant sa mort, assez tôt néanmoins pour nous faire saisir encore quelques traits caractéristiques de sa personnalité.

Mais d'abord, il nous faut présenter Vilfredo Pareto dans le milieu familial de sa villa Angora. Céligny, rappelons-le, ne devait pas être, dans ses intentions primitives, un lieu de séjour nécessairement définitif. Dès son arrivée à Lausanne, en 1893, il avait déclaré s'installer en Suisse parce qu'il s'y trouvait bien, mais avec la ferme volonté d'aller se fixer ailleurs si le fisc, notamment dans la vague montante du socialisme, lui devenait insupportable. Or, il

¹ P. 173, 179 à 181, 183 à 186.

y avait presque vingt ans qu'il habitait Céligny, lorsque, après la guerre de 1914-1918, les socialistes lancèrent en Suisse une initiative populaire tendant à un prélèvement sur la fortune¹. Dès qu'il en eut connaissance, Pareto s'avisa de trouver dans un autre pays des conditions meilleures. Le 27 février 1922, il parlait à Pantaleoni de l'Espagne. Le moment venu, il s'installe en France, à Divonne, de l'autre côté de la frontière et à l'hôtel. De là, il confie à son ami, le 17 octobre : « Si l'initiative est approuvée, je vivrai d'une vie animale, sans ma bibliothèque. » Car il ne veut pas céder et, d'ailleurs, se demande-t-il, pourquoi approuve-t-on l'homme qui émigre en vue d'améliorer son niveau de vie grâce à des conditions de travail meilleures, et non pas celui qui le fait en vue de préserver sa fortune ?

On peut approuver, ou non, ce geste d'un bourgeois décidé à défendre son bien contre les « voleurs socialistes ». Ces derniers trouveront, à juste raison, son geste abominable : que dirait, en effet, un éleveur dont les bêtes s'enfuiraient au moment où il veut les traire, les tondre, ou les égorger ? Pour ma part, je déclare qu'étant hérétique et méprisant ouvertement l'orthodoxie régnante, j'admire passionnément mon maître d'avoir osé manifester ses sentiments et je déplore que, nous autres bourgeois, nous n'ayons plus les instincts de classe qui nous permettraient de survivre sans être le troupeau exploité par les puissants du jour.

L'initiative socialiste fut rejetée par le peuple suisse le 3 décembre 1922 à une énorme majorité (730 854 voix, contre 109 484). Après une absence de quelques semaines, Pareto revint chez lui pour y mourir huit mois plus tard.

¹ Au-delà de 80 000 francs suisses (meubles non compris), de 8 % à 60 % (*Gazette de Lausanne* du 23 octobre 1922). Pour le résultat, voir la *Presse de Lausanne* (organe commun des quotidiens dont le personnel était alors en grève) du 4 décembre.

II

A la villa Angora¹, la première place appartient aux chats, aux angoras.

A juste titre, dans son article, Arcari cite les vers bien connus de Baudelaire :

« Les amoureux fervents et les savants austères,
Aiment également dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison
Qui, comme eux, sont frileux et comme eux solitaires. »

Pareto était à la fois solitaire et frileux. Il aimait à dire à Pierre Boven que ces animaux, essentiellement égoïstes, lui plaisaient, parce que, tout en ne se préoccupant pas des autres, ils ne les dérangent pas. Déjà, dans une ancienne chronique du *Giornale* (1895, II, p. 671), il dialogue avec l'un d'eux qui lui joue des tours, et il en va encore de même (dans son *Journal* de 1918), de Timothée, époux de dame Myrrhine. Selon les époques, dix à vingt de ces chats vivaient dans leur villa éponyme. En principe, ils étaient logés dans la véranda du premier étage, près du bureau du maître. On ne les en laissait sortir que rarement, sauf un, dénommé Fanfinou d'Amour, qui couchait au pied du lit de Pareto. Pareto s'occupait beaucoup de ses chats, veillait à la préparation de leur nourriture, et les alimentait volontiers lui-même ; on servait, en bonne règle, les chats avant les humains. Il était abonné à une revue anglaise, *Our Cats*, dont j'ai emporté un fascicule après sa mort. Dans la maison régnait souvent, surtout en hiver, une odeur de fauve. La villa était à ce point placée sous le signe de ces félins, qu'il y en avait même de peints sur les

¹ Outre mes souvenirs personnels et ceux d'autres disciples, ce paragraphe a également pour source l'article de Manon Michels-Einaudi. Voir aussi l'article de M. Florian Delhorbe dont j'ai donné des extraits dans mon *V. Pareto*. Il y aurait sans doute bien d'autres choses à dire sur ce sujet, mais aujourd'hui oubliées. Ainsi, seul le professeur Murray m'a raconté, peu avant sa mort, que le maître jouait volontiers, et bien, aux échecs.

murs de l'escalier. Mais, ce n'étaient pas les seuls animaux à hanter la propriété.

Il y en avait bien d'autres. Ils résidaient au jardin, qui s'étendait le long du lac, traversé par une avenue de platanes. Les dernières années, l'ermite de Céligny n'en sortit plus guère, n'ayant aucune raison pour monter au village, situé sur la hauteur, au-delà de la voie ferrée. Je crois cependant me souvenir que, quand j'allai le voir, il m'attendit sur la route de Genève à Lausanne, au pied du chemin descendant de la gare.

Dans le jardin de la villa Angora, il y avait un ou plusieurs chiens, des lapins, des cochons d'Inde, des pigeons, des faisans, un bouc et des chèvres, deux grues, dont l'une finit ses jours dans un parc de Lausanne, et des écureuils, que Pareto nourrissait aussi lui-même ; l'un d'eux, dit-on, se laissa mourir de faim à la mort du maître.

La villa se composait d'un corps de bâtiment principal et d'une aile à un étage, que Pareto avait fait construire en 1904 ; au rez-de-chaussée de cette aile, se trouvait une chambre d'amis supplémentaire, et, au-dessus, la bibliothèque, communiquant avec le bureau. Le bâtiment principal, lui, avait un deuxième étage mansardé. Au rez-de-chaussée, il comprenait, outre une première chambre d'amis, un salon et la salle à manger dont les murs étaient également ornés, mais de figures féminines aux voiles légers et aux cheveux flottants. Celui qui commanda ces peintures ou qui en accepta la compagnie, ne devait pas avoir le goût difficile. Ce n'était certainement pas un Raffaele Pareto qui les eût appréciées.

Au premier, se trouvaient, face au lac, le bureau du maître, où l'on ne pénétrait guère, et une grande pièce de réception, ayant au mur un portrait de Moneta ; c'est là que j'eus avec lui mes trop rares entretiens. En arrière, sa chambre à coucher, avec vue à l'ouest en direction de Genève. Je la vis une fois après sa mort ; elle m'impressionna par son austérité monacale : il n'y avait guère autre

chose qu'un lit de fer, et elle me parut dépourvue du plus élémentaire confort. La chambre à coucher de Jane, avec vue à l'est, surchargée qu'elle était de miroirs, de flacons de parfum, etc., était, elle, d'un parfait mauvais goût.

Au surplus, le bon goût n'était pas la note dominante du mobilier et de l'agencement de la villa Angora : l'intérieur avait un aspect vieillot, dénué de tout charme ou d'attrait personnel quelconque. Tout ce qui concernait le maître lui-même était de la plus grande simplicité. Son bureau, par exemple, consistait en une simple table de bois ordinaire. Dans la pièce où il travaillait, et dans la bibliothèque attenante, semblait régner un curieux désordre : il y avait des volumes même par terre ; mais, paraît-il, il s'y retrouvait fort bien et connaissait l'emplacement de ses livres. Il inscrivait de sa main sur leur dos de parchemin le titre de ceux qu'il faisait relier. A ma connaissance, il ne les annotait pas. Dans son exemplaire du *Capital*, aujourd'hui en ma possession, il y avait des traits à l'encre rouge, et toute l'annotation en est de moi. Par contre, il y plaçait de petites bandes de papier en guise de signets.

Cette même simplicité s'observait encore dans la mise du maître, toujours recouvert d'un ou plusieurs vieux manteaux et cache-nez, avec le plus souvent la tête couverte d'une casquette, ou d'un chapeau. Ses lunettes n'avaient qu'une simple monture en acier. Son costume avait plutôt l'air d'un sac. Il portait des bottines sans fermeture qui tenaient aux pieds par le moyen de bandes latérales en caoutchouc, selon un modèle, qui, je crois, n'existe plus de nos jours. Je possède sa montre, elle est en acier.

Si sa mise était plus que modeste, par contre la cuisine et la boisson étaient à la fois abondantes et très soignées à la villa Angora. Jane y veillait, et également le maître de la maison, qui ne dédaignait pas d'aller lui-même, à l'occasion, s'occuper de la confection de quelque plat, de macaroni en particulier. On l'accueillait volontiers à la cuisine, car il était très gentil avec son personnel.

Tout le monde est unanime sur un point : Pareto voulait que chaque invité pût profiter de sa cave, exactement selon ses goûts, et je ne fus pas sans le décevoir, car en cette matière, les miens sont à peine plus développés que n'étaient les siens en musique. Pareto aimait à fabriquer des eaux minérales et aussi des liqueurs qu'il se plaisait à faire déguster à ses invités.

D'une façon générale, son hospitalité qui semble avoir été des plus larges à l'époque où le professeur Murray vint lui rendre visite (1910), était encore généreuse au moment où je me rendis moi-même à Céligny. A cette époque, et depuis longtemps, il se levait tard, étant obligé de rester de longues heures de la journée allongé, et on ne pouvait le voir avant le déjeuner que pendant une heure ou deux. Puis, il devait encore faire la sieste et, ensuite seulement, venait le moment où il n'avait plus besoin de se reposer et vivait, à peu près normalement, jusqu'à son coucher.

Il était d'assez belle taille, sa barbe et ses cheveux avaient la couleur « poivre et sel ». On remarquait chez lui deux choses. D'abord des mains fort élégantes, un peu cireuses, nerveuses, fines, aux veines bleues saillantes, et aux très longues phalanges. Ensuite, le regard : ses yeux étaient perçants, fureteurs, ardents ; mais, contrairement à ce que l'on pourrait penser, s'ils étaient pétillants et ironiques, leur expression n'avait rien de sarcastique. Je n'irai pas jusqu'à dire que Pareto eût l'air essentiellement indulgent ; mais, assurément, tout soupçon de méchanceté foncière était entièrement exclu de cette physionomie ouverte qui respirait l'honnêteté intellectuelle¹.

III

Pour terminer, nous avons encore à parler des rapports entre Pareto et le fascisme. Là-dessus, beaucoup de

¹ Je ne sais ce qu'est devenu le buste de Pareto, exécuté par le sculpteur Pedro Meylan.

choses souvent ridicules ont été dites à l'époque où florissait ce régime ¹.

D'après les pièces de mon dossier, on peut, je crois, résumer les choses de la façon suivante : a) Jusqu'à l'avènement du fascisme, le maître adopta à son égard une attitude des plus réservées, parfois presque hostile. b) Ensuite, il accorda son approbation indiscutable à la forme assez modérée que ce mouvement revêtit alors. c) Cette approbation fut faite avec réserve, en soulignant la nécessité de sauvegarder un certain nombre de libertés ².

On s'est demandé si Pareto avait été en rapport avec Mussolini à l'époque où, le jeune homme étant réfugié à Lausanne, il fréquenta plus ou moins l'Université (1902). La réponse est : « Non », tandis qu'au contraire, il a connu personnellement Boninsegni ³. Par contre, il se peut que Mussolini ait assisté à certains de ses cours. Dans quelle mesure cet enseignement où le maître (il s'agit de sociologie) prévoyait que la décadence de la bourgeoisie marquerait l'avènement du socialisme, dans quelle mesure, dis-je, cela a-t-il pu pousser Mussolini à ordonner la « marche sur Rome » ? C'est ce que je ne me charge pas

¹ L. Stirati, « Il fascismo osservato attraverso la *Sociologia* di V. P. » dans la *Vita Italiana all'Estero*, juin, juillet et novembre 1925 est très décevant. Une thuriféraire de Mussolini, Marguerite Sarfati, dit (*Dux.*, p. 69, citée par Scalfati, *Studi paretiani*, p. 132) : « Parmi tous les professeurs, Pareto fut celui qui eut la plus profonde influence sur le Duce » ; cf. aussi le commentaire de Scalfati. Pour ce qui est du sexe masculin, il y avait un jour un fasciste aussi convaincu que désintéressé, nommé Missiroli, qui a écrit dans *Economia Fascista* (septembre, 1927) que : « Mussolini était l'élève attentif de Pareto. Il y a dans la vie des rencontres qui semblent avoir eu un caractère mystérieusement providentiel. » Ce même Missiroli, après la chute du fascisme, est devenu un grand libéral, tout aussi convaincu et non moins désintéressé, en tant que directeur du *Corriere della Sera*. Ayant réédité *Trasformazione della Democrazia*, il pourvut l'œuvre du maître d'une préface, où le mot « fascisme » ne figure pas !

² Pour ma part, il ne m'importe guère que Pareto ait été, ou non, fasciste. Il faudrait d'ailleurs distinguer les divers sens que l'on peut donner à ce terme (voir mon *V. Pareto*, p. 189, n. 1). De toute façon, ceux qui veulent y voir une raison de le dénigrer, ou de l'exalter, devraient bien distinguer, pour trancher cette question, entre trois propositions : « Le fascisme me fait plaisir » ; « Il est bon » ; « Il confirme mes théories. »

³ Lettre à Placci, du 5 janvier 1923. Le diplôme de docteur h. c., remis à Mussolini, mentionne P. Boninsegni comme « votre maître encore vivant », tandis que, pour Pareto, la formule est seulement « votre éminent compatriote ».

de préciser : mon sentiment est que cela n'a eu aucune influence sur ceci ¹.

a) Pareto, jusqu'à l'automne de 1922, semble n'avoir, le plus souvent, pas cru à l'avenir de ce mouvement ², dont le fondateur n'a jamais proclamé, à ma connaissance, que Pareto avait été son maître.

Les premiers faisceaux de combattants furent créés en 1919, mais je crois que Pareto ne leur a accordé aucune attention jusqu'en 1921. Dans la *Critica Politica* du 16 février 1921 (p. 51), il écrit que l'activité des fascistes tend plutôt « à une Fronde qu'à une révolution ». Un an plus tard, en janvier 1922, dans *Ronda*, il publie un article sur le fascisme d'un ton très détaché. Il oppose la religion fasciste à la socialiste, et parle de façon plutôt ironique des « mécréants de la foi fasciste ». Il ne fait aucun pronostic quant à son avenir. Il lui apparaît que la bourgeoisie manque, moins de courage physique, que de ce courage moral qui pousse l'homme à exalter sa propre foi et à la manifester face à ses adversaires. Les muscadins, pareils sous certains aspects aux fascistes, avaient bien eu du courage physique, mais ils ne purent renverser le Directoire. Au fond, les bourgeois ne font rien pour aider les fascistes ; c'est pourquoi l'auteur s'abstient de vaticiner.

En octobre 1922, au moment où Mussolini va prendre le pouvoir, la *Revue de Genève* publie un article : « L'avenir de l'Europe », dans lequel Pareto exprime l'opinion que le cycle de la ploutocratie démagogique touche à sa fin. Mais que viendra-t-il ensuite ? On ne sait. Le fascisme a pour cause le fait que le pouvoir légal accomplit mal sa fonction qui est de protéger les citoyens. L'état d'esprit qui a fait naître le fascisme peut contribuer à amener d'importants changements.

¹ Selon G. Vigorelli, *Fiera Letteraria*, 23 mars 1955, un certain Yvon de Begnac aurait fait des recherches approfondies pour prouver l'existence de rapports entre Mussolini et Pareto.

² Cependant, m'a dit le professeur Vinci, les expéditions des fascistes contre leurs ennemis, qui étaient les siens, l'amusaient beaucoup.

Dans sa correspondance, il est encore plus explicite : le 7 mars 1921, il écrit à Pantaleoni : « Les fascistes pourraient indirectement rendre service au socialisme. » Le 2 mai : « Le fascisme, *en ce moment*, est un épisode, en grande partie romanesque. Le problème est de savoir s'il se *transformera* en un phénomène d'importance historique. » Il représente à son ami que, s'il rentrait en Italie avec ses chats, ceux-ci risqueraient d'être victimes de la haine, ou des chefs de syndicats, ou des fascistes, et d'être mis à mort comme de vils humains. Le 1^{er} juin, il écrit encore à Giacalone Monaco : « Je puis me tromper, mais je ne vois pas dans le fascisme une force permanente et profonde. »

Et voici de nouveau la série de ses lettres à Pantaleoni : le 17 juin 1921, puisque, la bourgeoisie ne veut pas résister, il faut bien plier devant les « prepotenze » des syndicats. « Je suis content que la grande confiance que tu plaçais dans le fascisme ait diminué. Quant à Mussolino ¹, souviens-toi de ce que je t'ai dit ici : c'est un intrigant (*faccendiere*). Là aussi il manque d'idéal. »

Le 17 août 1922, il hésite toujours au sujet du fascisme, « tale fenomeno » : on ne peut avoir aucune certitude quant à son avenir ; tout dépend de savoir si les fascistes auront la volonté de pousser leur victoire jusqu'au bout ². Le 17 octobre enfin : « Un prompt remède aux maux de l'Italie les socialistes ne l'ont pas trouvé ; les fascistes ne peuvent le trouver, et personne d'autre non plus, car il n'y en a pas. »

Onze jours plus tard, ce sera la marche sur Rome (28 octobre). On a fait courir le bruit que Pareto l'a encouragée et qu'il en est même indirectement l'auteur ³ ; que

¹ Pour ceux qui croient à la psychanalyse, je signale que Pareto écrit ici : « Mussolino » (*Musolino* fut un célèbre brigand. Selon Freud, première manière et plus raisonnable, nos lapsus traduisent notre véritable pensée, et dans le cas présent, je ne voudrais pas soutenir qu'il a tort.

² Dans le *Secolo* du même jour, il écrit que, pour l'instant, on ne voit pas en Italie quelqu'un qui soit capable d'être un bon dictateur.

³ Sous diverses formes. Selon Sarfati, par exemple (*Scalfati*, p. 124), le ministre Grandi allant à Genève en octobre 1922, vit Pareto qui lui dit que c'était le moment le plus opportun pour agir. G. Preziosi parle d'une lettre

dis-je, selon Rocca et Ferri (*Riforma Sociale*), « son esprit était présent » parmi ceux qui y participaient.

Pour ma part, je connais seulement sa lettre du 29 octobre à Pantaleoni : « Demain, le télégraphe nous fera savoir ce qui en est de la révolution fasciste ; si elle ne s'accomplit pas maintenant, il est probable qu'elle ne s'accomplira jamais plus. Ce qui ne veut pas dire qu'une autre révolution soit impossible. » Quant aux difficultés économiques et financières, elles « ne se résolvent pas par des hymnes, ou en criant : Vivé l'Italie ! »... « Mussolini me paraît un homme d'Etat d'un mérite peu ordinaire, mais saura-t-il se débarrasser du ballast que sont ses partisans ? » Toute prévision lui paraît impossible : on dirait une partie d'échecs.

Quant à l'affirmation métaphysique que « l'esprit de Pareto » fut présent au milieu des troupes fascistes, je n'en ai pas la preuve directe, mais ceci ne tendrait-il pas à l'établir : le lendemain 30, de Céligny, il envoie une autre lettre à son ami, remplie de banalités d'ordre financier, sans la moindre allusion à ce qui se passait à Rome ? Ainsi, dirions-nous, « son esprit était ailleurs », et où donc pouvait-il être sinon dans le camp des vainqueurs ? Je présente au lecteur ma belle théorie pour ce qu'elle vaut.

IV

b) Le fascisme arrivé au pouvoir, Pareto, qui a moins de dix mois à vivre, s'y montre beaucoup plus favorable qu'il ne l'avait été jusque-là.

Une de ses premières prises de position est une lettre du 13 novembre 1922 (publiée dans *Economia* en décembre 1930), où il dit qu'il est heureux, en tant qu'homme, de la victoire du fascisme, et heureux aussi en tant que savant

de Pareto : « Dites à Mussolini : ou maintenant, ou jamais plus ». Le plus grand des penseurs craignait que Mussolini ne renonçât à la marche sur Rome. Ceci, le 14 octobre, dans le train entre Rome et Naples, fit une grande impression sur De Vecchi, Ciano, De Bono. Le plus grand sociologue du monde tranquilisait ainsi les exécuteurs des ordres du Duce. »

dont les théories sont ainsi confirmées¹. Le 22 décembre, le Gouvernement italien lui offre de devenir son représentant à la *Société des Nations* dans la Commission de désarmement. En fait, il n'en adviendra rien, eu égard à son état de santé ; cependant, il en accepte le principe, attendu qu'il n'est pas en désaccord avec la politique de ce gouvernement.

Il écrit vers cette époque, environ deux mois après l'avènement du fascisme², que l'idéologie de Napoléon III était à peine meilleure que celle qui l'avait précédée, tandis que « les fascistes nous ont débarrassés de l'idéologie démocratique et démagogique. On peut donc douter que les journalistes français aient raison, quand, de la fin de Napoléon III, ils tirent des présages sinistres pour celle de Mussolini. »³

De même dans une lettre à Zuccarini (publiée par celui-ci dans la *Critica Politica*, août et septembre 1923, p. 337 et suiv.) : « Je ne crois pas pouvoir affirmer que le fascisme ne sera pas le début d'une ère nouvelle. Je ne puis dire sûrement ni oui, ni non, mais, certes je ne dis pas non. »

Le 23 mars 1923, il est nommé, en même temps que Pantaleoni, sénateur, et il accepte encore cette dignité, alors qu'il l'avait refusée sous le précédent régime (lettre à Pantaleoni du 17 août 1921). Il écrivait d'ailleurs à Placci : « Je suis content de te voir favorable au nouveau régime, qui, à mon sens, est le seul capable de sauver l'Italie de maux innombrables. »⁴ Dans une lettre écrite à Lolini

¹ Mais (interview au *Secolo*, le 16), il déclare : « Je ne suis, ou, tout au moins, je ne crois pas être le théoricien d'aucun parti. » C'est pourquoi je ne sais trop si le maître Amoroso a eu raison d'écrire : « Fascism... glorified his memory like that of a confessor of it's faith » (dans *Econometrica*, 1938, p. 21). Car, outre qu'il n'y eût jamais aucune sorte de « foi » chez Pareto, ses théories annoncent autant le bolchévisme, que n'importe quel autre mouvement anti-démocratique.

² *Paragoni*, dans *Gerarchia* (janvier 1923), organe officiel du fascisme.

³ Dans le *Nuovo Paese* (3 janvier 1923) « il fascismo e le Classi », l'auteur se montre plutôt favorable au nouveau gouvernement, mais il craint que ses amis ne soient pour lui plus dangereux que ses ennemis.

⁴ Voir aussi, 5 janvier 1923 et 8 mars 1923 : « Mussolini s'est vraiment révélé comme l'homme que la sociologie peut invoquer... La France ne pourra

(23 mars 1923 et publiée dans la *Vita Italiana*, juin 1925, p. 610), il écrit : « Si le renouveau de l'Italie marque un changement dans le cycle parcouru par les peuples civilisés, Mussolini sera une figure historique, digne de l'Antiquité. »

Il est donc certain que, sous la forme revêtue durant ces dix mois par le fascisme, ce régime, qui l'honorait, tout en confirmant ses théories, a eu sa nette approbation.

c) Et pourtant, ce qui est aussi net, c'est qu'il s'est abstenu de toute flatterie et qu'il n'a cessé de formuler des réserves en montrant les dangers qui menaçaient l'avenir¹.

Il refuse, dit-il, « de faire partie du chœur bruyant des adulateurs ».

Dès le 31 octobre 1922, il m'écrivit pour me rappeler que le programme du fascisme est une chose, et le but auquel il parviendra, peut être une chose fort différente. Dans sa dernière lettre à Placci, en date du 1^{er} août 1923, on lit : « Le salut de l'Italie réside peut-être dans le fascisme, mais il y a des précipices », et il donne raison à son correspondant qui veut qu'on ne vive pas éternellement sous un régime d'exception. Il s'est expliqué d'ailleurs là-dessus, non seulement dans des articles donnés à la *Nacion* de Buenos-Aires, et dont le texte ne m'est pas connu, mais dans deux articles que publia *Gerarchia*, et, pour ses vues positives, sur la future Constitution italienne, dans une étude du *Giornale Economico*².

Il arrive que la légalité ne soit imposée qu'aux faibles et non aux puissants ; c'est ce que faisaient les débiles

se sauver que si elle trouve son Mussolini. » Quant à la prise de position du fascisme vis-à-vis de Pareto, voir Volf, dans *Gerarchia* (mai 1923) : Pareto et Sorel ont eu le mérite de voir le salut chez les extrémistes, mais celui-là fut plus clairvoyant que celui-ci, car les bolchéviks n'ont fait que détruire. Pareto, dit-il fort bien, n'a pas été l'apôtre, mais le prophète du fascisme. De plus, il y a chez lui tout un système scientifique original, sans rapport avec ses sarcasmes, ou ses préférences personnelles.

¹ Voir aussi mon *V. Pareto* (p. 190). Je fournis ici de nouvelles citations en résumant celles qui y figurent déjà.

² *Paragoni, Legalità, Libertà*, parus dans *Gerarchia* (janvier et avril 1923) ; *Giornale Economico* (25 octobre 1923) : *Pochi punti di un futuro Ordinamento costituzionale*, publié d'abord dans le *Mezzo Giorno* de Naples.

gouvernements italiens à l'époque de la tyrannie rouge, l'extrême gauche échappant à la loi. Il fallait donc s'arrêter, si on ne voulait pas tomber dans l'anarchie. Les gouvernants de l'époque n'ayant pas entendu user des moyens légaux pour y arriver, le fascisme, au cours d'une première phase, s'est imposé par d'autres moyens, mais, maintenant doit venir une seconde période, celle d'une nouvelle légalité, la loi s'imposant de nouveau à tous. Voilà pour la « légalité »¹.

Quant à la « liberté », les rouges, en 1920-1921, ne voulaient pas de la résistance fasciste à leurs entreprises, mais cette même liberté, disent-ils, oblige aujourd'hui à les laisser libres d'agir contre le régime. En fait, dans des circonstances exceptionnelles (dictature sous la République romaine, état de siège), on a admis des restrictions à la liberté. Pareto dit clairement qu'un régime dictatorial n'est pas bon en tant que tel, mais seulement en raison de ses effets éventuellement bons. Ainsi, l'unité de l'Italie fut réalisée par une sorte de dictature bourgeoise, qui voulut, sut et put vaincre des obstacles formidables à l'intérieur, tels que la papauté et le catholicisme mondial ; c'est pourquoi « le fascisme est bon, parce que jusqu'ici les effets en furent bons ».

Quel sera l'avenir ? Seuls les faits peuvent fournir la réponse. L'avenir semble favorable, mais de formidables périls devront être surmontés. Il faudra éviter : 1^o les aventures guerrières qui ont entraîné la chute de Napoléon III² ; 2^o toute soumission au parti clérical : les excès que l'on a constatés (par exemple, le fait de brûler des

¹ Von Beckerath, *Von Wesen und Werden des Fascistischen Staates*, p. 43-44, dit que Pareto n'aurait pas admis le fascisme extrémiste qui commença à se manifester après l'assassinat de Matteotti. C'est aussi mon sentiment ; mais, outre que personne ne sera jamais en mesure d'en donner la preuve, mes propres sentiments m'importent bien moins que de fournir au lecteur des données objectives lui permettant de se faire une opinion personnelle. Tel fut mon propos tout au cours de ce livre. Je le redis ici une dernière fois.

² Pareto, ai-je déjà dit, n'a jamais exalté la guerre, dont il paraît s'être toujours méfié. En ce sens restreint, il est demeuré, non un humanitaire, mais un pacifiste. Je pense que, non sans raison, les guerres lui apparaissaient comme le meilleur moyen qu'avait la bourgeoisie pour ruiner sa puissance.

Bibles protestantes) ne sont pas graves, mais pourraient le devenir. L'Etat devra respecter la liberté religieuse de tous, y compris celle des libres penseurs. Il ne devra imposer aucune religion à personne, et en particulier ne pas imposer, de force, aux gens des sentiments qu'ils n'ont pas, surtout s'agissant de la religion catholique ; 3^o une restriction exagérée de la liberté de la presse et de l'enseignement : cette dernière peut être restreinte, s'agissant de l'enseignement primaire, et n'être pas entière dans le secondaire. Mais aucune limite ne doit être apportée dans les Universités ; par exemple, les théories de Marx doivent pouvoir y être enseignées ¹.

Les adversaires du fascisme, qui ont eu tort de réclamer trop vite la définition d'une nouvelle légalité, ont raison à long terme, et il devient temps d'y songer.

Il s'agit donc d'accomplir une réforme constitutionnelle. Le régime devra, autant que possible, respecter les formes anciennes, tout en rénovant la substance : « Quelque opinion que l'on ait du Parlement, il faut le conserver de façon qu'il rende le plus de services possibles, en faisant le moindre mal. » Chercher le meilleur mode d'élection est de peu d'importance. Ce qui importe, c'est de limiter ses pouvoirs. Une constitution telle qu'elle existait sous Napoléon III peut être utile. Le budget devra être voté par grands chapitres ; pas d'interpellations, mais une réponse au discours du trône. Les lois pourraient être préparées par le Conseil d'Etat, et d'autres organismes, tels que des conseils de producteurs, sans oublier les consommateurs. Qu'on y ajoute la faculté pour le gouvernement de reconduire le budget, si l'autre n'est pas approuvé à temps. On pourra renforcer les pouvoirs du Sénat et faire usage du référendum.

¹ Sur ce point encore, Pareto est toujours resté fidèle à lui-même. En 1897, dans un article anonyme du *Giornale degli Economisti* (t. II, p. 87 et suiv.), mais qui figure sous son nom à la table, il prend vigoureusement la défense du professeur Ciccotti qu'on ne veut pas titulariser, parce qu'il est socialiste ; dans la *Sociologie* (§ 618, n. 2), il proteste contre le refus d'une chaire d'assyriologie au R. P. Scheil, savant du plus haut mérite, uniquement parce qu'il est catholique, tandis que le Collège de France a bien accueilli l'ex-abbé Loisy.

Pareto suppose implicitement que les électeurs seront libres, puisqu'il dit : « Chercher à ce que, dans une Chambre très puissante, on ait une forte majorité, c'est se faire tort à soi-même : qui vous dit que les électeurs vous donneront cette majorité ? Mieux vaut donc une Chambre n'ayant pas trop de pouvoirs. » Il ne dit pas un mot touchant le point de savoir si le gouvernement doit être responsable devant cette Chambre ; mais, d'après ce qui précède, il semble que non. Ce qui lui importe avant tout, c'est que ce soit une nouvelle élite qui gouverne effectivement ¹.

Le dernier état de sa pensée semble s'exprimer dans ces lignes de l'article *Libertà* de juillet 1923 : « Nous sommes aujourd'hui arrivés à un point où apparaît, parmi les nuées de l'avenir, le commencement de la transformation de la démocratie, du parlementarisme, du cycle de la ploutocratie démagogique, et l'Italie qui, jadis, fut mère de tant de formes de civilisations, pourrait bien avoir une grande part dans la mise au monde d'une nouvelle. »

Pour ma part, je crois qu'il y a au moins autant de vrai dans ce qu'il écrivait le 1^{er} janvier 1920, dans le *Resto del Carlino* : « Le régime de la ploutocratie démagogique pourrait bien être proche du crépuscule, et notre bourgeoisie a été l'artisan de sa propre ruine, comme ce fut le cas de la bourgeoisie romaine à l'époque de Cicéron, de la noblesse féodale au temps des Croisades, de la noblesse française au moment de la grande Révolution, etc. Mais, la société ne s'arrêtera pas en un nouvel état de choses stable. À la présente oscillation, d'autres succéderont, et ainsi de suite, indéfiniment. »

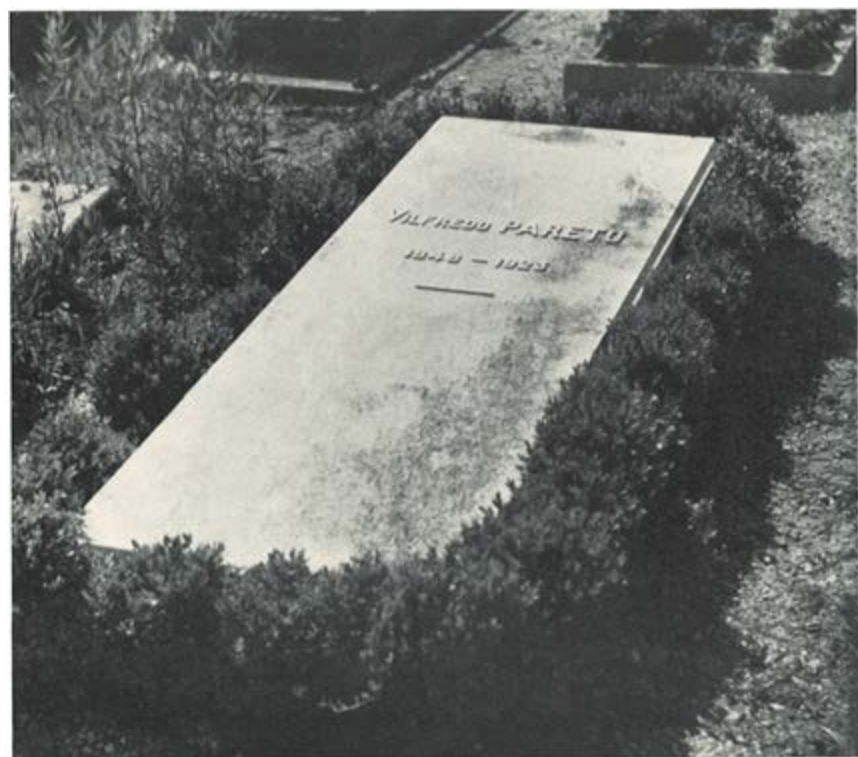
¹ A qui voudra faire une étude complète de la question, je signale encore un article anonyme de la *Tribuna* (21 août 1923) sur Pareto et le fascisme, d'après les dires de celui-ci, qui me font l'impression d'être authentiques : « Il faut concéder une certaine dose de liberté. L'avenir dira si une nouvelle ère commence, ou si l'on retournera aux anciennes erreurs pouvant mener à l'anarchie médiévale. »

V

On lit au registre des décès de l'état civil, arrondissement de Céligny (République et Canton de Genève), Volume R.D.A, p. 97, N^o 4 :

« Le 19 août 1923, à 13 heures, est décédé à Céligny, PARETO, Federico, Vilfredo, originaire de Fiume¹, domicilié à Céligny, né le 15 juillet 1848 à Paris, fils de Raffaele et de Maria née Metenier, divorcé de Bakounine, Alexandra, remarié à Régis, Jeanne. »

¹ Voir chap. V, § I.



NOTES ADDITIONNELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

A la page 14 s. Il ressort de la publication des lettres à Pantaleoni que l'une des sœurs de Vilfredo, Aurelia, avait épousé Gasparo Scala ; leur fils, le lieutenant Raffaele Scala, se trouva parmi les prisonniers italiens d'Abyssinie. L'autre sœur, Cristina, fit de longs séjours chez son frère, soit à Lausanne, soit à Céligny.

A la page 38, alinéa 2. A la demande de ses amis Peruzzi, Pareto s'était intéressé à une entreprise de ciments. Il eut la déconvenue de voir le Génie militaire, sous la pression de quelques députés, se prononcer, lors d'une adjudication, pour une entreprise concurrente, dont le ciment était à la fois plus cher et de moindre qualité (26 janvier 1892). Dans sa lettre du 14 août 1892, Pareto écrit : « Si je fais des sacrifices, c'est pour aller vers un idéal d'honnêteté et de bien-être pour les pauvres ; je ne songe pas à en faire en faveur des ladres. » A Fiesole, où il vit « plus isolé qu'un rat » (7 octobre 1892), il semble n'avoir disposé que de revenus limités (9 décembre 1891 et 24 mars 1893).

A la page 47 s. Voici d'autres témoignages encore de la haute opinion qu'avait Pareto de la Suisse et du canton de Vaud : « Je loue et je loue beaucoup le canton de Vaud, pour les très nombreuses choses bonnes, que dis-je excellentes, qui y sont » (12 avril 1898). — « Tant que je serai professeur, je resterai à Lausanne, et ainsi je payerai une dette de reconnaissance » (21 juillet 1897, cf. 16 mai 1898). — « C'est un plaisir de vivre dans un pays honnête ; je ne partirais pas d'ici pour un trésor » (3 février 1912).

A la page 56. Sur les socialistes réfugiés à Lausanne, à la suite des événements de Milan, Ciccotti, Labriola, Panella, voir les lettres de l'été 1898 à Pantaleoni, qui enseignait alors à Genève et dont la maison leur fut ouverte également. Pascal Boninsegni n'apparaît qu'en janvier 1901.

A la page 79 s. Pareto a cherché longtemps où s'établir, non seulement à Jersey, mais en Espagne ou en France, aux confins de la Suisse. Il est regrettable qu'il ne se soit pas décidé pour Fernex-Voltaire !

Un des premiers usages qu'il ait envisagé de faire de sa fortune fut de créer une Revue scientifique d'économie pure. Ce projet n'eut pas de suite.

Sur les pertes d'argent qu'il subit du fait de la guerre de 1914-1918, voir la lettre du 27 février 1922.

A la page 86, alinéa 2. Dès 1891, il se plaint de ne pouvoir supporter la chaleur (28 juin 1891, cf. 28 août 1892). En 1896, il mentionne qu'il est obligé de se lever tard : « Si je me lève de bonne heure, je suis bête toute la journée, et alors, adieu les discussions économiques » (31 juillet).

A la page 111, alinéa 2. Par contre, pour ce qui touche à la soutenance de thèse de l'orthodoxe Marie Kolabinska, et l'orage provoqué par l'opposition du professeur Milloud, voir la lettre du 4 mai 1917.

A la page 119, note 2. Trente et Trieste se trouvent bien une fois sous sa plume, mais c'est en parlant d'« Imbriani et de sa manie pour Trente et Trieste » (27 juillet 1892). En ce qui touche les ministres, les députés, les magistrats, etc., se reporter aux lettres des 8 juillet 1892, 3 juin et 29 septembre 1896, 13 et 21 juillet 1897, etc.

A la page 121, note 1. Ce qui me ferait croire à l'exactitude de ce récit, c'est ce que Pareto écrit au retour d'une excursion au-delà du Simplon : « J'avais l'impression d'être comme un poisson hors de l'eau, tout le temps que je restai dans le beau et heureux royaume italique » (16 octobre 1899).

* * *

1° *Ecrits de Pareto*. J'ai publié en 1959, ronéotypée, une « bibliographie complète des travaux connus à ce jour de V. Pareto » (Laboratorio Pareto, Facoltà di Economia e Commercio, 1 Via Bertani, Gênes), plus fournie que celle figurant dans mon *V. Pareto*, même en tenant compte des adjonctions que j'avais fait paraître dans un article bibliographique du *Giornale degli Economisti*, 1957.

2° *Etudes sur Pareto* : Je me contente de signaler les deux numéros spéciaux du *Giornale* (1924 et 1948), ainsi que celui de la *Revue d'Economie politique* (1949).

Sur l'œuvre économique, il existe beaucoup de choses, mais dispersées, et, du moins à ma connaissance, rien d'exhaustif. Pour l'œuvre sociologique, il est indispensable de consulter (malgré des erreurs patentes) la bibliographie que le professeur G. Braga a fait figurer dans le recueil de morceaux choisis de la *Sociologie* qu'il vient de publier (Bologne, 1959), sous le titre *Forma ed Equilibrio Sociale*.

La très excellente bibliographie, qui figure au t. III des *Lettres de Pareto à Pantaleoni*, apportée à son tour beaucoup de nouveau, en sorte que la mienne est devenue en grande partie, mais non entièrement, inutile.

Voici, d'autre part, quelques adjonctions, dues au professeur Giacalone Monaco :

Note introductive, à la 3^e édition de R. MARVASI, *Così parlo Fabroni*, Roma, 1921, p. v et vi.

Préface à A. DE PIETRI-TONELLI, *Lezioni de Scienza economica...* 1921.

Articles publiés dans le *Resto del Carlino*, « Una altra cometa », 22 décembre 1910. — « Si puo combattere il caro viveri? », 1^{er} février 1920. — « Le idee dell'on. Nitti », 21 mars 1922.

INDEX DES NOMS DE PERSONNE

(dressé par M. Adalbert Muller, cand. sc. com. et éc.)

- Alacoque, Marie. 33.
 Alcibiade. 103.
 Allais, M. 142.
 Amelineau. 160.
 Amoroso, Luigi. 24, 118 n., 120, 193 n.
 Andler, Charles. 111.
 Andreu, P. 59 n., 102.
 Annunzio, Gabriele d'—. 90.
 Antonelli, G.-B. 119 n.
 Antonucci, A. 10, 26 et n., 59, 65, 98.
 Aphrodite. 160.
 Appell, Paul. 139.
 Arcari, Paolo. 17, 128 n., 129 n., 185.
 Arès. 160.
 Aristophane. 30.
 Aristote. 30, 169.
 Arrien. 160.
 Augustin (saint) 147, 157 s., 164.
 Aulard, Alphonse. 30 s., 35 n.
 Aupetit, Albert. 48, 119 n.
 Azeglio, Massimo d'—. 17.
- Bain, Alexander. 32.
 Bakounine, Alessandra (* Dina *). 28 s., 57, 89 et n., 90 n., 198.
 Bakounine, Modeste Nicolaïewitch, 28.
 Barbera, P. 147 n.
 Barone, Enrico. 120, 135 n.
 Bastiat, Frédéric. 26, 111.
 Baudelaire, Charles. 185.
 Bayet, Albert. 35 n., 146 n.
 Bayle, Pierre. 32 n.
 Beckerath, Erwin von —. 195 n.
 Begnac, Yvon de —. 190 n.
 Benda, Julien. 13, 162.
 Bérenger, Henry. 69 s.
 Berlioz, Hector. 150.
 Bernhardt, Sarah. 7.
 Berthollet, Claude-Louis. 171 n.
 Biaudet, Jean-Charles. 14.
 Bismarek, Otto von —. 128 n.
 Block, Maurice. 45 n.
 Boccace. 70.
 Bodio, Luigi. 39 n.
 Böhm-Bawerk, Eugen von —. 81 n., 142.
 Boninsegni, Pascale. 52 et n., 64 n., 189 et n., 199.
- Bonnet, A. 75 n., 133.
 Borgatta, G. 20 et n., 21, 24 s., 26 n., 120, 132 n.
 Bortkiewicz, Ladislaus von —. 51.
 Bossuet, Bénigne. 26, 176.
 Bourget, Paul. 21 et n.
 Bouvier, Emile. 132.
 Boven, Pierre. 17, 18 n., 23, 28 n., 30, 32, 42, 51 n., 53, 59, 75 n., 88, 100, 116, 121, 127, 145, 147, 148 n., 150, 185.
 Braga, G., 200.
 Bresciani-Turroni, C. 120.
 Brisson, Eug.-H. 71.
 Broglie, Louis de —. 146 n.
 Brunetière, Ferdinand. 70, 98, 123.
 Buckle, Henry-Thomas. 26, 39 n., 117.
 Buonaiuti, Ernesto. 160.
- Cabiati, Attilio. 120.
 Calvin, Jean. 54 n.
 Cantillon. 142.
 Carducci, Giosué. 30 n.
 Cassel, Gustavo. 137 n.
 Castello, G. 179 n.
 Caton. 35.
 Ceva. 13.
 Champeaux, Guillaume de —. 160.
 Charles-Albert de Savoie. 16.
 Cheysson, Emile. 42 n.
 Chrysostome, Jean (saint). 149 n.
 Ciano, Galeazzo. 192 n.
 Ciccotti, Ettore. 35, 64 n., 196 n., 199.
 Cicéron. 159, 197.
 Claudien. 160.
 Clément d'Alexandrie. 148.
 Cobden, Richard. 26.
 Colajanni, Napoleone. 62, 130 n.
 Colson, Clément. 86 n.
 Comparetti, Domenico. 30.
 Comte, Auguste. 32 et n., 34, 49, 70, 109, 160, 169.
 Condorcet. 169.
 Cossa, Luigi. 39 n.
 Courcelle-Seneuil, Jean-Gustave. 28 n.
 Courier, Paul-Louis. 131.
 Cournot, Antoine-A. 77, 81, 136, 139 et n.

- Cremona, L. 72 ss.
 Crisafulli. 39 n.
 Crispi, Francesco. 38, 64, 69, 130.
 Croce, Benedetto. 58 et n., 93 n., 130 n.,
 179 n.
 Curtius, Georg. 25.

 Damascène, Jean (saint). 160.
 Dante, Alighieri. 30 n.
 Daremberg, Charles. 160.
 Darwin, Charles. 32, 82, 100.
 De Amicis, Edmondo. 26.
 De Bono, Emilio. 192.
 Delhorbe, Florian. 185 n.
 Del Vecchio, Giorgio. 120.
 Demaria, Giovanni. 13 et n., 25.
 De Pietri-Tonelli, A. 78, 116 n., 117 n.,
 120, 136, 139, 200.
 Depretis, Agostino. 31, 38.
 Déroulède, Paul. 123.
 Destutt de Tracy, Victor. 18.
 De Vecchi, Cesare-M. 192 n.
 Diogène. 31.
 Dreyfus, Alfred. 41, 59, 65 et n., 98,
 102 s.
 Drouin, César. 87 n.
 Duchesne, Louis. 178.

 Edgeworth, F.-Y. 30 n., 140.
 Effertz, Otto. 97 n.
 Einaudi, Luigi. 117 n., 120, 132 n.
 Engels, Friedrich. 10.
 Enriques, F. 116.
 Epiphane (saint). 160.
 Esterhazy. 103 n.
 Eubulus. 30.
 Euclide. 100, 121 n.
 Euripide. 160.
 Eusèbe de Césarée. 160.

 Fanno, Marco. 120.
 Ferrara, F. 13, 39 n.
 Ferrari. 175.
 Ferraris, Galileo. 25.
 Ferri, Enrico. 42 et n., 74, 88 n., 192.
 Fisher, Irving. 57, 140 n., 142, 150.
 Foissy, Anselme. 22.
 Forel, Auguste. 127.
 Forel, François-A.-F. 127.
 Fossati. 17.
 Fourier, Charles. 160.
 France, Anatole. 160.
 Franchetti, Augusto. 30.
 Franck, César. 45 n.
 Frazer, James. 65 n.
 Freud, Sigmund. 170, 191 n.
 Furlan, V. 120.

 Galiani. 13.
 Galilée. 49, 70, 100 n.
 Garibaldi, Giuseppe. 18 n.
 Genala, Francesco. 40.
 Giacalone-Monaco, Tommaso. 13 n., 14,
 28, 47 n., 89 n., 91 n., 92 n., 102,
 126 n., 129 n., 191, 200.
 Gibrat. 84 n.
 Gide, Charles. 57, 132.
 Gini, Corrado. 120.
 Giolitti, Giovanni. 68, 183.
 Giretti, Edoardo. 41 n.
 Giusso, Gerolamo. 62.
 Gladstone, William-E. 43 n.
 Goethe, Wolfgang. 10, 13, 92, 126.
 Goldziher, Ignaz. 9 n.
 Gonzague, Louis de (saint). 126.
 Gorki, Maxime. 123.
 Gossen Heinrich. 117, 138, 141.
 Graf, Joh. Heinrich. 56 n.
 Grandi, 191 n.
 Grenier, Louis. 50.
 Gresham, Thomas. 68.
 Grizziotti, Benvenuto. 72, 120.
 Gurvitch, Georges. 152 n.
 Guyot, Yves. 61, 126.

 Halévy, Elie, M^{me}. 29 n.
 Henderson, L.-J. 145 n.
 Hercule. 148.
 Hérodote. 30.
 Hermann, von —. 121 n.
 Hésiode. 30, 160.
 Hicks. 142.

 Imbriani. 200.
 Irénée (saint). 160.
 Iriart d'Etchepare d'—. 131.

 Jannacone, Pascale. 120, 131 n.
 Jevons, William-St. 79, 117, 138, 141.
 Johannet, René. 179 n.
 Johannis, de —. 39 n.
 Juvénal. 30.

 Kant, Immanuel. 148 n.
 Kepler, Johannes. 49.
 Ketteler, Wilhelm-Em. von —. 35.
 Kolabinska, Marie. 121, 200.
 Kuijper, Abraham. 148 n.

 La Bolina, Jack, 18, 24 et n.
 Labriola, Arturo. 63, 199.
 La Ferla, Giuseppe. 68.
 Lagrange, Marie-Joseph. 146 n., 178.
 Lampertico, Fedele. 39 n.
 Laurent, Henri. 138 n.
 Lemaitre, abbé. 146 n.

- Léon X, pape. 63.
 Le Play, Frédéric. 42 n.
 Leroy-Beaulieu, Anatole. 86.
 Lévy-Bruhl, Lucien. 179.
 Le Verrier, Urbain-J.J. 35 n.
 Linaker, Arturo. 30 et n.
 Livingstone, 68 n.
 Lloyd George. 183.
 Loisy, Alfred. 160, 196 n.
 Lolini. 193.
 Loria, Achille. 122 n.
 Lucrèce. 31, 147.
 Luzzatti, Luigi. 39 n., 42 et n., 126.
 Machiavel. 149 n.
 Magliani, Agostino. 42 et n.
 Maine, Summer. 28 n.
 Malthus, Thomas-Robert. 19, 29.
 Mangoldt, von —. 121 n.
 Marcel, Roland. 59 n.
 Martello, Tullio. 39 n.
 Marx, Karl. 10, 45 n., 62 s., 74, 105, 112, 142, 147, 176, 187, 196.
 Matteotti, Giacomo. 195 n.
 Mazzini, Giuseppe. 23 n., 33 n.
 Méline, Félix-Jules. 40 n.
 Mendelssohn, Félix. 78 n.
 Menger, Carl. 79, 138.
 Mercadante. 124 n.
 Messaline. 69.
 Messedaglia, Angelo. 13.
 Métenier, Marie. 20, 198.
 Meylan, Pedro. 188 n.
 Meylan, Philippe. 14.
 Michels-Einaudi, Manon. 25 n., 29, 92 n., 147 n., 185 n.
 Migne, Jacob-Paul. 149.
 Mill, Stuart. 169.
 Millerand, Alexandre. 61.
 Millioud, Maurice. 52, 200.
 Missiroli, Mario. 189 n.
 Molinari, Gustave de —. 39 et n., 59.
 Moltke. 73.
 Mommsen, Theodor. 150.
 Moneta, Teodoro. 63 n., 186.
 Moore, H. L. 150.
 Morelli. 70.
 Moret, J. 137 n.
 Mortara, Giorgio. 120.
 Mosca, Gaetano. 117 et n.
 Müller, Max. 148.
 Murray, Robert-A. 32, 54, 58, 63 n., 120, 127, 129 n., 185 n., 188.
 Musset, Alfred de —. 23.
 Mussolini, Benito. 29 n., 189-194.
 Mussolino. 191 et n.
 Napoléon I^{er}. 16.
 Napoléon III. 18, 123, 193, 195.
 Naville, Adrien. 150 n.
 Néron. 163.
 Newton, Isaac. 42, 50 s., 70.
 Novicow, Jacques. 57.
 Offenbach, Jacques. 32.
 Osorio. 119 n.
 Oulès, Firmin. 143 n.
 Ovide. 30.
 Panella, Virgilio. 199.
 Pantaleoni, Maffeo. 10 et n., 14, 18, 20 n., 21 n., 23 n., 24, 27 et n., 28 ss., 32 et n., 39 n., 40-61, 65 s., 87 ss., 90, 92, 94 n., 100 s., 116-124, 127, 129-133, 146-149, 181-184, 191 ss., 200.
 Papafava, Francesco. 39 n., 107.
 Papini, Giovanni. 37, 116 et n.
 Pareto, Agostino. 16 n.
 — Aurelia. 20, 199.
 — B. 15 n.
 — Cristina. 20 s., 28, 199.
 — Damaso. 16.
 — Domenico. 16 et n., 68 n., 87.
 — Emilia. 16 n.
 — Giovanni-Agostino. 15.
 — Giovanni-Benedetto. 15, 16.
 — Giovanni-Lorenzo. 15.
 — Lorenzo. 15, 16 n., 17.
 — Raffaele. 16-24.
 — Régis, Jeanne, voir Régis.
 Pascal, Blaise. 106.
 Passy, Frédéric. 61.
 Pasteur, Louis. 29 n.
 Paul (apôtre). 31.
 Péguy, Charles. 102.
 Pelloux, L. 63.
 Peruzzi, Ubaldino. 25 ss., 39 n., 42, 199.
 Pétrone. 30.
 Philippe, de Macédoine. 128.
 Picquart. 103.
 Pie X, pape. 37 et n.
 Pigou, Arthur-Cecil. 117 n.
 Pindare. 74.
 Pirou, Gaétan. 170.
 Placci, Carlo. 10, 33 n., 34 n., 37 n., 40 n., 43 n., 44 n., 57 n., 65 n., 66, 89 n., 92 n., 94 n., 97 et n., 102 et n., 116 n., 129 n., 182, 189 n., 193 s.
 Platon. 30, 158 ss., 169, 181.
 Pline, l'ancien. 30.
 Plutarque. 30.
 Poincaré, Henri. 51.
 Poggi, F. 18 n.
 Polybe. 30.
 Preziosi, Giovanni. 191 n.
 Properce. 148.

- Proudhon, Pierre-Joseph. 111.
 Puech, Aimé. 160.
 Quilici, Nello. 22, 27 n.
 Racca, Vittorio. 52, 68 n.
 Rebstein, Jacob. 56 n.
 Reclus, Elisée. 19 n.
 Régis, Jeanne. 17 n., 29, 65 n., 89 ss.,
 187, 198.
 Reinach, Salomon. 178.
 Renan, Ernest. 123.
 Ricardo, David. 142.
 Ricci, Umberto. 80 n., 81 n., 120,
 135 n., 141.
 Rignano, E. 116.
 Rist, Charles. 57.
 Rocca. 42 et n., 88 n., 192.
 Rogers. 145 n.
 Roguin, Ernest. 54, 149 n.
 Rosa, Gabriele de —. 14, 199.
 Roscher, Wilhelm. 81.
 Roy. 142.
 Rousseau, Jean-Jacques. 70.
 Rudini-Zanardelli, di —. 63.
 Ruffy, Eugène. 50.
 Ruggiero, G. de —. 179 n.
 Russel, Bertrand. 57 n.
 Saglio, Edmond. 160.
 Saint-Simon, Henri de —. 109, 112, 160.
 Salvemini, Gaetano. 116 et n.
 Samsonoff, B. 121 et n.
 Sarfati, Marguerita. 189 n., 191 n.
 Say, Jean-Baptiste. 67.
 Scala, Gasparo. 21, 199.
 — Raffaele. 199.
 Scalfati, Stanislaò. 20, 30 n., 47 n., 90,
 120, 150 n., 189 n., 191 n.
 Schaertlin, Georg. 56.
 Schäffle, 121 n.
 Scheil, Vincent. 196 n.
 Schiller, Friedrich. 10.
 Schmoller, Gustav. 67, 71.
 Schumpeter, Joseph. 11, 57, 78, 80 n.,
 86, 116, 119 n., 135 n., 140 n., 141 s.
 Schwartzkoppen, von —. 103 n.
 Seismit-Doda, Federigo. 42.
 Seligmann, Ed. R. 57 n.
 Sella, E. 54, 93 n.
 — Quintino. 24.
 Sensini, Guido. 9 ss., 20, 24, 50, 52,
 75 n., 103, 118-122, 127, 130 n.
 Servet, Michel. 54.
 Shakespeare. 94 n., 127.
 Shelley, Percy-B. 15 n.
 Simonelli, Ranieri. 43 n.
 Smith, Adam. 31, 39, 142.
 Sonnino, Sidney. 69.
 Sorel, Georges. 36 n., 58 et n., 90, 102
 et n., 108, 118 n., 124 n., 130 n.,
 173, 194 n.
 Spencer, Herbert. 32, 34, 39 n., 118,
 169.
 Spreti, V. 15 n., 20.
 Stace. 148.
 Stefani, A. de —. 120, 149 n.
 Stirati, L. 189 n.
 Stobée. 30.
 Strabon. 30.
 Sturzo, Luigi. 183.
 Suétone. 163.
 Supino, Camillo. 131.
 Tacite. 30.
 Taine, Hippolyte. 30, 100, 117.
 Tatien. 160.
 Tertullien. 160.
 Thomas, Albert. 65 et n.
 Thomas d'Aquin. 147, 169.
 Thouless, J. 162 n.
 Tite-Live. 31, 149 n.
 Turati, Filippo. 62, 130 n.
 Vaihinger, Hans. 171 n.
 Vailati, Giovanni. 116 n.
 Valenti, Ghino. 122 et n.
 Valk. 137 n.
 Vaurs-Régis. 89 s.
 Verdi, Giuseppe. 22.
 Vico, G.-B. 175.
 Vigorelli, G. 190 n.
 Vinci, Felice. 10, 23 n., 55, 118 ss., 122 n.,
 128 s., 190.
 Virgili, Filippo. 103.
 Volf. 194 n.
 Voltaire. 31, 106, 147.
 Volterra, Vito. 78.
 Vulpus, Christiane. 92.
 Wagner, Richard. 7, 25.
 Waldeck-Rousseau. 96.
 Walras, Auguste. 67.
 — Léon. 8 n., 14, 21, 44, 48-52, 58 n.,
 60 et n., 63, 67, 77-82, 117, 119 n.,
 121 et n., 136, 138 et n., 141-143,
 152, 175, 177.
 Weber, Marianne. 91.
 — Max. 91, 100, 148.
 Wicksell, Knut. 57 n.
 Wieser, Friedrich von —. 135 n., 137 n.
 Wijk, van de —. 84 n.
 Xerxès. 68.
 Zawadski, 8 n.
 Zuccarini. 193.

TABLE DES MATIÈRES ET SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| PRÉFACE | 7 |
| CHAPITRE PREMIER : <i>Famille, enfance et jeunesse</i> | 15 |
| § I. La famille des marquis Pareto. — § II. Raffaele Pareto, ingénieur exilé, vient habiter Paris et épouse Marie Métenier. Haute valeur intellectuelle du père de Pareto. — § III. Naissance à Paris, en 1848, de Vilfredo Pareto. Peu de renseignements sur son enfance. Pareto et la France. Quand sa famille est-elle rentrée à Gênes ? — § IV. C'est là qu'il fit ses études secondaires, et, à Turin, ses études d'ingénieur. Etat d'esprit de Pareto à seize ans. | |
| CHAPITRE II : <i>Pareto à Florence (1874-1892)</i> | 27 |
| § I. Pareto ingénieur, ses connaissances en langues vivantes. Domiciles. Mariage avec Alexandra Bakounine. — § II. Culture gréco-latine extraordinairement étendue de Pareto ; exemples divers. Ceux qui l'ont influencé. — § III. Premier article concernant le clergé. Attitude de Pareto à l'égard du catholicisme au cours de son existence : fondamentalement aréligieux, il n'a jamais été systématiquement anticatholique. — § IV. En 1876, la gauche arrive au pouvoir en Italie. Pourquoi Pareto, libéral ardent, en devient l'adversaire acharné. Son libéralisme économique quasi utopique. — § V. A l'époque, il est aussi humanitaire et pacifiste. Ses attaques, dans des publications nationales et étrangères, contre le protectionnisme du gouvernement. Il échoue aux élections législatives. Il se retire à Fiesole. A quarante ans passés, Pareto n'a encore rien donné à la science, et ne s'est pas fait particulièrement remarquer en Italie. | |
| CHAPITRE III : <i>Lausanne (1893-1900)</i> | 47 |
| § I. En 1890, Pantaleoni fait connaître à Pareto l'œuvre économique-mathématique de Walras. Pareto et l'amitié. — § II. Comment l'œuvre de Walras est à la base de celle de Pareto. L'École de Lausanne. Pareto devient le successeur de Walras à Lausanne. Pourquoi il finit par se détacher de lui, tout en ne cessant de lui rendre publiquement hommage. — § III. Pareto professeur à Lausanne. Ses enseignements. Pareto pédagogue. Rapports avec ses collègues. — § IV. Malgré l'extrême réserve qu'il s'impose à l'égard du canton de Vaud et de la Suisse, Pareto ne s'est jamais exprimé à leur sujet qu'avec éloge. — § V. Rapports entretenus par Pareto avec d'autres auteurs de son époque : | |

I. Fisher, Ch. Gide, Novicow et surtout Croce et Georges Sorel. — § VI. Par ses tendances, Pareto demeure un libéral et un démocrate. Il continue ses attaques contre le Gouvernement italien. Pourquoi il se rapproche alors tactiquement des socialistes. Son attitude en 1898, en particulier lors des troubles très graves de Milan. Il offre l'hospitalité aux socialistes. Pareto, par nature, est toujours poussé à prendre une attitude d'opposant. — § VII. Attitude de Pareto à l'égard des Juifs. Pourquoi il n'a jamais été antisémite. — § VIII. A cette époque se développe chez lui le sens de l'ironie, qui semble une des caractéristiques de son esprit. Nombreux exemples. — § IX. Il publie le *Cours d'économie politique*.

CHAPITRE IV : *L'œuvre scientifique de Pareto. — I. Les débuts ; le Cours d'économie politique (1896-1897)* 77

§ I. Premiers articles de Pareto. Économie mathématique, Quel était son degré de connaissance des mathématiques ? — § II. Le *Cours* : sa place et son rôle par rapport aux *Éléments* de Walras, pour ce qui est de l'économie pure ; meilleure présentation ; progrès nombreux : théorie de la production, de la rente, etc. — § III. Le *Cours* et l'économie libérale. Enorme quantité de données historiques. Le point de vue sociologique. — § IV. Pareto précurseur de l'économétrie. La statistique. — § V. Découverte de la « courbe des revenus », sur la nature de laquelle on n'est même pas fixé de nos jours. — § VI. Conclusions.

CHAPITRE V : *Le grand revirement au tournant du siècle* 87

§ I. Héritage que fait Pareto. Pourquoi il se fixe à Céligny. Séparation d'avec sa femme. Une Française, Jane Régis, devient sa compagne. Rôle de celle-ci dans son existence. — § II. Changements dans les tendances de Pareto. Libéralisme et protection. Pareto se détourne de l'action pratique et renonce à l'humanitarisme. Il devient un adversaire acharné des tendances du parti radical-socialiste français et dénonce le péril socialiste. Mais s'il est un réactionnaire, il l'est d'une façon essentiellement personnelle. — § III. Explications qu'il a données lui-même de son changement d'attitude. Il n'est pas certain qu'elles suffisent à l'expliquer entièrement. Note sur Pareto et l'affaire Dreyfus.

CHAPITRE VI : *L'œuvre scientifique de Pareto. — II. Les systèmes socialistes (1901-1902)* 105

§ I. Comment les *Systèmes* préparent la *Sociologie*. Dessein poursuivi par l'auteur. — § II. Quelques caractéristiques de l'ouvrage. Nature réelle du socialisme. Les erreurs logiques, économiques, sociologiques de ces doctrines. — § III. Malgré la forme, l'ouvrage reste impartial : mérites, à certains égards, du socialisme selon Pareto. Conclusions.

CHAPITRE VII : *Céligny (1901-1917)* 115

§ I. Pareto renonce peu à peu à l'enseignement, il se confine sans cesse davantage à Céligny, où il reçoit la visite de divers savants. Cours à Bologne. Publication des *Systèmes socialistes*. Polémique avec G. Mosca. Publication du *Manuel* qui établit la réputation de Pareto, économiste mathématicien. — § II. De jeunes économistes italiens se réclament de lui et deviennent ses disciples, mais ses rapports avec les économistes déjà consacrés sont le plus souvent très tendus. — § III. Pareto devant divers problèmes contemporains : le tsar a-t-il le droit de se défendre contre les révolutionnaires ? Nationalisation des chemins de fer italiens et monopole des assurances. Le *Mythe vertuiste* : Pareto s'en prend aux dominicains de la vertu. Pareto et le vin. — § IV. La guerre de 1914-1918. Pareto « défaitiste ». A-t-il été un patriote italien ? — § V. Pareto et les sociétés savantes. Son jubilé à l'Université de Lausanne en 1917.

CHAPITRE VIII : *L'œuvre scientifique de Pareto. — III. Le Manuel d'économie politique (1907 et 1909)* 133

§ 1. Un titre mal choisi. Parties très diverses qui composent ce livre. — § II. Extension de la théorie mathématique chez Pareto. Notion d'équilibre général absolument prépondérante. Il résulte du contraste entre goûts et obstacles. Extrême généralité abstraite de ce concept. — § III. La théorie des lignes d'indifférence et des fonctions indices modifie totalement la structure interne de la théorie. Caractère de cette innovation au point de vue de l'histoire des sciences. Appréciation du point de vue de l'économie non mathématique. — § IV. Conclusions touchant le *Manuel* et Pareto économiste.

CHAPITRE IX : *L'œuvre scientifique de Pareto. — IV. Le Traité de sociologie générale (1915-1919)* 145

§ I. Pareto n'a pas fait école en sociologie. Le ton et le désordre monstrueux de l'ouvrage expliquent cela en très grande partie. — § II. Brève énumération des thèses principales de l'ouvrage. — § III. Théorie des actions non logiques. — § IV. Théories des dérivations, ou expressions verbales dans les sociétés qui dissimulent tout autre chose. — § V. Théorie des résidus (ou instincts) que les dérivations recouvrent. Classification de ceux-ci. — § VI. Combinaison des éléments de l'équilibre social. Mutuelle dépendance. Utilité sociale. Forme ondulatoire des mouvements sociaux. Les cycles de mutuelle dépendance. — § VII. Conclusions. Pareto qui, en sociologie, a voulu imiter Walras, a laissé, malgré ses défauts patents, une œuvre immense en ce domaine.

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE X: <i>Les dernières années. Pareto et le fascisme</i> (1918-1923) | 181 |
| § I. Pareto, totalement désabusé, attend sa fin avec indifférence. Valeur de ses derniers écrits. Pourquoi, en 1922, il émigre temporairement en France. — § II. La villa Angora et ses divers habitants. Les chats et les autres animaux. Pareto, qui vit de la façon la plus simple possible, reçoit largement. Portrait physique. — § III. Attitude de Pareto à l'égard du fascisme jusqu'à son avènement: elle est des plus réservées. — § IV. Après la prise du pouvoir par celui-ci, il s'y montre beaucoup plus favorable. Périls que selon lui, le fascisme doit éviter. Les libertés nécessaires. — § V. Mort de Vilfredo Pareto. | |
| <i>Notes additionnelles et bibliographiques</i> | 199 |
| <i>Index des noms de personne</i> | 201 |

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

| | |
|--|-----------------|
| <i>Pareto à Florence</i> | face à page 5 |
| (Photographie obligeamment prêtée par M. Pierre Boven, Lausanne.) | |
| <i>Carte postale à Léon Walras, du 1^{er} janvier 1892</i> | face à page 48 |
| (Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne.) | |
| <i>Pareto à Céligny</i> | face à page 128 |
| (Photographie obligeamment prêtée par le professeur Ernesto Rossi, Rome.) | |
| <i>Tombe de Pareto au cimetière de Céligny</i> | face à page 198 |
| (Photographie J.-P. Chatelanat, Lausanne.) | |

